SHOUT
SHARE
IT

RT

HISTOIRE NATURELLE

A L'USAGE

DES

CHASSEURS CANADIENS

ET DES

ELEVEURS D'ANIMAUX A FOURRURE.

PAR

H. DE PUYJALON
Inspecteur general des Pecheries et de la Chasse
de la province de Quebec.

QUÉBEC :
Imprimé par la Cie d'Imprimerie du "Soleil."

1900

Bibliothèque
Canada.
du Parlement

SK152
Q4
P85

PRÉFACE.

Voici un livre devant lequel on sera bien avisé si l'on se souvient que les proverbes sont la sagesse des nations. L'habit ne fait pas le moine, dit l'un d'eux. Tel est précisément le cas pour l'HISTOIRE NATURELLE à l'usage des chasseurs canadiens et des éleveurs de pelleterie, par M. Henry de Puyjalon. A en croire le titre, cette Histoire Naturelle s'adresse à un public spécial. Elle apparait, en outre, sous le format considérable et un peu effrayant de ces recueils hiératiques où la science, en enfouissant ses trésors, les hérisse d'une telle barricade extérieure qu'elle semble vouloir en défendre les approches aux profanes. Devant une masse trop imposante, on recule presque d'instinct. Seuls, les initiés, ceux qui ont coutume de pâlir sur les grands problèmes ardus, de chercher à soulever le voile de tous les mystères dont l'humanité vit encore enveloppée, franchissent allègrement le seuil redoutable. Aussi nous tiennent-ils, nous autres pauvres ignorants, plus attardés aux fleurs que friands des fruits, non rompus à la gymnastique des transcendances—et pas même chasseurs!—pour une race inférieure, inutile, digne au plus de leur dédain. Il est positif que tout le monde n'a pas le goût des sommets ou des gouffres. On ne naît forcément ni astronome, ni minéralogiste. Mais on naît poëte ; ce poëte "qui dort" en chacun de nous, selon le mot célèbre, il suffit de l'éveiller. Peu d'écrivains y parviennent, M. Henry de Puyjalon y excelle. Son nouveau livre compte bien des mérites, et de premier ordre ; à mon sens, le principal est de pouvoir captiver non-seulement les gens de profession, mais le reste du commun, par surcroît. La source est abondante, limpide, savoureuse, "et qui veut peut y boire," comme disait Musset. On se laisse aller au charme du récit, à l'attrayante multiplicité des documents, et soudain on s'aperçoit que, chemin faisant, le cerveau s'est enrichi ; des connaissances imprévues, mille détails ignorés y ont gravé leur empreinte ; on s'instruit le sourire aux lèvres. De sorte que si les apparences de ce gros volume ont raison de faire pressentir un ouvrage de science, elles auraient tort de faire redouter une œuvre inaccessible au vulgaire. C'est donc pour tous une bonne fortune.

Ce qui rend celle-ci particulièrement appréciable, pourquoi ne le dirais-je pas comme je le pense ? Si loin que l'on remonte dans nos annales littéraires, on rencontre à chaque époque, au sein de la noblesse française, des hommes dont la valeur intellectuelle jeta sur elle autant de lustre que fit la chevaleresque bravoure de leurs pairs sur les champs de bataille. Joinville historien l'emporte peut-être sur Joinville soldat, le nom de Montaigne sonne aussi haut que ceux de Condé et de Coligny, Montesquieu est immortel, le grand cœur de Vauvenargues le place au premier rang des moralistes et, si les amertumes, les cruautés même de la Rochefoucauld attristent et froissent souvent, elles ne le laissent pas moins debout devant la postérité, dans sa hautaine et puissante stature. Bien entendu, je cite au hasard ; à la vouloir dresser tout du long, la liste n'en finirait pas. Oui, qu'il s'agît de se couvrir de gloire l'estoc au poing ou la plume aux doigts, dans la marche en avant du pays la noblesse française eut toujours les meilleurs de ses fils à la tête. Quoi qu'on en dise, elle n'a point dégénéré. Nos temps égalitaires peuvent la méconnaître, non la diminuer. Sur le terrain de l'action ou dans le monde des idées, elle continue de tracer son brillant sillage. Combien de ses membres seront l'honneur du XIXe siècle ! Et c'est pourquoi il faut laisser aux petits esprits les dénigrements injustes et les mesquines jalousies. Ce n'est point déchoir que de s'incliner devant une supériorité......

....

La mort soudaine, la mort imprévue et que l'on croyait lointaine encore, est venue interrompre la préface, dont voulait orner mon modeste volume, l'ami très cher qui vient de nous quitter.

Très indulgent comme tous les modestes, Edouard Delpit se faisait une joie de consacrer une parcelle de son grand talent à présenter au public le travail sans prétention de l'humble chasseur qu'il affectionnait.

Dans son impénétrable volonté, Dieu n'a point voulu qu'il goûtât cette satisfaction. Cependant, j'ai considéré comme un devoir pieux de respecter sa volonté et de placer en tête de mon livre et sous l'égide de sa dernière œuvre, hélas! inachevée, mon Histoire Naturelle des chasseurs canadiens que je dédie à son souvenir.

H. DE PUYJALON.

8 mars 1900.

AVERTISSEMENT.

LOIS DE CHASSE

* * *

LOTS DE CHASSE ET DE PÊCHE.

e
n
c

g
se
te

q
le
se
m

ri
cr
se

La chasse et la pêche.

* * *

Pendant de trop longues années, la chasse et la pêche n'avaient en rien contribué à l'augmentation des revenus de la province ; leur concours avait été négatif, presque onéreux.

Certaines dispositions administratives et légales sont venues modifier profondément l'essence même de cette branche restée si longtemps improductive.

Leur participation financière, autrefois quantité négligeable, n'est plus douteuse, car les recettes annuelles qui lui sont afférentes se sont élevées de quelques piastres à 20 ou 30 mille dollars.

Ce résultat avait été prévu, et l'on est autorisé à considérer comme une certitude l'accroissement régulier de ce rendement annuel, se produisant sous l'influence des mêmes causes, jusqu'au moment où il aura atteint environ 200,000 dollars, et peut-être plus.

Les mêmes effets se manifestèrent en France, lors des premières applications du "port d'armes," transformé plus tard en permis de chasse. En 1856, il fut perçu de ce chef trois millions de francs; en 1860, ce chiffre atteignait 6 millions; en 1875, il se montait à 9 millions; en 1884, à 11 millions et il est aujourd'hui d'environ 12 millions de francs, dont 8 millions pour l'Etat et 4 millions pour les communes. On remarquera que cette somme relativement considérable de trois millions de dollars ne provient ni de la location des forêts de l'Etat, ni de la location des propriétés privées, ni du droit de chasse sur les terrains communaux, etc., mais d'un simple droit initial, en quelque sorte préliminaire, et qui ne confère d'autre permission que celle de chasser sans être appréhendé au corps sur les terrains où rien ne vous interdit la chasse.

Revenant à nos droits de chasse, il suffit de jeter les yeux sur l'une des modifications que nos législateurs y ont introduites en 1895, pour se rendre compte des résultats obtenus dès à présent et pour comprendre ceux que l'on est en droit d'espérer de l'avenir.

Cette modification est celle que l'on doit à l'article 1417*a*. Je la transcris ci-dessous.

ETABLISSEMENT DE TERRITOIRES DE CHASSE.— LOCATION D'ICEUX

"1417*a*. A même les terres publiques éloignées des établissements de colons, il est loisible au lieutenant-gouverneur en Conseil, sur la recommandation du commissaire, d'ériger des territoires de chasse dont aucun ne doit excéder quatre cents milles carrés, pourvu que ces terres ne soient pas subdivisées en lots ou soient impropres à la culture.

"Le commissaire peut louer, soit à l'encan, soit de gré à gré, tout tel territoire de chasse à une ou à plusieurs personnes, pour une période n'excédant pas dix années, convenue entre lui et le ou les locataires et payable d'avance sous peine de forfaiture du bail."

CONDITIONS DU BAIL

"Le commissaire peut insérer dans tout tel bail les clauses et stipulations jugées nécessaires dans l'intérêt public. 59 V., c. 20, s. 10."

En vertu de ce dispositif nouveau, il est loisible à toute personne, à toute compagnie commerciale ou sportive, de louer, de gré à gré ou aux enchères publiques, pour des périodes n'excédant pas dix années, mais renouvelables, des lots de chasse d'une superficie variant de

1 mille carré au minimum à un maximum de 400 milles carrés.

Chaque lot de chasse peut affecter les formes les plus fantaisistes, mais sa superficie ne saurait dépasser, en aucun cas, 400 milles carrés, c'est-à-dire, si nous prenons comme figure étalon géométrique le carré parfait, 20 milles de long sur 20 milles de largeur.

Le prix du mille carré a été fixé par la loi au prix minimum, trop modeste à mon avis, pour certains lots, de $1.

Je crois tenir de source autorisée et pouvoir donner comme une certitude que, les lacs et rivières contenus sur les lots de chasse, seront loués de préférence aux locataires de ces lots ; et réciproquement. Les locataires des droits de pêche pourront acquérir de préférence à tous autres le droit à la chasse des territoires qui contiendront leurs rivières ou leurs lacs.

Ceci posé, il devient intéressant, 1° d'étudier les méthodes les plus avantageuses qu'un locataire de chasse et de pêche puisse appliquer à l'exploitation du lot ou de la section dont il est devenu le fermier ; 2° les profits probables qu'il peut obtenir de l'application de ces méthodes.

Nous supposerons un lot de richesse moyenne et placé sur un point intermédiaire ;

car il tombe sous le sens que, dans une région aussi vaste que celle qui nous occupe, les territoires de chasse et de pêche varient en production d'une manière très sensible. C'est ainsi, par exemple, qu'il serait inutile de chercher au Labrador l'orignal et le chevreuil, que l'on trouve au contraire en merveilleuse abondance dans les contrées de l'ouest; qu'il serait presque absurde de tenter dans l'ouest de la province la capture de pelleteries aussi belles, de poissons aussi remarquables que ceux que l'on trouve au Labrador canadien. Le choix d'un lot n'est point une action arbitraire. Il doit être médité et toujours basé sur le genre de chasse ou de pêche que l'on se propose d'y entreprendre.

Donc, ayant choisi un lot de richesse moyenne, sur un point du parcours géographique animal intermédiaire et, par suite, contenant ou pouvant contenir une quantité moyenne de grands fauves, de gibier de plume, de pelleterie et de poisson, comment l'exploiterons-nous ?

Cinq modes se présentent à notre choix, ce sont :

1° L'élevage des bêtes à fourrure.
2° La chasse des pelleteries.
3° La chasse du gibier de poil.

4° La chasse du gibier de plume.
5° La pêche des lacs et des rivières.

Nous allons passer en revue, et successivement, ces cinq modes d'exploitation, qui sont les premiers se présentant à l'esprit, lorsqu'il s'agit de chasse et de pêche, mais qui peuvent singulièrement se transformer avec l'intelligence du locataire et la richesse si variable, et quelque-fois très imprévue, des milieux.

Que l'on me permette une digression.

Bien que nous habitions un pays spécialement favorisé par Saint-Hubert et que les produits de la chasse y soient demeurés l'un des bons appoints de la fortune publique, la chasse proprement dite et ses dons y sont restés fort ignorés.

Cela tient à deux causes : premièrement, à l'absence de tout corps de doctrine, de toute réunion méthodique des procédés, des règles, et surtout des profits que l'on obtient de l'exercice de cet art ; deuxièmement, aux agissements de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui trouva plus avantageux à ses intérêts d'exploiter les produits de la chasse que la chasse elle-même. A Dieu ne plaise qu'il entre dans mes intentions de jeter un blâme à cette célèbre compagnie. Je compte quelques amis dans son sein et suis heureux de lui rendre ce témoignage que, bien qu'ayant su sauvegarder ses intérêts avec tout le succès que l'on connaît, elle a toujours été la providence des chasseurs, qui sans elle, et bien des fois, hélas ! eussent succombé sous l'effort du climat et de ses rigueurs.

En conséquence, je considère le sujet que je traite aujourd'hui comme nouveau et prie mes lecteurs de vouloir bien me prêter une attention soutenue ; je les prie surtout de ne point hésiter à réclamer tous les éclaircissements qui leur sembleront désirables.

Contraint de passer très rapidement sur la plupart des questions que je suis conduit à discuter, il peut en résulter quelque confusion ou quelque obscurité que je serais heureux de faire disparaître.

L'ELEVAGE DES BÊTES A FOURRURE

L'élevage des bêtes à fourrure, non seulement n'est pas une impossibilité, une entreprise inabordable, ainsi que quelques personnes ont voulu le faire croire, mais encore il a été tenté avec succès par une compagnie américaine.

Voici ce que dit, à ce propos, le "Chasseur Illustré" de Paris, journal officiel de la société centrale des chasseurs, année 1896.

ELEVAGE DES RENARDS

" Shooting and Fishing" parlent d'une indus-
" trie nouvelle qui, paraît-il, serait en pleine
" voie de prospérité.

" Il y a quelques années, M. T. J. Morgan
" conçut l'idée de prendre en location quel-
" ques-unes des îles Semedi, à 1,500 milles à l'est
" des îles Pribilof, du côté d'Alaska, et de fon-
" der une compagnie pour l'élevage des ani-
" maux à fourrure devenus excessivement
" rares. Cette compagnie s'assura l'exploita-
" tion de cinq îles d'une superficie totale de
" 150,000 acres, qui ont été peuplées de renards
" bleus des îles Pribilof et de renards argentés
" des régions arctiques.

" Un essai couronné en partie de succès a
" été fait également en établissant un élevage
" de la martre royale russe de Sibérie. Ce der-
" nier animal, constate M. Morgan, n'a pas bien
" réussi. On fut obligé de le faire venir de si
" loin, il a fallu tant de temps pour en prendre
" que la plupart moururent avant d'avoir pu
" arriver sur le terrain d'élevage. Il fut pris
" quelques-unes de ces martres et on les ajouta
" aux autres aussi rapidement que possible.

" La compagnie est déjà venue sur les mar-
" chés de Paris et de Londres où elle aura la
" vente de tout ce qu'elle pourra élever pen-

“ dant des années. Elle a des comptoirs à “ San-Francisco, à Omaha et Jersey-City. Les “ îles sont l'idéal d'un emplacement pour “ l'exercice d'une semblable industrie, parce “ qu'elles sont si isolées qu'aucun animal ne “ peut y arriver pour déranger l'élevage et “ qu'aucun ne peut s'en échapper. La compa- “ gnie entretient une garde armée contre les “ braconniers et les chasseurs de phoques, et “ pour vérifier si les animaux sont convenable- “ ment soignés.

“ Le renard bleu a la taille à peu près du “ renard ordinaire, seulement il est bleu et c'est “ de là qu'il a reçu son nom. La peau vaut sur “ les marchés de Londres et de Paris environ 20 “ dollars pièce en vente publique. Le renard “ argenté a une peau plus précieuse encore et “ rapporte toujours de 50 à 75 dollars pièce. “ Jusqu'ici il n'a pas encore été exporté de mar- “ tres, ces bêtes n'étant pas suffisamment nom- “ breuses.

“ En hiver, la compagnie est obligée de “ nourrir les animaux, mais, en été, ils trouvent “ suffisamment à manger, car il y a surabondan- “ ce d'oiseaux sur la côte et d'herbe sur les mon- “ tagnes dans laquelle ils vivent admirable- “ ment. Quand il le faut, ils sont nourris de “ viande, de grains et d'autres aliments de ce “ genre.

“ Dernièrement, le Sénat a voté une loi en “ faveur de la compagnie, l’autorisant à pren- “ dre en location certaines îles de la mer de “ Behring, afin d’y élever le renard. La com- “ pagnie ne doute pas que la loi ne passe aussi “ devant la Chambre. Elle ouvrirait le chemin “ vers de grosses fortunes. On dit que la com- “ pagnie de Semedi s’est également assuré la “ possession de quelques petites îles au delà des “ côtes du Maine, toujours avec les mêmes in- “ tentions, mais là l’expérience n’a pu se faire “ que sur une petite échelle.”

On remarquera que les seules difficultés que semble avoir rencontrées M. Morgan sont attribuées à la capture des martres dites de Sibérie ou Zibeline. C’est là un obstacle qu’en pareille occurrence n’auraient pas à surmonter nos éleveurs, la martre noire, aussi belle, à mon avis, que la martre-zibeline, ainsi que les renards noirs croisés et argentés, étant originaire de nos territoires de chasse, où on la rencontre quelquefois en abondance. Un syndicat de fabricants de fourrures n’aurait que l’embarras du choix. L’élevage du castor, animal de mœurs calmes, peu porté aux périgrinations fantaisistes, enfant de nos pays où il se trouve encore en suffisante quantité pour justifier bien des tentatives, ne demanderait que des frais de peu d’importance et serait extrêmement profitable.

L'entreprise de M. T. J. Morgan n'est point une conception nouvelle. Il n'est pas un chasseur du Labrador canadien qui ne l'ait tentée dans une certaine mesure et qui n'y ait réussi.

Tous savent que les portées de renard, quelle que soit d'ailleurs la couleur de la mère, contiennent presque toujours des renardeaux de pelage différent et qu'à côté d'un ou de plusieurs renardeaux rouges ou fauves, on en trouve qui appartiennent aux variétés argentées, noires et croisées. De là à s'emparer des femelles pleines pour les nourrir en captivité jusqu'à leur mise-bas, puis en élever les petits jusqu'à la saison favorable au développement de leurs poils, il n'y avait qu'un pas qu'ils ont franchi très vite et depuis bien longtemps déjà. Plusieurs d'entre eux se livrent chaque année à cette opération et en obtiennent d'heureux fruits.

Mais il y a mieux encore : M. Désormeau, fabricant de gants et de mitaines, à Montréal, a entrepris d'une manière méthodique l'élevage de certaines fourrures sur trois des îles du lac Chaud, réservoir placé, je crois, au-dessus de Labelle, dans le canton de Lynch.

Cet homme intelligent, se préoccupant peu des railleries inévitables dont les imbéciles ont accablé sa tentative, a essayé avec succès l'élevage de la pelleterie, même exotique, comme celle du kangourou. Bientôt il y adjoignit la loutre, la martre, le putois et le lapin. Il y a deux ou trois ans à peine qu'il a créé cette industrie et sa réussite parait assez complète pour qu'il ait songé à transporter sa fabrication sur les lieux mêmes de production.

PRODUITS DE LA CHASSE A LA PELLETERIE—
1ER MODE—

J'espère avoir suffisamment prouvé que l'élevage de la pelleterie n'avait rien d'irréalisab.e, rien d'anormal. Il me reste à démontrer combien pourrait être profitable une semblable opération. Or, pour atteindre ce résultat, je ne connais rien de plus éloquent et de plus suggestif que des chiffres et un devis.

Supposons donc que sur le lot de chasse et de pêche, de valeur moyenne et de position intermédiaire, qui sert de base à notre argumentation, ce soit l'élevage du castor qui ait été adopté.

Supposons encore que l'expression de cet élevage ne soit appuyée, au début, que sur un seul couple de ces animaux ; et voyons quels seraient les résultats obtenus à la fin des dix premières années de location.

Le castor adulte donne une portée par an. Cette portée est de 3 petits. La troisième année après leur naissance, les jeunes se reproduisent. Nous prendrons pour unité d'étude, de calcul et de comparaison ce que les chasseurs appellent la "cabane de castor". Dans cette cabane, le nombre des habitants varie de 2 à 11. Mais dans l'état ordinaire des choses, il se compose de 7 individus, à savoir : les 2 adultes ou vieux ; les 2 moyens de l'année précédente ; et 3 jeunes de l'année courante.

La 1ère année d'élevage, nous aurons 5 animaux, 3 jeunes et 2 vieux, (un seul couple productif).

2ème année, 3 (encore un seul couple productif).

3ème année, 6 (2 couples productifs).
4ème année, 12 (4 couples productifs).
5ème année, 18 (6 couples productifs).
6ème année, 24 (8 couples productifs).
7ème année, 30 (10 couples productifs).
8ème année, 36 (12 couples productifs).
9ème année, 40 (14 couples productifs).
10ème année, 46 (16 couples productifs).

Soit 220 castors se décomposant en 134 adultes, 40 grands "parchemins" et 46 "parcheminets" ou jeunes de l'année, donnant en poids 398 livres de pelleterie et 27 ou 28 livres de rognons. C'est-à-dire, si nous estimons à 4

dollars seulement la livre de castor....	$1.592
28 livres de rognons à 6 dollars.........	168
	$1,760

On voudra bien remarquer que je n'ai pas présenté l'ordre d'accroissement des couples reproducteurs dans toute son intégrité, que je l'ai diminué à dessein.

On remarquera, en outre, qu'un lot de chasse de 20 milles par 20 milles, s'il est convenablement pourvu de cours d'eau, mares ou lacs, peut contenir sans effort 25 ou 30 cabanes ; mais disons 20 seulement et nous aurons comme produit donné par l'élevage du castor au bout de 10 ans 35,200 dollars (1,760 x 20).

Je n'ai point choisi arbitrairement le nombre de 20 cabanes comme quantité minimum pouvant s'édifier sans encombrement sur un lot de chasse mesurant 400 milles carrés en superficie. En effet, cette étendue peut aussi se mesurer par 272 hectares environ au mille carré et l'on pourra voir en lisant l'article ci-dessous, extrait de la "Science française" (1896) qu'il suffit de 450 hectares ou à peu près 2 milles carrés, pour élever 200 castors.

UNE FERME A CASTORS

" Un fermier de Bascom (Géorgie), M. Dick
" Kilgore, a créé un établissement affecté à l'é-

“ levage des castors. M. Dick possède deux cents
“ de ces animaux, tant petits que gros, mais
“ il ne pourra en tuer que vingt cette année.
“ La ferme, nommée “Beaver farm hollow”, le
“ trou de la ferme aux castors, est située au
“ milieu des marécages formés par le ruisseau
“ Briar. Le ruisseau est maintenu par une digue
“ retenant l'eau, et de cette nappe, privée de
“ courant, émergent les loges demi-ovoïdes des
“ castors. Les castors disposent de 454 hectares
“ de terrain sur les deux rives du ruisseau, pour
“ se donner de l'exercice. Cet espace n'est pas
“ entouré de barrières que les animaux ronge-
“ raient, ou bien ils creuseraient un chemin en
“ dessous. Il est donc plus commode de les lais-
“ ser en liberté que de leur imposer une capti-
“ vité qu'ils peuvent violer dès qu'ils le désirent.
“ Les castors, du reste trouvant à Bascom
“ bon souper, bon gîte et le reste, ne réfléchis-
“ sent pas plus loin et n'abandonnent jamais
“ leur loge. Il y a longtemps déjà que M. Kilgo-
“ re a créé cet établissement. Il y a quatre ans,
“ les peaux de castor valaient 20 francs, elles
“ en valent 50 aujourd'hui. Elles sont expédiées
“ à Londres où on les dessèche, et, comme elles
“ sont d'un beau brun, on les vend pour de la
“ peau de phoque, qui n'a qu'un seul marché:
“ Londres.

“ Les jeunes naissent en avril et en mai. Les

“ femelles donnant chaque année de deux à six
“ petits, la famille s'accroît rapidement. On
“ nourrit les jeunes d'un mélange d'aliments
“ verts, avec un peu de maïs, le tout leur étant
“ distribué sur la rive. Rien d'aussi singulier
“ que de voir ces petits animaux, mangeant
“ les épis de maïs comme des porcs, ou les emportant
“ serrés entre les dents, pour aller les
“ mettre en sûreté dans leur hutte, en traversant
“ la retenue d'eau. Ils paraissent presque
“ être devenus domestiques, mais prenaient
“ cependant la fuite si on voulait les attraper. ”

Si nous admettons que le tiers des animaux dont j'ai établi plus haut le nombre ait disparu, emporté par la maladie, dévoré par les carnassiers, etc., il restera en dernier ressort, comme revenu donné par l'élevage du castor à la fin de la première période de location, $23,467.

PRODUITS DE LA CHASSE A LA PELLETERIE.
2me MODE

L'élevage des fourrures d'un autre genre, telles que martre, pékan, loup-cervier, loutre, vison, renard, rat musqué, marmotte, moufette et ours, ne doit se tenter qu'avec une grande prudence et dans des régions spéciales, qui ne seront définitivement adoptées qu'après étude rigoureuse des mœurs et des coutumes de chacun des animaux que l'on se proposera d'y multiplier.

Ces différents élevages donneraient des résultat non moins satisfaisants que celui du castor, mais ils exigeraient plus de surveillance, plus de soins et des travaux d'aménagement plus coûteux. Toutes les fourrures ne sont pas également sédentaires et quelques-unes, bien que n'abandonnant jamais complètement nos territoires de chasse, sont essentiellement vagabondes. Les digitigrades et quelques plantigrades sont continuellement en mouvement et parcourent d'assez grandes étendues à la recherche de la nourriture de leur choix, et l'on peut dire que leurs pérégrinations sont en raison directe et s'effectuent toujours dans le même sens que les déplacements entrepris par le lièvre,l'écureil,le ptarmigan,la perdrix,le lemming et le mulot. Il sera donc économique de choisir, pour l'élevage, les animaux les moins entraînés à s'écarter des milieux qui les ont vu naître, J'aurai, du reste, l'occasion de revenir sur ce sujet, lorsque je traiterai des coutumes et des mœurs de la fourrure.

Quoi qu'il en soit, la personne qui veut exploiter un lot de chasse et lui faire rendre au début le plus grand profit possible,sans en appeler à l'élevage, devra s'astreindre à une surveillance assidue: adopter un piégeage méthodique, retenir et propager au besoin sur son territoire les bêtes dont la pelleterie fait sa nourriture habituelle ; laisser aux oiseaux, notamment aux oiseaux d'eau, toute liberté de pondre sur les lieux accoutumés de leur nidification ; ne permettre sous aucun prétexte l'enlèvement de leurs œufs, et cela dans le double but d'accroître les produits de la chasse au gibier de plume et de retenir les renards, les martres, les [illegible]ans et les hermines, particulièrement avides des œufs clairs ou corrompus, abandonnés par les oiseaux après une inutile couvaison. Elle ne saurait enfin attacher trop d'importance au maintien des surface dénudées par le feu, surfaces où se développent et se multiplient tous les fruitages et toutes les graines que recherchent les *martres*, les *grouses*, les *ours*, etc.

On conçoit que, dans les conditions ordinaires d'exploitation de l'heure présente, il soit assez difficile d'apprécier d'une façon bien précise le rendement de la chasse à la pelleterie exécutée sur un lot de richesse moyenne.

Cependant, on peut arriver à une certaine exactitude en comparant entre eux les différents profits obtenus par un seul chasseur pendant une suite d'années déterminées. Cette comparaison, que j'ai faite pour une période de de 15 ans, donne un chiffre moyen de 150 dollars par unité. J'espère que l'on ne trouvera pas ce chiffre trop élevé.

Voici, d'ailleurs, comment s'établit, à l'ordinaire, le tableau d'une saison de chasse sur un territoire de richesse moyenne du Labrador canadien :

De 20 à 30 martres, à $3.50......	$ 70.00	à	$105
De 5 à 6 loups-cerviers, à $2.50..	12.50	à	15
De 2 à 3 loutres, à $6.00...........	12.00	à	18
De 15 à 20 visons, à 75c..........	11.25	à	15
De 20 à 30 rats musqués, à 10c...	2.00	à	3
	$107.75	à	$156

L'appoint qui permet d'atteindre la moyenne de $150 dans le premier cas et de la dépasser de beaucoup dans le second est fourni par la capture du renard, de l'ours (milieu d'automne), du carcajou, du pékan, de la moufette et de l'hermine.

Dans le calcul que je viens de produire, on remarquera d'abord qu'il est basé sur la richesse moyenne d'un lot qu'aucune surveillance, qu'aucun aménagement n'est venu modifier. On remarquera encore que les prix adoptés pour évaluer la pelleterie sont les plus bas possible, car il est bien des martres, bien des loutres dont la valeur vénale s'élève jusqu'à 8, 12 et même 20 dollars pour une seule peau, surtout dans nos régions où leur pelage devient de la plus grande beauté. L'on remarquera enfin qu'il suffit de capturer un seul renard, s'il appartient à la variété noire ou argentée, pour atteindre, par le fait de cette unique capture, à la moitié ou à la presque totalité du rendement moyen.

Un seul trappeur suffit à "soigner" une "tenture" de 50 attrapes ou pièges: et un chemin de tenture, conduit sur un territoire de 100 milles carrés, est suffisamment grand pour absorber tous les instants du chasseur le plus actif. Or, un lot de chasse—nous supposons un lot complet—contient 400 milles carrés, c'est-à-dire quatre fois la superficie qu'un seul homme peut surveiller, et quatre trappeurs entendus suffiront à l'exploitation de sa pelleterie.

Il en résulte que son rendement annuel sera de $600 et de 6,000 à la fin de la période de location.

PRODUITS DE LA CHASSE DU GIBIER DE POIL.—3e MODE

Le gibier de poil se compose en nos pays de l'orignal, du caribou des bois ou renne, du caribou des plaines ou du nord, beaucoup plus petit que le précédent, du bœuf musqué et du chevreuil ou cerf de Virginie.

Je ne cite pas le Wapiti, à cause de sa rareté et bien que sa présence sur nos territoires de chasse me paraisse indiscutable.

L'exploitation du gibier de poil peut se comprendre de deux manières : premièrement, par l'élevage ; deuxièmement, par les produits de la chasse proprement dite poursuivie méthodiquement.

En se livrant à l'élevage, on obtiendrait sans doute, de merveilleux résultats.

Notre caribou ou renne se sépare peu du renne des Lapons, que ces tribus ont su transformer en bête de trait et d'alimentation et je ne puis m'expliquer qu'il n'ait été fait, jusqu'ici, aucune tentative suivie dans cette voie.

L'orignal s'accommode parfaitement de la domesticité : les MM. Price, du Saguenay, en possédaient un qui s'attelait avec trop de facilité pour son malheur, car les gens de ces messieurs le tuèrent à force de le faire courir sous le harnais. Il est inutile, je pense, de parler du chevreuil qui devient très familier sans efforts. Le Wapiti accepterait la demi-domestication si l'on parvenait à le ramener sur nos territoires où sa rareté est extrême. Le bœuf musqué seul semble rebelle à toutes les tentatives d'éducation, c'est un hirsute ! Son caractère farouche le rend dangereux et les milieux nécessaires à son existence appartiennent aux plus hautes latitudes.

Mais je n'ai point à discuter ici l'opportunité et la valeur de ce genre d'exploitation qui trouvera sa place dans une étude spéciale. Je dois me borner à évaluer dans leur expression la plus simple les profits donnés par un territoire de chasse intermédiaire et de richesse atténuée, c'est-à-dire contenant une quantité moyenne de tous les animaux qui peuvent faire l'objet d'une industrie cynégétique.

Ayant écarté l'élevage des grands fauves-gibier, le locataire pourra tirer parti de leur présence, soit en sous-louant leur chasse à un certain nombre de fusils de choix, soit en l'exploitant lui-même.

On m'accordera, je l'espère, que sur un lot de chasse choisi dans les conditions que nous avons indiquées, peuvent vivre et se perpétuer avec aisance 6 couples d'orignaux, 6 couples de cariboux et 10 couples de chevreuils ou cerfs de Virginie. Une forêt européenne de 400 milles carrés en superficie—plus de 1,000 kilomètres carrés—et certains de nos territoires de l'ouest en contiennent infiniment davantage.

Admettant les quantités que je viens d'établir malgré leur évidente insuffisance et supposant les fauves que je viens d'énumérer tous adultes, sans famille encore et à leur quatrième tête, voici comment devrait procéder, à mon avis, le locataire intelligent :

Qu'il s'arrête à une sous-location de la chasse des grands fauves, ou qu'il se propose de chasser lui-même, il ne doit rien tenter dans cette voie avant la cinquième année de jouissance ; car, s'il ne s'astreignait à cette mesure préventive, il s'exposerait à perdre, en très peu de temps, les bêtes qu'il possède sur son lot, que nous savons ne pas être clôturé.

Il faut bien se convaincre que les animaux sont plus intelligents qu'on ne veut le croire. Ils se comptent, et, lorsque les disparitions leur semblent trop fréquentes et trop rapides, ils s'effrayent et s'éloignent des lieux qu'ils avaient primitivement choisis.

L'accroissement trop précipité produit également les mêmes effets. En compliquant les difficultés de recherches de la nourriture quotidienne, il provoque des émigrations que le chasseur expérimenté sait éviter par une sage mise à mort des animaux surabondant.

Ces exécutions inévitables ne doivent pas s'opérer d'une manière arbitraire. Elles doivent s'appliquer aux individus improductifs, aux vieux mâles,aux vieilles femelles que l'âge a rendues “bréhaignes”, c'est-à-dire stériles.

Il faut s'opposer avec énergie au meurtre des femelles âgées de six à douze ans, car c'est pendant cette période de leur existence qu'elles sont essentiellement fécondes, toujours bipares pour l'orignal et souvent tripares pour le chevreuil. La mise à mort, pour chaque saison de chasse, devra donc s'appliquer exclusivement aux plus vieux et aux plus jeunes de ces animaux, et cela dans une proportion telle que les bêtes âgées de 4 à 12 ans soient toujours épargnées.

Ceci posé, établissons le nombre des animaux vivant sur le lot de chasse de notre choix à la fin de la 4e année d'exercice.

Ce nombre sera : pour l'original, de 42, à savoir : 12 troisièmes têtes, 12 deuxièmes têtes, 12 premières et les 6 couples initiaux.

Pour le caribou : 6 troisièmes têtes, 6 deuxièmes, 6 premières et les 6 couples initiaux, à savoir : 24 cariboux

Pour le cerf de Virginie : 20 troisièmes têtes, 20 deuxièmes, 20 premières et les 10 couples initiaux.

Suivant la loi de mise à mort méthodique que nous avons énoncée, 12 orignaux, 6 cariboux et 20 chevreuils doivent être portés bas dès la fin de cette année. Ils seront choisis parmi les troisièmes ou deuxièmes têtes, car il ne saurait être encore question de la mise à mort des vieux mâles ou des vieilles femelles qui ne seront "bréhaignes" que beaucoup plus tard.

Nous aurons donc comme produit pour la 4e année, en estimant à 15 dollars le prix de l'orignal, à $9 celui du caribou et à $6 celui du chevreuil :

Pour l'orignal	$180
Pour le caribou	54
Pour le chevreuil	120
	$354

Dans ce total n'intervient pas le revenu que donneraient les vieux animaux à la fin de la période de location et, par suite, nous obtenons comme rendement minimum du premier terme de fermage : 354 x 6 ou 2124 dollars.

On remarquera qu'une seconde période de location, toujours accordée au premier locataire, lorsqu'il n'a contrevenu à aucune des prescriptions de la loi, n'ayant plus à subir quatre années de préparation et pouvant faire intervenir tous les ans la mise à mort régulière des bêtes vieillies, donnerait un rendement double ou triple de celui que nous inscrivons.

Le revenu qui proviendrait des sous-locataires ne peut s'apprécier. Il dépendrait évidemment de la quantité des fusils et du prix que saurait se faire attibuer le locataire principal ; la somme de 2124 dollars n'est applicable qu'à la chasse des fauves par le fermier lui-même.

PRODUITS DE LA CHASSE DU GIBIER DE PLUME.— 4e MODE

Il n'existe pas de lots de chasse de 400 milles carrés qui ne contiennent un certain nombre de lacs, qui ne soient arrosés par plusieurs cours d'eau, qui ne recèlent de nombreux marécages. L'on peut donc, dans les cas les plus défavorables, y rencontrer la plupart des palmipèdes et des échassiers comestibles. Mais, s'il est quelques rares territoires mal partagés, il en est beaucoup d'autre qui abondent en canards, bécasses, bécassines, pluviers et perdrix de toutes espèces. Cela est surtout vrai pour les lots de chasse des territoires du Labrador canadien. Dans l'ouest de la province, du moins dans les régions que j'ai explorées et qui ne dépassent pas en latitude le 49e parallèle, la richesse en oiseaux est moins grande et les terrains de chasse ne voient guère la "sauvagine" qu'à l'époque des passages d'automne et de printemps.

Cependant, la révision de notre frontière nord modifiera cet état de choses. Les limites de notre province vont désormais atteindre la baie de James à la hauteur de la rivière Eastamin, et dès lors tous les lots de chasse placés au-dessus du 50e parallèle se trouveront dans les mêmes conditions de milieux que les sections labradoriennes, conditions indispensables au séjour, à la nidification et à la multiplication de la plupart des palmipèdes estimés.

L'inégalité qui existe entre les territoires de chasse au point de vue du gibier de plume, inégalité que l'élevage seul est appelé à faire disparaître et qui ne permet pas de terme moyen, s'oppose à toute appréciation suffisante quant à la valeur vénale de la chasse de ce genre de gibier.

Il me suffira de dire que, sur un lot riche en gibier de plume et bien placé à proximité des voies de communication, le rendement de cette chasse deviendrait inévitablement l'un des plus fructueux.

Tout le monde sait combien se débitent facilement, sur nos marchés, les canards, les outarnes, les bécasses, les bécassines, les perdrix, etc., etc., et l'on apprendra sans doute, et non sans étonnement, que, sur la seule place de Paris, les produits non comestibles, tels que plumes de lits, duvet, et pelleterie de plumes, représentent un déplacement annuel de 59 millions de francs—12 millions de piastres à peu près.

Cependant, malgré l'importance très réelle du gibier de plume dans l'industrie cynégétique, je ne le ferai pas intervenir dans mes calculs. Je reviendrai sur les résultats qu'il doit donner lorsque je traiterai du choix des lots de chasse et de pèche dans le but d'y créer une exploitation déterminée et régulière.

PRODUIT DE LA PÊCHE DES LACS ET DES RIVIÈRES. 5E MODE.

Pour se rendre compte de la valeur de la pêche des lacs et des rivières contenus sur un lot de chasse, il faudrait pouvoir apprécier d'une manière rigoureuse l'abondance du poisson contenu dans ces lacs et dans ces rivières et la valeur de ce poisson rendu sur le marché.

Sur un lot de chasse intermédiaire que nous avons choisi comme base, il peut se présenter deux cas :

Ou les lacs et les rivières qu'il contient appartiennent aux eaux contaminées, c'est-à-dire très chargées de matières organiques, ou ils sont alimentés par des eaux limpides et largement renouvelées. Dans le premier cas, nous aurons affaire à toute la série des espèces qui se rattachent aux percoïdes, aux siluroïdes, aux cyprinoïdes, aux corégones, etc., et surtout aux " ésocidés,"—dorés, achigans, perches, barbues, carpes, poissons blancs et brochets, etc. —Dans le second, nous nous trouverons en présence des salmonidés dans toutes leurs manifestations—saumon, truite, saumon améthyste, etc., etc.

Tous ces poissons sont de vente facile, bien que de valeurs très différentes. Transportés frais sur le marché, ils constitueraient un bénéfice considérable. Mais nous ne pouvons admettre cette dernière alternative, à cause de la nature du lot que nous avons choisi et que nous avons supposé appartenir aux terrains de chasse intermédiaires. Il ne nous est permis de compter que sur la production du poisson salé ou fumé sur place, le seul dont le transport nous semble possible dans les conditions d'exploitation que nous nous sommes imposées.

Ces poissons n'accepteront pas tous également l'action du sel et de la fumée. Le doré, le brochet et le poisson blanc se prêtent, il est vrai, fort bien à cette double action, mais ils sont encore si peu connus sous cette forme comme matière alimentaire commerciale que je n'ose les faire entrer dans mon calcul, et je suis amené à les considérer comme quantité négligeable. Je ne puis non plus faire intervenir le saumon, qui ne saurait avoir accès aux cours d'eau des territoires de chasse trop éloignés de la mer. Je ne ferai donc porter mon évaluation que sur les truites, sur le wananish ou saumon améthyste et sur l'anguille qui devient facilement légion dans la plus grande partie des eaux—même les plus isolées—de la province.

Un territoire de chasse de richesse moyenne de 400 milles carrés en superficie peut posséder deux ou trois réservoirs—et c'est le cas le plus ordinaire—contenant de la truite, de la wananish et de l'anguille. Ces réservoirs peuvent être pêchés méthodiquement sans diminution appréciable de leur valeur productive et donner tous les ans 10 à 12 barils de truites. Quant à l'anguille, il est difficile d'en limiter le rendement, surtout pour les années favorables, où il peut dépasser toute prévision; néanmoins je le fixerai au chiffre peu élevé de 15 barils annuellement.

Le baril de truites vaut environ $8, celui d'anguille ne vaut pas moins et atteint quelquefois $12.

Nous aurons, comme revenu annuel de la pêche, 25 barils à $8 ou 200 piastres, et pour rendement à la fin de la période de location $2,000 dollars.

En résumant le revenu donné par les cinq modes d'exploitation d'un lot de chasse et de pêche, où il n'aura été tenté que l'élevage le moins compliqué, nous trouverons, au terme de la période locative, la somme de 33,764 dollars.

J'ai déjà fait observer que le fermage des dix premières années était nécessairement le moins avantageux, à cause des 4 ou 5 années de préparation qu'il a fallu sacrifier, pour assurer le succès des méthodes de l'exploitation présente et de celle de l'avenir.

Le revenu perdu au cours de ces 4 ou 5 années devra s'ajouter à celui que donneront les dix années d'exploitation suivie du deuxième fermage.

DÉPENSES NÉCESSITÉES POUR LA PREMIÈRE PÉRIODE DE LOCATION

Pour appliquer les cinq méthodes d'exploitation que nous avons adoptées pendant les dix années du premier fermage, il nous a suffi d'employer quatre chasseurs que nous supposerons avoir été servis par un seul homme chargé de préparer le bois de chauffage et les aliments. Ces quatre chasseurs ont été largement suffisants, car, lorsque l'élevage du castor a nécessité leurs soins, la chasse de la pelleterie, du fauve et du gibier de plume leur était interdite. Puis, à la fin de l'automne et pendant l'hiver, toute surveillance devenait sans objet, le castor ne s'écartant pas de sa cabane autour de laquelle il a amoncelé la nourriture qui lui convient.

La chasse du gibier de plume a pris fin presque toujours avant l'ouverture de la chasse des pelleteries, et cette dernière a pu s'entreprendre concurremment avec la poursuite des grands fauves.

Enfin, la pêche des lacs a donné tous ses fruits bien avant qu'aient commencé le piégeage des fourrures et la mise à mort des orignaux, des cariboux et des chevreuils.

Si nous comptons 20 dollars de salaire mensuel pour chacun des hommes, nous aurons pour les cinq au bout de l'année $1,200.

On compte qu'il faut à un homme pour sa nourriture annuelle 3 barils de farine, 1 baril de lard, 12 livres de thé et 2 seaux de saindoux. C'est-à-dire, évalué en argent à $38.80, soit $40.

Les cinq hommes exigeront 200 dollars par année, soit pour salaire et provisions, $1.400.

Il sera nécessaire de leur fournir des munitions de chasse, poudre et plomb, soit environ $50 par an.

Il faudra en outre leur donner des pièges, des outils, des rets, des fusils pour une somme, une fois payée, d'au moins $500, et la dépense totale à la fin de la première période sera donc de 15,000 dollars.

Ajoutons à cette dépense un imprévu de $100 par an, et nous aurons comme dépense totale 16,000 piastres.

Le revenu ayant été établi à $33,734, il reste comme revenu net de la période décennale la plus défavorable, $17,734, dont nous avons encore à déduire le prix de $450 pour paiement annuel des droits de chasse et de pêche d'un lot de chasse de valeur moyenne et de position intermédiaire, soit $4,500.

Reste $13,234 comme revenu définitif, ou $1,323 par année.

Ce n'est point là une fortune ! mais c'est la médiocrité dans l'indépendance la plus complète, le plaisir le plus attachant pour le chasseur. Pour le naturaliste, c'est toujours l'indépendance, mais c'est aussi le paradis en ce monde, car c'est la possibilité d'étudier sans contrainte, sans souci du jour présent et sans souci du lendemain, les lois du bon Dieu que nous connaissons, hélas ! encore si mal.

DU CHOIX DES LOTS DE CHASSE ET DE PÊCHE

Le choix d'un lot de chasse et de pêche n'est point chose facile.

De ce choix dépendra presque toujours la réussite ou l'insuccès.

L'on ne doit donc rien laisser à l'arbitraire ou à la fantaisie ; mûrement réfléchir ; longuement et minutieusement examiner le terrain avant de se fixer d'une manière définitive ; il faut surtout se pénétrer d'une connaissance suffisante des mœurs et des coutumes des animaux que l'on se propose d'y chasser ou d'y élever.

Tous les milieux ne sont pas également favorables aux différentes espèces. Les unes recherchent les terrains secs et découverts, les autres ne veulent pas s'écarter des bois humides, et il en est un grand nombre qui ne sauraient vivre loin des lacs et des cours d'eau. Les habitudes des espèces se modifient aussi avec les saisons. C'est ainsi que le Caribou du nord abandonne les grandes plaines (Barren grounds), où il vit pendant l'été en troupes considérables, pour gagner le bois épais en hiver, pendant que l'ours noir, qui au printemps recherche le bord des lacs et les plaines bordant la mer, se dirige vers les "brûlés" aux époques de la fructification et s'enfonce dans la forêt dès que l'automne commence à faire sentir ses premières rigueurs, etc.

Ces données générales s'appliquent à tous les animaux et aux poissons eux-mêmes. On conçoit, dès lors, combien il est nécessaire de connaître le plus exactement possible les mœurs animales, leurs variations et les causes qui les produisent. Ces connaissances primordiales une fois acquises, le choix d'un lot de chasse ou de pêche deviendra moins difficile, après que l'on aura déterminé l'espèce que l'on veut chasser, que l'on se propose d'y propager ou dont on désire tenter l'élevage.

Voici comment M. H. de la Blanchère rend compte dans la "Chasse Illustrée" de 1876 des efforts tentés pour l'élevage des grands fauves par Sa Majesté le roi d'Italie, Victor Emmanuel, dans sa propriété de la Mandria.

Bien que les faits que rapporte M. de la Blanchère ne puissent s'appliquer rigoureusement à nos régions, les personnes qui s'occupent ou veulent s'occuper de l'élevage des grands fauves de nos pays trouveront dans la connaissance de ces faits et dans leur discussion de précieux renseignements.

Le domaine de la Mandria est entièrement clôturé. Il mesure en superficie 4,800 hectares ou à peu près 12,000 arpents, c'est-à-dire, n'atteint qu'au dixième de la surface d'un de nos lots de chasse de 400 milles carrés.

Cette propriété contient plusieurs petits lacs, cours d'eau et ruisseaux coulant au milieu d'un terrain ondulé où le bois alterne avec les prairies et les frîches. Déjà elle abondait, avant l'arrivée des nouveaux introduits, en chevreuils, lièvres, perdreaux, lapins, gibier d'eau.

Ceci posé, je passe la parole à M. de la Blanchère.

"S. M. le roi d'Italie eut une idée grande, digne d'un vrai veneur. Il voulut non seulement peupler ce parc avec nos cerfs, avec nos daims et nos chevreuils d'Europe, mais encore y réaliser l'acclimatation à l'état sauvage des grandes et belles espèces de gibiers étrangers. L'antilope nylghaut, le grand cerf Wapiti (1) le cerf d'Aristote, les variétés de daims blanche et noire furent apportés, élevés et mis en liberté dans le parc où ils ne tardèrent pas à prospérer et à multiplier.

"Un établissement zoologique installé dans le parc permet ces curieuses et utiles expériences ; le reste de l'espace est entièrement libre. Seuls quelques champs cultivés, quelques prairies bien entretenues pour les besoins d'un haras, rompent en certains endroits l'uniformité du terrain. Ces parties cultivées n'étaient point closes ; et, il faut le dire, le gibier y faisait souvent des dégâts considérables.

---

(1)—Le roi Victor Emmanuel était un souverain hardi. Associer l'élevage du nylghaut d'Afrique à celui du grand cerf de l'Amérique septentrionale n'était pas une œuvre banale.

"Pendant plusieurs années, tout y alla pour le mieux. Le menu gibier, protégé et gardé soigneusement, devint d'une abondance prodigieuse. En même temps, les grandes espèces, tant exotiques qu'indigènes, vivaient bien, se reproduisaient et fournissaient une chasse magnifique.

"Tout à coup on s'aperçut que la mortalité parmi elles dépassait la moyenne ; puis qu'elle augmentait d'année en année avec une rapidité effrayante. En même temps, le petit gibier diminuait d'une manière terrible, le parc se dépeuplait à vue d'œil ! Bientôt la mortalité prit des proportions terribles. On crut à une épidémie, on essaya tout (1) : rien n'y fit. La mort poursuivait son œuvre ; et actuellement cette chasse splendide menace de disparaître complètement! Et il ne s'agit pas des espèces asiatiques ou américaines, sur lesquelles auraient pu agir le climat, le régime et ces mille autres causes qu'on n'eût pas manqué de rappeler pour justifier un insuccès. Le cerf, notre cerf, périssait comme les autres. Dans les premiers mois de 1873, la mortalité qui, pour les autres espèces, a égalé celle de toute l'année 1875, a monté pour lui de 28 à 95 : ce qui l'a faite, pour l'an-

---

(1)—Il eût été intéressant de savoir quoi.

née entière, huit fois plus grande... on voit que la destruction marche à pas de géant !......

“Cependant rien ne l'arrêtait : on n'en voyait pas le remède. Il était simple, mais il fallait le trouver. L'honneur en revint à M. Benvenuto Comba. Voici ce qu'il a constaté dans une brochure fort bien faite où sont exposées les causes du désastre de la Mandria :

“Pendant trois années, 1865, 1866, 1867, tout va bien : les animaux vivent et se multiplient : la mortalité ne dépasse pas la moyenne ; mais aussi les parties cultivées du parc sont régulièrement ravagées chaque nuit par le gibier grand et petit.

“A partir de 1868, la plus grande partie des champs et des prés sont clos, et mis à l'abri des ravages. Alors la mortalité commence. En trois ans, elle monte de 2 à 9 pour le Wapiti, de 6 à 10 pour le Nylghaut ; le cerf tient encore, il ne monte que de 5 et 3 à 7 ; mais le chevreuil souffre davantage ; sa mortalité commence.

“ A partir de 1870, les prés cessent d'être clos, mais on ne les cultive plus, on les abandonne à eux-mêmes. Immédiatement ils retournent à leur état primitif : situés pour la plupart dans des plaines basses et des vallons d'origine marécageuse assainis artificiellement, ils perdent toute trace de culture et se couvrent de joncs, de lèches, de toutes herbes impropres à la nourriture des ruminants.

“ En même temps, le parc se dépeuple. Le lapin diminue dans une proportion incroyable, malgré son immense fécondité. Le lièvre semble n'avoir jamais existé dans ces parages, où il pullulait naguère. Il meurt en 1871, 11 Wapitis, 6 cerfs d'Aristote, 7 daims, 28 chevreuils et 14 antilopes, toujours de cette terrible maladie dont on ne sait, ni la cause, ni le nom. Enfin, les premiers mois de 1873 ont vu presque complètement l'épuisement des espèces : 6 Wapitis, 95 cerfs communs et 1 d'Aristote, 22 daims de diverses variétés, 17 chevreuils et 31 antilopes ; tels sont les chiffres effrayants que nous avons sous les yeux !

“ Ainsi donc, tout va bien tant que les animaux peuvent venir manger dans les cultures. Le mal commence le jour où la plus grande partie de celles-ci sont fermées. Il augmente, du moment où elles sont complètement retournées à l'état inculte primitif. Conclusion logique : elles étaient nécessaires au gibier ; privé de ces pâturages, il ne trouve pas en forêt ce qu'il lui faut pour vivre ; il meurt.. de faim !

“ Telle était la première explication qui se présentait. Mais M. Comba, en observateur attentif, ne s'en est pas contenté : il continua ses recherches, et s'aperçut bientôt que les cerfs mouraient non pas de faim, mais d'un empoisonnement lent et continu ; et cette remarque est évidemment destinée à rendre de grands services.

" Bref, M. Comba est arrivé, paraît-il, à constater que les fauves de la Mandria, ne trouvant plus à manger la nourriture de leur choix, avaient été contraints de s'attaquer à l'écorce, aux jeunes pousses et aux brindilles des chênes qui constituent l'essence dominante des forêts de la propriété royale.

" Or, le chêne et son écorce contiennent du tannin en forte proportion, en proportion telle que M. Comba déclare que chaque cerf en absorbait 6 grammes chaque jour. "

" La morale de cette histoire, reprend M. H. de la Blanchère, c'est qu'il faut nourrir le grand gibier, si l'on veut qu'il vive et qu'il se multiplie : autrement on doit se résigner à n'en avoir dans un espace donné que ce que la nature en veut bien nourrir."

J'ajouterai, pour compléter la pensée de M. de la Blanchère : et il est de la plus haute importance, il est absolument nécessaire de choisir "cet espace donné " dans les milieux les plus abondamment pourvus des substances alimentaires recherchées par les animaux que l'on se propose d'y réunir. Ne l'avais-je pas déjà dit ?

Esquisses, Coutumes, Poursuite des Animaux

Qui font l'objet de la Chasse en notre Province.

Je négligerai la science pure pour m'en tenir à la technologie cynégétique et n'étudierai les animaux dont je vais parler que par leur côté pratique, laissant à chacun le soin de compléter les connaissances théoriques qui lui manqueront en lisant un des traités d'Histoire Naturelle—section de Zoologie—qui encombrent les plus humbles bibliothèques.

⁂

On divise les animaux qui peuplent nos territoires de chasse en : *grands fauves, petits fauves, pelleterie, gibier des bois, gibier de marais et gibier de grève.*

GRANDS FAUVES

Ils se composent de l'"orignal", du "caribou des bois," du "caribou des plaines" ou arctique, du “cerf de Virginie ou chevreuil”, du “grand cerf canadien ou Wapiti” et du “bœuf musqué”.

LES PETITS FAUVES

Le lièvre et le porc-épic.

PELLETERIE

La pelleterie comprend l’“ours”, le “carcajou”, le “lynx”, le “renard”, la “loutre”, le “castor”, le “pékan”, la “martre”, le “vison”, le “rat musqué”, la “bête puante”, la “marmotte du Canada”, l’“écureuil”, l’hermine”.

GIBIER DES BOIS

La “poule de p[illegible]e”, la “perdrix de bouleau”, la “perdrix de savane”, la “perdrix blanche”, la “bécasse”.

LE GIBIER DE MARÉCAGE

La “bécassine”, le “courlis”, le “pluvier”, le “chevalier”, les “maubèches”, la “barge”.

LE GIBIER D’EAU

Outardes, bernaches, oie, canard noir, canard gris, canard bucéphale, canard céleri, canard histrion, canard, macreuse, cacawi, canard eïder, sarcelles, harles, huarts, grèbes.

ORIGNAL AU BAIN DU MATIN.—Gravure du "Forest and Stream."

I

r
p
r
n

j
l

r
n
s
ju
n

n
sé
"
tr
ce
p
ar
er
le

ORIGNAL (CERVUS ALCES—LINNÉE)

A tout seigneur, tout honneur ! Je commence par l'orignal, le plus grand de nos fauves.

Il atteint la taille du plus gros cheval. Le mâle porte des bois ou cornes dont le poids peut dépasser 50 livres ; mais son cou très robuste supporte sans peine cette pesante ramure.

Sa tête est longue et sa lève supérieure, qui jouit d'une assez grande rétractilité, se prolonge au delà de la lèvre inférieure.

Ses bois, dont les andouillers extrêmes se réunissent en large palmure, tombent, dans notre pays, au mois de janvier, pour ne repousser que fin mars ou commencement d'avril. En juillet, c'est à peine si les nouveaux andouillers mesurent cinq à six pouces.

Les jeunes mâles, à une année d'âge, prennent la "dague" ; la deuxième année ils possèdent un court "merrain", la dague et un "andouiller" à angle aigu de chaque côté ; la troisième année, nouvel andouiller et commencement de "palmure" ou "empaumure" ; puis, chaque année suivante, surgit un autre andouiller pendant que la palmure va toujours en augmentant. Ce sont là les conditions les plus ordinaires de la chute et du retour des bois. Il est des exceptions dues à l'âge et à la maladie. Les très vieux orignaux perdent quelquefois leur ramure dès le mois de décembre.

Quelques mâles devenus très vieux passent leur vie entièrement seuls, ne se rapprochant des " hardes " (troupes) qu'à l'époque des amours. Moins âgés, ils vivent le plus souvent en communauté et l'on rencontre quelquefois un mâle " dix-cors " jeunement—accompagné d'une ou deux quatrièmes têtes et de plusieurs femelles.

Celles-ci conçoivent de la fin de septembre au milieu d'octobre et mettent bas vers le milieu ou la fin de mai—la durée de la gestation étant de 7 à 8 mois. Les jeunes femelles ne portent qu'un seul petit ; plus vieilles, elles en donnent toujours deux.

Les mâles n'exécutent les fonctions génétiques qu'à leur cinquième tête—5 ans.—On peut enlever les jeunes à leur mère à l'âge de trois semaines, car ils acceptent déjà très bien comme nourriture les feuilles naissantes du bouleau et du tremble.

Le pied de l'orignal est semblable à celui de la vache, mais le sabot est plus allongé, le talon ou pince plus saillant et la sole un peu plus creuse ; il est, en outre, fendu très haut, ce qui lui permet d'élargir sa base de contact avec le sol, recouvert d'une neige épaisse en hiver dans nos pays. Cet organe subit quelquefois de singulières modifications qui embrouillent le chasseur. Il s'atrophie dans le sens de la largeur, s'allonge considérablement en repliant ses bords externes vers la "sole" qui en paraît d'autant plus creuse, et son empreinte finit par ressembler à un fer de flèche très long à périmètre légèrement arrondi.

Il se nourrit, en été, des jeunes feuilles du bouleau et du tremble (populus trémuloïdes), d'un peu de foin de castor, des jeunes feuilles du nénuphar dont il est très avide, des nouvelles pouces du jonc ; en hiver, des bourgeons et de l'écorce du cormier, de la plaine et de très peu de bourgeons de sapin.

Il faut donc le chercher en été, ou, plus exactement, pendant la saison des eaux libres, sur le bord des lacs et des rivières, où il passe tout le jour et la plus grande partie de ses nuits à brouter les plantes aquatiques.

En hiver, il recule dans les grands bois et se cantonne pendant des durées assez longues sur les parties supérieures des déclivités, à l'abri des grandes brises du nord et qui contiennent les éléments de la nourriture de son choix. Il laisse dans ces lieux, sur les arbres, sur la neige, des traces multipliées de son séjour, que les chasseurs désignent sous le nom de " ravage ".

Ses " fumées " ou " bouses " se rapprochent de celles des ruminants.

Comme tous les animaux du bois, il s'en rapporte plus à son odorat et à son ouïe qu'à sa vue et l'on doit, en conséquence, toujours l'attaquer en se ménageant l'avantage du vent.

Poursuivi, il fuit les bois renversés en arrière, en exécutant une " randonnée ", c'est-à-dire qu'il décrit une courbe plus ou moins régulière et plus ou moins allongée qui le ramène toujours à son " lancer " (point de départ.)

Trop vivement pourchassé, il prend facilement un " *grand parti* ", c'est-à-dire, qu'il s'éloigne en piquant droit devant lui.

C'est à l'ordinaire un animal timide, malgré sa grande taille, ses sabots aux rebords affilés et sa redoutable ramure. Mais il devient très dangereux à l'époque du rut et il serait imprudent alors de l'approcher ou de se laisser approcher sans précautions minutieuses. Il se précipite sur le chasseur résolument, s'efforçant de le frapper de ses sabots antérieurs dont les bords tranchants infligent de cruelles blessures, lorsqu'ils ne tuent pas sur le champ.

Lorsqu'on le chasse au " cri ", c'est-à-dire en imitant au moyen d'un cornet d'écorce de bou-

L'ORIGNAL SE CHASSE.—Gravure du "Forest and Stream."

l
r
q
a
r
c

A
s
a
p

r

8
b
s

a
d
tr

v
o
d
fr

s'

leau le mugissement d'un mâle ou d'une femelle, il faut s'abriter avec soin, si l'on a quelque souci de son propre épiderme, car, s'il n'est abattu du coup, il attaque avec impétuosité et n'abandonne son agresseur qu'après l'avoir tué ou vigoureusement endommagé.

L'orignal atteint un poids de 1,200 livres. Alcide d'Obigny en cite un qui fut tué en Suède, sous Charles XI, et qui pesait 1,289 livres ; il ajoute que le "cervus alces" de nos pays est plus grand que celui d'Europe.

Voici le poids que j'ai obtenu de mon expérience personnelle.

Un orignal de 6 mois pèse 150 livres : à 7 ou 8 ans, il a donné 700 livres de viande mangeable et devait peser "tout rond", comme le disent les chasseurs, de 1,000 à 1,100 livres.

L'orignal se chasse à l'affût au fusil, à l'affût au cri, au fusil avec flambeau, au fusil avec des chiens, au piège de fer, rarement à l'attrape et trop souvent avec des collets.

En prenant l'avantage du vent et en observant un rigoureux silence, on l'approche à 20 ou 30 pas sans trop de difficultés. A l'époque du rut, la présence de l'homme l'irrite sans l'effrayer.

Il se réduit en domesticité facilement. Il s'attèle sans résistance, s'attache à celui qui le nourrit ou le soigne, mais devient difficile en vieillissant et doit être toujours l'objet de certaines mesures préventives à l'époque des amours.

Sa dépouille est dans toute sa beauté comme poil en février et en mars, mais elle devient relativement très mince. Elle possède sa plus grande épaisseur en septembre et octobre.

Sa chair est excellente, tendre et très saine. Les chasseurs la croient la plus apte à la réparation des fatigues excessives et à la reconstitution des muscles.

Ses bois se vendent pour la coutellerie de luxe et comme ornement. Sa peau "repassée" (préparée) a plus de qualité que celle du daim; découpée en longue lanière, elle fournit des liens d'une extrême solidité.

En général, son poil gros et cassant est peu solide. Il sert à la confection de matelas et de coussins.

Les aborigènes mettent toujours à l'abri de la voracité de leurs chiens les os plats de cet animal, notamment les omoplates qui, trouées, sont pendues à des arbres. Ses os longs sont concassés et bouillis pour en extraire une huile ou graisse très estimée qui en exsude sous l'influence de la chaleur.

Dans toute notre province, le parcours géographique de l'orignal ne dépasse pas au nord le 50e parallèle et se trouve borné au sud par le 46e ou le 47e cercle de latitude.

Cependant au nord-ouest, bassin du Mackensie, on le rencontre jusqu'au-dessus du 60e parallèle, où il ajoute, en hiver, à son alimentation ordinaire les lichens et le foin de caribou.

Il habite surtout les comtés de l'ouest. Il est particulièrement très abondant autour des lacs Keepawa,des Iles, de la Loutre, des Quinze, Expanse, Victoria...... etc, jusqu'au Saint-Maurice, vers l'est, où il commence à diminuer un peu, pour reprendre dans les territoire placés autour du lac Saint-Jean, à l'ouest et au sud. Il disparait presque complètement au Labrador canadien et dans l'extrême nord de cette région où il est remplacé par le caribou et le bœuf musqué.

Il existe encore en bonne quantité dans les comtés du sud de la Province, qui correspondent aux provinces maritimes, au Maine et au Massachusetts.

L'orignal est peu sensible aux variations des climats rigoureux et semble n'être attaché aux milieux qu'il habite que par l'abondance de la nourriture qu'il y rencontre. Il est gêné bien plus par la grande quantité de neige que par les rigueurs du froid.

Il résulte de ce qui précède que, si l'on se propose l'élevage de ce grand fauve, il faudra s'arrêter à la location d'un lot de chasse très arrosé et convenablement boisé dans les régions signalées plus haut.

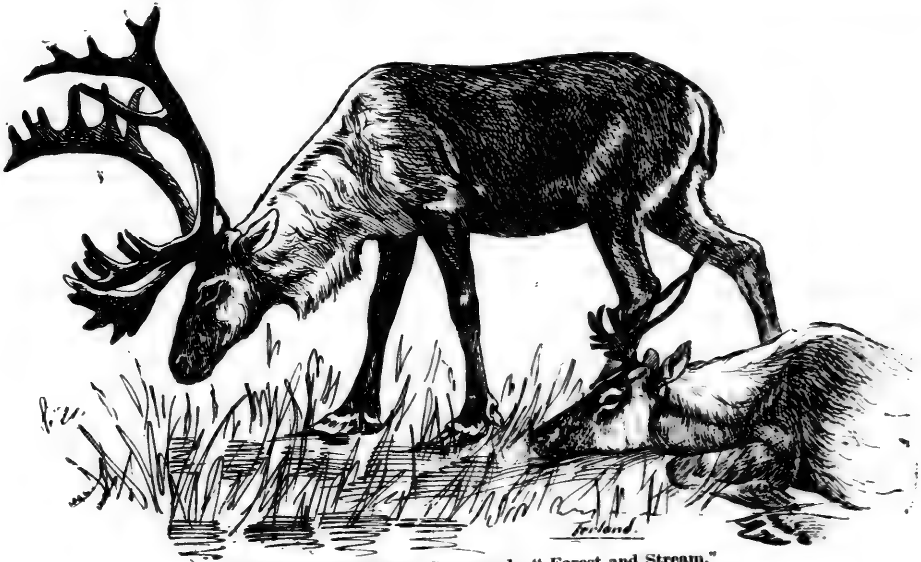
Avant tout, il faudra baser le choix de ce territoire sur la quantité de plantes nutritives recherchées par l'orignal.

L'élevage de cet animal serait très productif et relativement peu coûteux. Il suffirait de clôturer une centaines d'hectares, 200 ou 300, par exemple, et d'y renfermer les femelles aux temps utiles pour éviter toute émigration des jeunes mâles.

L'orignal s'écorche comme un bœuf et l'on met sécher sa peau soit à terre, sur un endroit plan et sec, au moyen de fiches de bois fixées sur son pourtour, soit au moyen d'un vaste cercle d'épinette ou de bouleau, qui lui est concentrique et où son périmètre vient se relier au moyen d'une série d'anneaux de fil à saumon. On peut aussi la clouer sur le pan d'une bâtisse.

Cette peau se tanne par les moyens ordinaires. Elle se repasse par les procédés spéciaux où intervient comme assouplissant la cervelle de l'animal.

⁂



CARIBOU DES BOIS.—Gravure du " Forest and Stream."

si

cl
so
sa
fr
m
le

vu

so
bo
co
dé

et
ra

tra
plu
mo
n'l
mè

CARIBOUS DES BOIS (TARANDUS RANGIFER—GRAY)

C'est après l'orignal le plus beau coup de fusil de nos bois.

Il est d'apparence massive, de couleur brun clair sur le dos, blanc ou plutôt couleur crème sous le ventre. Son cou est robuste et soutient sans fatigue une tête assez allongée dont le frontal porte une ramure plate, de palmure moyenne et quelquefois très chargée d'andouillers lorsqu'il est vieux.

Le mâle et la femelle sont tous deux pourvus de cet ornement.

Son pied est admirablement disposé pour le soutenir sur la neige. C'est une raquette ! Ses sabots sont minces, larges, aplatis, quoique longs; concaves en dessous. La pince en est obtuse et développée.

Ses empreintes sont très grandes, très nettes et creuses au talon lorsqu'il marche d'assurance.

Il nage dans la perfection et n'hésite pas à traverser de très grands lacs. Il m'est arrivé plusieurs fois d'en tuer qui, sans manifester la moindre préoccupation ou la moindre crainte n'hésitaient pas à venir couper à quelques mètres de distance la course de mon canot.

La saison des amours du caribou des bois commence en septembre et se continue jusqu'à la fin de ce mois. A cette époque, les mâles se livrent entre eux des combats interminables et l'on en rencontre quelques-uns, bien que cela soit assez rare, dont les ramures se sont tellement entrelacées, qu'ils n'ont pu se dégager et sont morts sur le lieu même du combat.

La femelle met bas un seul petit du 1er au 15 d'avril. J'ai entendu quelques chasseurs prétendre qu'elle pouvait avoir jusqu'à trois petits. Je ne nie pas le fait, mais je ne l'ai jamais vu se présenter encore.

On trouve bien peu de vieux mâles solitaires. En général, le caribou des bois vit en hardes assez nombreuses.

Il se nourrit de lichens, de tripes de roches ; de longs filaments grisâtres qui tombent en touffes épaisses des épinettes et que les chasseurs appellent " foin de caribou ; " de certaines mousses qui croissent dans les savanes et de jeunes pousses d'arbustes et d'arbrisseaux.

Le besoin de nourriture détermine toutes ses pérégrinations.

Il est comme les orignaux peu sensible aux différences climatériques, quelque accusées qu'elles soient dans les milieux qui lui sont propres.

Il faut donc le rechercher dans les régions boisées entrecoupées de savanes et de lacs.

Poursuivi, il fuit avec rapidité et d'un train soutenu, tout en exécutant une randonnée plus allongée que celle des autres fauves-ruminants.

Lorsque la neige est molle et profonde ou recouverte d'une croûte qui se brise facilement sous son poids, il perd beaucoup de son énergie et se laisse approcher assez rapidement.

Son ouïe est parfaite, son odorat excellent.

Sa chair, bien moins substantielle que celle de l'orignal, est cependant très savoureuse.

Sa vitalité est extraordinaire. J'ai vu des caribous franchir encore deux ou trois arpents après avoir eu le cœur traversé d'une balle.

C'est un animal timide, craintif, qui ne songe qu'à fuir le chasseur, sauf à la saison du rut où il peut devenir dangereux de l'approcher sans précaution.

Blessé, il ne cherche pas à se défendre ; bien des chasseurs n'hésitent pas à le saisir par les ramures et à l'achever à coups de hachette.

Il s'éloigne assez vite des lieux que fréquentent l'orignal et le chevreuil. Il faudra donc, si l'on veut tenter son élevage, faire élection de lots de chasse contenant en abondance les matières végétales nutritives qu'il préfère, mais où ne se rencontreront pas ces deux fauves.

Il n'existe pas pour moi de différences bien sensibles entre le renne-caribou — notre caribou — et le renne de Laponie, et je ne puis m'expliquer pourquoi ces animaux, devenus complètement domestiques, en Laponie, sont restés sauvages et inutiles au Canada. Je le comprends d'autant moins que la domestication du renne et son asservissement aux usages agricoles feraient disparaître la "stabulation" obligée, si onéreuse à nos habitants pauvres. Sans doute, il doit exister un motif, une raison à cette indifférence pour le caribou, mais cette raison que j'ignore, je ne saurais la combattre et ne puis m'empêcher de continuer à croire qu'un essai de domestication agricole, dirigé avec l'intelligence et le soin nécessaires, serait couronnée d'un plein succès. Que l'on y songe, il y a là, peut-être, toute une transformation à accomplir. Voici, d'ailleurs ce qu'en dit la "Science illustrée" du 19 juillet 1895 :

" On a l'intention de chercher à acclimater le renne suédois dans les hautes montagnes de la Bavière. Il s'agit d'obtenir un animal domestique pour le petit cultivateur, qui ne peut pas se livrer à l'élève du bétail. Le renne lui fournirait sa chair et son lait, et lui servirait, en outre, de bête de somme. Dans le monde des agronomes et des forestiers, on montre le plus vif intérêt pour cette question. "

Le caribou se chasse au fusil, avec des chiens, à l'attrape, au cri et au collet, quelquefois même à la fosse, lorsque le terrain s'y prête.

On l'écorche comme le bœuf et sa peau s'étend de la même manière que celle de l'orignal. Elle a moins de qualités, mais elle est plus souple ; on la débite verte en minces lanières ou babiches, qui deviennent transparentes et servent à confectionner les plus belles raquettes ou souliers-de-neige. Les Esquimaux et les Naskuapis excellent à préparer la peau de caribou, dont ils font des vêtements d'une admirable souplesse et imperméables au froid. Le poil du caribou est dur, cassant et peu solide. Il sert à confectionner des coussins et des matelas.

Sa ramure, qui devient quelquefois très belle, sert aux mêmes usages que celle de l'orignal. Elle tombe et se renouvelle aux mêmes époques que celle de ce dernier et souvent plus tôt, c'est-à-dire, en décembre et même en novembre. Chez cet animal, l'opération de la chûte des bois est très irrégulière. Elle se modifie étrangement avec l'âge, la maladie et les milieux.

Son parcours géographique est très étendu.

Dans notre province, le caribou des bois est surtout abondant en arrière de Québec, depuis le St-Maurice jusqu'au méridien de Blanc-Sablon. On dit que nos comtés qui bordent la frontière du sud le voient aussi en grand nombre.

Le poids du caribou des bois dépasse rarement 300 livres.

⁂

CARIBOU DES PLAINES (TARANDUS ARCTICUS)

Le caribou des plaines ou du nord est une réduction de celui des bois. Il est inutile d'en faire une esquisse, les chasseurs ne sauraient s'y tromper, tant il est plus petit. Son poids dépasse rarement 90 livres.

Ses habitudes sont à peu près semblables à celles de son cousin des bois, mais modifiées par les exigences climatériques des régions qu'il habite et par la nécessité où il se trouve de se soustraire aux entreprises des carnassiers nombreux qui fréquentent les hautes latitudes.

Il résulte de cet état de choses que le caribou du nord quitte les grands bois pour toute la durée de l'été et les regagne aussitôt que la saison rigoureuse se fait sentir et provoque le retour des grands loups gris, des carcajous, des renards et des oiseaux de haut vol.

C'est pour échapper à ces trop nombreux ennemis qu'il se réunit en troupes se composant quelquefois de plusieurs miliers d'individus.

Il se nourrit des mêmes aliments que le caribou des bois et il peut se domestiquer comme lui. Sa chair est excellente et sa peau très belle, bien que maculée souvent par la piqûre des taons du nord, qui se jettent sur lui quelquefois en si grand nombre qu'ils le font mourir sous leur morsures.

Malgré ces qualités, sa taille est trop exiguë et ses habitudes trop septemtrionales pour qu'il soit possible d'en tenter l'élevage avec quelque profit avant plusieur années.

⁂

Bien que ne pouvant encore l'affirmer d'une manière absolue à cause de l'insuffisance des études qu'il m'a été donné de faire jusqu'ici, je crois pouvoir avancer qu'il existe une troisième espèce de caribou, intermédiaire entre les deux que nous possédons et pouvant peut-être provenir de leur croisement.

Cette troisième espèce se sépare du caribou des bois par son volume et son poids et par la grandeur relative de ses ramures, et du caribou des barren-grounds par des caractères analogues mais se produisant en sens inverse, c'est-à-dire que, moins volumineuse et moins pesante que le caribou des bois, elle est au contraire plus forte en poids et en volume que le caribou des barren grounds pendant que sa ramure, proportionnellement plus grande que celle du premier de ces animaux, est relativement plus petite celle de ce dernier.

Le caribou des bois pesant jusqu'à 300 livres, le caribou intermédiaire pésera au plus 200 livres, lorsque le caribou du nord ne dépassera presque jamais 100 livres.

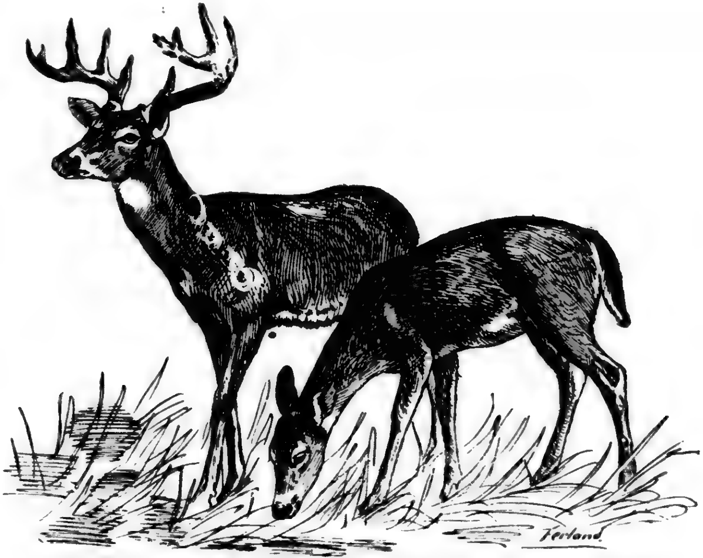
Cet animal est abondant dans les parages du grand Nord avoisinant la rivière Saint-Augustin, des Esquimaux, etc. Je crois qu'il dépasse peu au nord le 57ème parallèle.

⁂

LE CHEVREUIL ou CERF DE VIRGINIE
(CARIACUS VIRGINIANUS-BREHM)

C'est le plus élégant et le plus convoité de nos cerfs. Il a le pelage fauve tirant sur le doré, un peu plus pâle sur le cou et entre les membres antérieurs. Sa tête est d'un gris brun plus foncé au chanfrein et rousse sur le front.

Il a les dessous blancs, une bande noire sous les lèvres et le bout de la queue noire. Ce sont



CHEVREUIL ou CERF DE VIRGINIE.—Gravure du Forest and Stream."

là
g

so
vi
q
to
m
ce
ha
fé

no
La
en

m
et
la
au
ca

do
ce
de
qu
tie

là ses couleurs de l'été ; en hiver, il devient gris de fer avec des sous-teintes fauves.

Ses bois se dirigent légèrement en avant. Ils sont cylindriques, mais tendent à s'aplatir en vieillissant Ils ne sont complets qu'à la cinquième tête (5e année). Ils sont caducs et tombent en janvier pour repousser à la fin de mars—il s'agit de nos régions—ou au commencement d'avril. Le mâle et les femelles bréhaignes seules en possèdent. Les femelles fécondes n'en portent jamais.

Le chevreuil entre en rut d'octobre en novembre et la mise bas a lieu d'avril en mai. La durée de la gestation est donc comprise entre 5 et 6 mois.

Il a le pied semblable à celui du mouton, mais le talon est plus en arrière, plus saillant et la pince plus allongée. Les empreintes qu'il laisse sont franches, très nettes, moins creuses au talon, toute proportion gardée, que celle du caribou.

Lorsqu'on le poursuit, il exécute une randonnée moins elliptique que la randonnée de cet animal, et se rapprochant un peu de celle de l'orignal. Il se nourrit des mêmes aliments que celui-ci. Il y ajoute les feuilles du noisetier (coudrier) dont l'orignal ne mange jamais.

Ainsi que l'on peut le concevoir par son mode d'alimentation, il habite les mêmes régions que l'élan, dont il partage les goûts pour le bain et pour le voisinage des cours d'eau et des lacs, en été. En hiver, il quitte peu le bois taillis.

Il accepte très bien la domesticité, devient extrêmement familier et s'attache fortement à ceux qui le soignent.

Il ne devient jamais volumineux, cependant il peut atteindre au poids de 250 livres et donner de 150 à 160 livres de viande utilisable.

C'est l'ennemi invétéré des couleuvres. Aussitôt qu'il en aperçoit une, il rapproche les pieds, puis se détend comme un ressort et bondit sur son ennemi qu'il coupe de ses sabots tranchants et qu'il n'abandonne qu'après l'avoir partagé en sept ou huit tronçons. D'où vient cette haine ? Je l'ignore encore. Y a-t-il erreur sur la personne, ou la couleuvre inoffensive pour l'homme constitue-t-elle un danger pour le chevreuil ? Je ne saurais le dire.

Il abonde sur nos territoires de l'ouest, où il s'en tue, illégalement le plus souvent, plusieurs milliers chaque année.

Sa valeur cynégétique et alimentaire est très grande et son élevage des plus faciles.

Tout le monde connaît la valeur de sa peau, les usages de son poil, la délicatesse de sa chair et j'aurai dit de lui tout ce qu'il importe à un chasseur d'en connaître, lorsque j'aurai appris à mes lecteurs que son tibia fendu dans sa longueur donne le racloir le plus apprécié des sauvages pour le raclage des peaux du côté chair.

Il s'écorche comme l'orignal, comme le caribou et sa peau se fait sécher et se prépare de la même manière que celle de ces animaux.

⁂

LE WAPITI (CERVUS CANADENSIS)

Ce grand cerf, au bois splendide, se rencontre encore sur les territoires de chasse du Nord-Ouest de la province, où des soins et un élevage intelligent pourraient, sans doute, l'attirer de nouveau et le maintenir. Mais il y est d'une telle rareté qu'il ne saurait être pour longtemps encore le sujet d'aucune chasse suivie. Cependant, comme un chasseur peut avoir la bonne fortune de le rencontrer, je vais indiquer en quelques mots les divergences qui le séparent de l'orignal, seul fauve avec lequel il puisse être confondu en quelques circonstances.

Vu par corps, il ne laisse exister aucune incertitude. Il n'a rien de l'apparence massive de l'orignal. Son merrain est cylindrique, ainsi que ses andouillers toujours séparés et sans palmure. Son bois beaucoup plus élevé se penche légèrement en arrière.

Le garrot et la croupe sont placés sur une même ligne horizontale. Les deux lèvres sont égales ; la tête est fine et élégante.

Son pied, bien qu'assez semblable à celui de l'orignal, est plus petit, plus noir et plus allongé et les empreintes qu'il laisse peuvent quelquefois tromper un jeune chasseur. Il peut les confondre avec celles de ce dernier animal, surtout dans plusieurs cas d'atrophie du sabot et lorsque le sol est sans consistance.

L'examen des bois, si on le voit par corps, je l'ai déjà dit, dissipera toutes les incertitudes qu'aurait pu laisser subsister l'étude de ses pistes, qui ne peuvent d'ailleurs, embarrasser qu'un chasseur sans expérience.

Le parcours géographique du Wapiti est encore assez étendu. On ne le trouve plus dans l'est et il semble, au Canada, s'être réfugié dans les grandes plaines qui bordent le versant oriental des Montagnes rocheuses.

⁂

LE BISON (BOS AMERICANUS)

Bien que le bison n'appartienne point à notre province, je ne puis me dispenser d'en dire quelques mots, à cause du grand intérêt que présente, son élevage et ses croisements avec les races domestiques du même genre.

Le bison est representé dans le Dominion canadien par deux espèces, mal séparées et qui, ne sont à mes yeux que de simples variétés dues à des changements de milieu.

Quoi qu'il en soit, nos chasseurs du nord-ouest distinguent le " bison-des-prairies" et le "bison-des-bois".

Le bison des prairies, tige des deux variétés, a été décrit tant de fois qu'il me semble inutile de le peindre de nouveau. C'est un animal de forte taille qui atteint au poids de mille à douze cents livres et quelquefois plus.

Le bison des bois est plus long et plus large des flancs que son congénère des prairies. Ses jambes sont plus courtes, son poil plus long. Il fournit une dépouille plus estimée. Il se nourrit d'herbes subforestières et de quelques lichens qu'il dégage de la neige, non avec ses sabots, mais avec son muffle.

Le croisement du Buffalo des prairies s'accomplit sans trop de difficultés avec les races domestiques. L'union de la variété des bois avec ces mêmes races semble plus rare.

En 1842, la compagnie de la baie d'Hudson possédait au fort Edmonton un troupeau de bisons, qui allait et venait par les prairies avec les ruminants de la ferme, sans qu'il en résultât aucun accouplement. Mais à Bedson les faits se présentèrent de tout autre manière et le rapprochement du bison des bois et de la vache domestique donna plusieurs produits.

Quel sera l'avenir des fruits de ce métissage ? Je ne puis le dire, mais il semble peu douteux que le mélange du sang d'une race si vigoureuse avec celui de nos espèces asservies ne puisse un jour devenir la source de grands profits.

Le Bison disparaît rapidement et tous les efforts qui tendent, sinon à le conserver, du moins à le transformer, devraient être énergiquement encouragés. A-t-il existé autrefois des buffalos au sud et à l'est de la baie de James et de la mer d'Hudson ? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer dans l'état actuel des connaissances que nous possédons de ces territoires ; mais les conditions physiques, physiologiques et climatériques de ces régions se séparent peu, quoi qu'on en dise, des conditions de même nature des bassins de l'ouest. Les hauteurs seules sont différentes et l'on y retrouve sous des latitudes moins élevées presque tous les animaux de la faune des bassins du nord-ouest, notamment de celui du Mackenzie. Si donc les fauves que l'on retrouve près du cercle arctique de l'ouest n'existent pas ou n'existent plus chez nous, rien n'empêche de supposer qu'il soit possible de les acclimater et d'en tenter l'élevage avec profit. Je transcris ci-dessous les renseignements relatifs à cet animal que donnait en 1889 le "Canada memorial volume".

Un recensement fait avec soin en 1887 démontre qu'il n'y a pas plus de 200 bisons dans tous les Etats-Unis, à part ceux qui se trouvent dans le Parc Yellowstone, et c'est avec beaucoup de difficultés que l'on a pu s'en procurer quelques spécimens pour les principaux musées. La question de repeupler certaines parties du Nord-Ouest de bisons ou d'animaux provenant d'un croisement du bison avec des vaches Galloway ou Durham est devenue très sérieuse.

La "*Canadian Journal of Fabrics*" a donné, il y a quelques mois, en discutant cette question, les renseignements suivants au sujet des expériences faites par le major S. L. Bedson, de Stony Mountain, Man. :

"On se rappelle qu'il y a environ huit ans, le major, après avoir étudié la nature du bison et des résultats auxquels on était arrivé en ce qui regarde la domestication d'autres animaux, entreprit d'en réunir quelques-uns dans sa ferme et d'en obtenir des croisements avec des bêtes à cornes. Il commença avec 7 bisons et ses efforts furent si fructueux que le troupeau des animaux ainsi croisés s'élevait, l'année dernière, à 83. Il n'y a plus aujourd'hui de raison de douter de la possibilité de multiplier ces animaux par milliers ou de faire la même chose avec un troupeau de bisons pur sang. Il a conseillé au gouvernement de repeupler ainsi une partie des prairies du Nord-Ouest. Il avait offert son troupeau à un prix qui n'a pas été accepté, et, après une promesse de vente conditionnelle faite à un propriétaire du Texas qui en offrait $18.000, il la livré ce troupeau l'année dernière. Si l'affaire était à refaire, il ne le laisserait pas partir du pays de nouveau.

Et maintenant, la question est de savoir s'il n'est pas possible de se remettre encore une fois à l'œuvre, avant que cet animal n'ait complètement disparu du Canada. Cela arrivera bien vite, car les 11 qui ont été vus l'année dernière à la rivière Red-Deer sont les seuls qui existent au Nord-Ouest (et encore, 3 d'entre eux ont été tués). Quant aux pseudo-bisons-des-bois, que le major Bedson regarde comme absolument semblables à ceux des plaines, il n'y en a pas plus de 50. Les seuls demi-sang qui existent dans l'Ouest sont au nombre de trois, et appartiennent à la ferme de Sir Donald Smith, qui les a croisés de vaches Durham.

Le major Bedson dit que ce serait une excellente affaire. La viande vaut 20 c. sur le marché de Chicago—(il a eu 22 c. pour les animaux qu'il a vendus)—et, au poids moyen de 1.250 à 1.300 livres, cela rapporterait, de ce chef, disons $250. Une tête de bison rapporte $300 et la peau d'un demi-sang vaut $40, le tout faisant au moins $590 par animal. Le troupeau en question, depuis son transport aux Etats-Unis, est évalué à $700 par tête. Un fait tout-à-fait en faveur de l'élevage du bison c'est qu'il n'est pas besoin de le mettre à l'étable et qu'il reste dehors été comme hiver. Il est démontré que la stabulation lui serait nuisible. La vache-bison vêle tous les ans, comme la vache ordinaire et les pur-sang ainsi que les demi-sang sont plus facile à traiter que ne pourraient le supposer les lecteurs de récits de chasse aux bisons.—(Traduction L. L.)

⁂

LE BŒUF MUSQUÉ (OVIBOS MOSCHATUS-BREHM)

Je ne cite le bœuf musqué que pour mémoire. Il habite au-dessus du 60e parallèle qu'il ne dépasse au sud que très rarement. Dans notre province, sa chasse ne saurait être qu'une aventure et son élevage, très désirable cependant, ne peut se concevoir et se tenter avant de longues années.

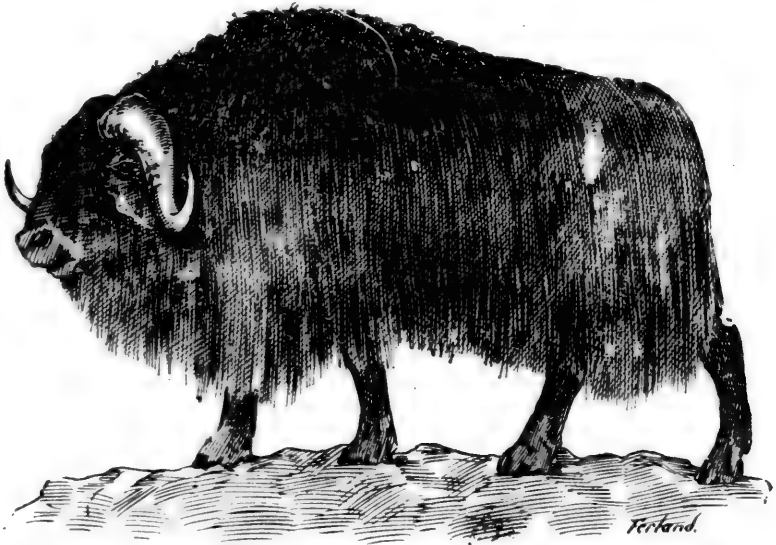
Son caractère manque de mansuétude ; il est la colère même. Mais sa chair est excellente quoi qu'on en dise, et sa toison, très épaisse, est composée de longs poils et d'un duvet très fin, très soyeux, que l'on peut tisser soit seul, soit associé à d'autres matières.

Il donne un cuir de premier ordre et sa peau, garnie de poil, fait d'admirables tapis et de superbes fourrures de traîneaux.

Thomas Pennant dit : La chair du bœuf musqué est fort salutaire. Elle a, paraît-il, des effets thérapeutiques spéciaux. D'après le même auteur, la laine, duvet ou sous-poil de l'ovibos donne une laine qui dépasse en finesse toutes les laines connues.

D'après le capitaine Parry, il donne 421 livres de chair comestible.

Franklin trouvait le bœuf musqué fort agréable au goût. Hearne prétend que la chair de



BŒUF MUSQUÉ.—Gravure du "Forest and Stream."

cet animal ne ressemble nullement à celle du bœuf d'Europe. Elle se rapproche beaucoup, d'après lui, de celle de l'élan. Sa graisse est d'un blanc clair légèrement coloré de bleu. La chair des veaux et des vaches est excellente au goût, celle du taureau seule a une saveur musquée très prononcée.

Les cornes du bœuf musqué ressemblent aux cornes du bélier, elles pèsent quelquefois jusqu'à cinquante livres, son sabot est semblable à celui du bœuf. L'époque des amours se produit en août. La femelle porte dix mois et ne met bas qu'un seul petit.

Autrefois on trouvait le bœuf musqué à l'est de la baie de James, aujourd'hui il n'habite plus que les hautes latitudes ; cependant on le rencontre encore quelquefois au 58e parallèle, mais cela est rare.

Voici comment s'exprime à propos de cet animal Monseigneur Clut, O. I. M. évêque d'Arindèle et chef des missions des plus hautes latitudes, dans le témoignage qu'il rendit devant le comité du sénat chargé de faire une enquête sur les ressources du bassin du fleuve Mackenzie, en 1888.

" Le bœuf musqué est le principal habitant
" des *barren grounds*, qui occupent l'immense
" triangle, au nord-est du Mackenzie, entre son

“ bassin et les bords de la baie d'Hudson et de “ l'océan Glacial. Cet animal ressemble beaucoup au bison de taille et de forme, mais son “ poil est plus soyeux, et aussi plus long, car il “ pend presque jusqu'à terre ; ses cornes sont “ quelque peu différentes de celles du bison, et “ la bosse au-dessus de ses épaules à près de “ deux pieds de haut. Sa chair a un goût de “ musc désagréable, surtout de décembre à “ février. Les Sauvages ne le chassent pour “ leur nourriture que quand le cerf manque. “ Un bœuf que M. McLeod avait aidé à tuer “ pesait 1,400 livres écorché et vidé ; et sa peau “ mesurait 15 pieds, du nez à l'origine de la “ queue. On rencontre d'ordinaire les bœufs “ musqués par troupeaux de dix à quarante. “ L'été, ils se répandent sur les *barren grounds*, “ et l'hiver, ils se tiennent à l'entrée des bois. “ Ils broutent la mousse qui couvre la terre “ dans les landes, et qu'ils déterrent sous trois “ pieds de neige. Il y a certains hivers où ils “ sont rares, par une cause qu'on n'a pas encore “ expliquée. Changent-ils alors d'habitation “ ou leur nombre est-il diminué, on ne le sait “ pas. Les *barren grounds* sur lesquels voyagent “ leurs troupes errantes, sont de vastes plaines “ glaiseuses, bossuées, à la surface criblées de “ trous, et toutes couvertes d'une mousse arcti-

“ que rampante. Ni arbustes, ni saules, ni “ herbe ; pour toute végétation ce lichen, que “ broutent également le bœuf musqué et (1) le “ cerf sauteur.”

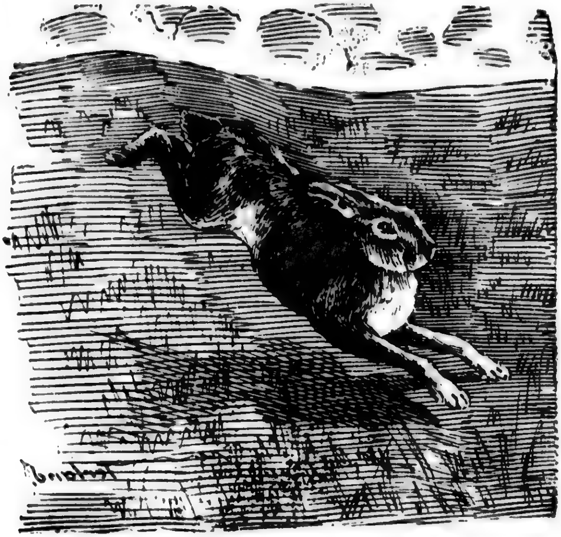
* * *

---

(1) **Le Caribou des plaines ou *barren grounds* (Tarendus arcticus.)**

PETITS FAUVES.

LIÈVRES ET PORCS-ÉPICS



Gravure de la "Chasse Illustrée," Paris.

Les petits fauves se composent du lièvre et du porc-épic.

Ils sont connus de tout le monde et toute description en devient inutile.

Il ne viendrait à l'idée de personne de se livrer en nos pays—et cela est peut-être un tort—à l'élevage du lièvre et du porc-épic. Tous deux sont avant tout chair à cuisine, aussi bien pour les animaux que pour les humains.

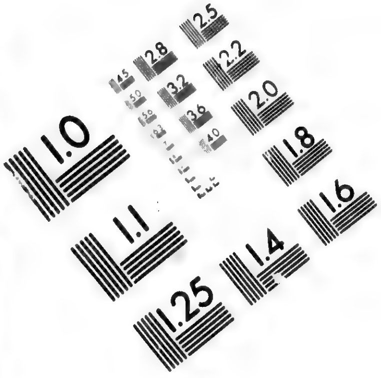
L'un d'eux, le lièvre, est doué de vertus prolifiques de premier ordre, qui assurent sa conservation.

Le porc-épic est moins bien partagé, sous ce rapport, aussi va-t-il diminuant chaque jour.

La piste du lièvre ne peut se confondre, lorsqu'elle est franche, avec aucune autre piste. Il aime les taillis épais pendant le jour et vagabonde toute la nuit, été comme hiver.

Le porc-épic se déplace assez facilement au cours de la belle saison, mais se cantonne, en hiver, le long des grosses roches et dans le fond des vallons étroits qui le mettent à l'abri des brises trop froides venant du nord.

Le premier se nourrit de brindilles de bouleau, de tremble, de sapin et d'herbe. Le second préfère l'écorce des arbres qu'il sectionne avec une régularité surprenante de la base jusqu'à la couronne, et, quelquefois, mais plus rarement, de la couronne jusqu'à la base. Une semblable coutume est des plus pernicieuses pour le jeune bois et je ne conseillerai à personne la conservation de cet animal ailleurs que sur un lot de chasse.



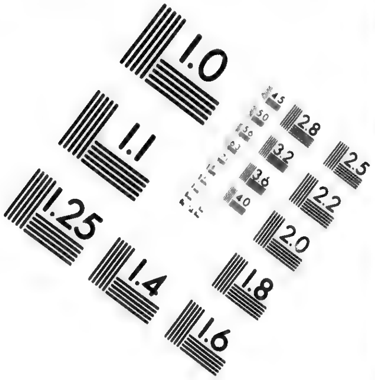
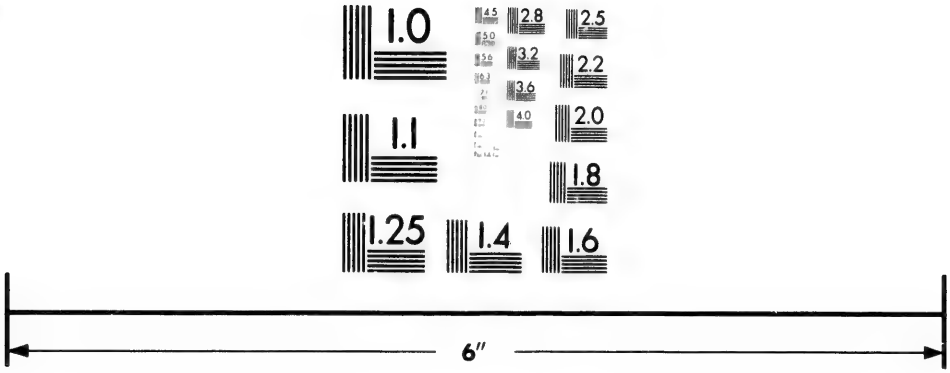
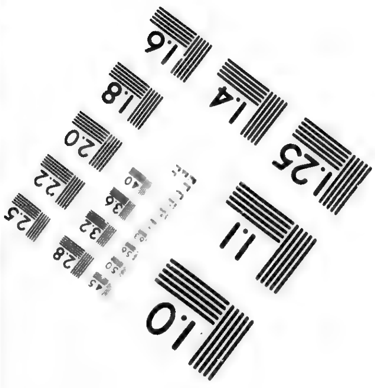
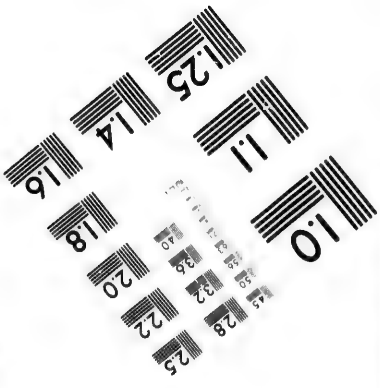


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

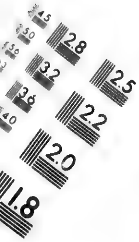


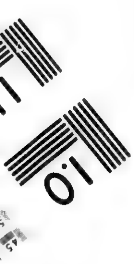




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8


1.0

Tous deux sont animaux pleins d'originalité. Le lièvre est l'objet de superfétations tellement étranges que son sexe en devient indéterminable,ce qui a conduit les chasseurs à supposer qu'il changeait de sexe à son gré. Le porc-épic possède des intestins d'une dimension désordonnée et qui jouissent de la propriété assez singulière de contenir des concrétions spéciales très recherchées autrefois sous le nom de bézoard.

Les usages du lièvre se passent de nomenclature. Sa peau et son poil sont très employés. Les indigènes tissent avec son poil, associé à d'autres matières textiles, des étoffes très appréciées. Avec les lanières garnies de poil découpées dans sa peau, ils tressent de très confortables couvertures. Il est inutile de faire l'éloge de sa chair. Le lièvre n'est point autre chose qu'un aliment à quatre pattes destiné à satisfaire l'appétit des animaux les plus variés. La femelle porte trois ou quatre fois par an, du moins est-ce là l'opinion la plus répandue.

Le porc-épic ne se reproduit qu'une fois chaque année et sa portée dépasse rarement quatre petits. Il est des plus estimé en ragoût.

Ses piquants servent à broder les mocassins, les sacs à tabacs ainsi qu'à orner certains ustensiles des autochtones. Ces piquants ont donné lieu à toutes sortes de croyances erronées.—On se figure assez généralement que le porc-épic peut s'en servir comme d'une arme de jet et qu'il les lance sur ses ennemis. Il n'en est rien. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est l'extrême mobilité de ces dards, si peu fixés à la peau que le moindre mouvement de l'animal les détache et les fait tomber autour de lui.

Le porc-épic est absolument inoffensif. Il est d'une douceur qui touche à la bètise. Il faut cependant habituer les chiens à ne le point mordre, si l'on ne veut s'exposer à les perdre, tant il est difficile de les débarrasser des piquants, qui s'attachent à leur palais, à leurs lèvres et finissent par pénétrer jusqu'à l'intérieur de leurs muscles.

A mes yeux, le lièvre et le porc-épic sont bêtes de haute importance sur les territoire de chasse, le lièvre surtout, à cause du rôle de premier ordre qu'il joue dans l'alimentation des carnassiers.

Il faut le maintenir avec soin sur ces terrains, en lui ménageant des taillis épais, des souches de bouleau et de tremble toujours garnies de nombreux rejetons et surtout préservant, en temps utile, quelques mâles et quelques femelles des attaques du poux des bois et des atteintes de l'épidémie singulière qui périodiquement, semble-t-il, les frappe de mort et les détruit presque entièrement. Un petit parc de réserve de quelques arpents proprement entretenus suffit à cette œuvre préservatrice et le repeuplement se fait avec une rapidité surprenante.

La chasse à la pelleterie

La chasse à la pelleterie est la chasse canadienne par excellence, la chasse véritablement nationale.

C'est au chasseur de pelleterie, au trappeur, que l'on doit en réalité la découverte de toutes les grandeurs et de toutes les ressources de l'Amérique Septentrionale (1).

---

(1) Les lignes qui suivent extraites des réponses données par M. Malcolm MacLeod, conseil de la reine, et ancien juge, au comité du Sénat en 1888 donneront une idée du rôle joué autrefois par les canadiens français de l'aveu même des Anglais.

" Dans ce paradis des traiteurs, les premiers postes ou comptoirs ont été établis par les Canadiens, qui firent de la rivière Churchill leur grande voie pour aller en traite au Pacifique, par la rivière de la Paix, et à la contrée arctique proprement dite ou à la vallée du Mackenzie. A l'arrivée de mon père en 1816, la Compagnie de la Baie d'Hudson n'y avait encore que deux postes, l'un sur l'île à la Crosse et l'autre au lac Vert, tandis que la Compagnie du Nord-Ouest en avait toute une chaîne jusqu'au portage la Loche, laquelle barrait le passage à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Celle-ci, voyant cela, lança en avant tout son monde—des centaines d'hommes : Ecossais, Anglais, Nos plus grands *découvreurs* — le mot est consacré—étaient des trappeurs et la chasse de la pelleterie fut la plupart du temps la cause initiale de leurs découvertes.

Elle a été, sans conteste, la première industrie de nos pays et son importance atteignit dès le début à la plus haute prospérité.

Centralisée, après bien des luttes, entre les mains de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui en jouit exclusivement pendant plus de deux siècles, elle est retombée dans le domaine commun depuis 1870.

Irlandais, braves, vigoureux, conduits par des chefs d'élite,—pour pénétrer de force dans les Eldorados situés au delà de Cumberland-House (sur la Saskatchewan), qui était alors son *Ultima Thule.* Vains efforts. On ne pouvait vaincre les Canadiens—Français et British, la plupart Ecossais—aguerris à leurs rudes travaux et domiciliés, comme ils en avaient conscience, sur une terre dont ils avaient gagné la possession par leurs courses aventureuses. On n'avait, pour lutter contre eux, ni les forces presque militaires de l'établissement de Selkirk, ni ses canons de Woolwich, ni ses fusils de munition. Donc, pendant l'été de 1816, la Compagnie du Nord-Ouest, ayant rassemblé des forces écrasantes, se prépara à repousser, à chasser " les Anglais," comme les Canadiens appelaient ceux qui, dès le commencement, avaient exercé la traite entre le territoire disputé et les deux postes de la baie d'Hudson, Churchill et York-Factory,—d'où le nom de district de la Rivière aux Anglais."

Ce changement n'a point fait déchoir la grande importance que la célèbre compagnie a su donner au commerce des pelleteries. Il suffit de consulter les ventes annuelles qu'elle opère sur le marché de Londres pour se pénétrer de cette vérité.

L'on me permettra, je l'espère, de rééditer ici la dernière partie d'un article que j'ai publié en mai 1896 sous le pseudonyme de " Un Chasseur." Il contient sur la valeur des pelleteries et sur le rôle de la compagnie de la Baie d'Hudson des renseignements dont mes lecteurs apprécieront certainement l'utilité :

Quant aux privilèges de la compagnie de la Baie d'Hudson, ils n'existent plus ; et, existassent-ils encore, ils ne s'étendraient pas sur les terrains de chasse dont peut disposer la province de Québec.

" Le monopole cynégétique de la compagnie de la Baie d'Hudson est né de la charte octroyée, à la prière du prince Rupert, en 1670, par Sa Majesté le roi Charles II. En 1821, le roi George III lui donne par lettres patentes le droit exclusif, pour une duree de 21 ans,—de trafiquer avec les sauvages, dans toutes les parties de l'Amérique du Nord n'appartenant pas aux terres et aux territoires octroyés à la compagnie en vertu de la charte de 1670 ; " *non plus* *que sur les territoires des provinces alors organisées dans l'Amérique du Nord.*" Ce droit a été renouvelé par Sa Majesté la reine Victoria en 1838 et pour une période nouvelle de 21 années. " Il expirait en 1858 et n'a jamais été renouvelé." En 1869, la compagnie a vendu et cédé tous ses droits de propriétés et autres au gouvernement fédéral, sauf le privilège de continuer son commerce sur les territoires cédés, mais avec cette différence que ce commerce n'avait plus aucun caractère exclusif.

" En ce qui concerne la province de Québec, il est certain que la compagnie de la Baie d'Hudson n'y a jamais possédé le privilège exclusif de commerce, même en vertu de sa charte de 1670.

Les permis de 1821 et 1838 mentionnent le territoire où ce privilège de trafic exclusif pouvait être exercé. Ils désignent clairement les provinces organisées comme lieux spéciaux où il ne saurait être appliqué. Or, en 1821 et en 1838 il n'y avait déjà aucun doute sur l'existence territoriale de la province de Québec, quelle que fût l'étendue que l'on peut lui prêter alors.

" Les établissements que possède la compagnie de la Baie d'Hudson dans notre province ne constituent pas de titres. Quelques-uns d'entre eux n'existent qu'en vertu de concessions particulières de la couronne et quelques autres ont été érigés sans permission.

"La compagnie de la Baie d'Hudson, conclut M. J. Bouffard, avocat, conseil du ministère des terres de la couronne—est une compagnie puissante et très riche, qui a toujours pratiqué le commerce des pelleteries, même en dehors des territoires où elle avait le privilège exclusif de le faire, et c'est ce qu'elle fait encore au moyen de ses établissements de la côte nord du golfe."

Je ne puis mieux terminer cette étude qu'en exposant le produit annuel du commerce de pelleterie de la compagnie de la Baie d'Hudson.

Obtenir de cette compagnie des données précises est une œuvre presque inexécutable. Nul n'est plus charmant, plus hospitalier qu'un officier de la Baie d'Hudson, mais nul n'est plus fermé, plus dissimulé, lorsqu'il s'agit des opérations de la célèbre compagnie. Quoi qu'il en soit, voici une des nomenclatures publiées par le comité du Sénat réuni en 1888 pour étudier les ressources des terrains qu'arrose le Mackenzie.

Le comité aurait voulu connaître les qualités exactes des pelleteries produites par la région soumise à son examen ; mais, malgré ses efforts, il n'a pu se procurer que des renseignements incertains ou indirects. Il a obtenu, cependant, des listes de fourrures exposées en vente à Londres, en 1887, par la Cie de la Baie d'Hudson et par C. M. Lampson et Cie, consignataires de fourrures de l'Amérique Britannique du Nord. Le tableau suivant, qui offre un aperçu de la production d'une année, a été extrait de ces listes :

Loutres ordinaires..........	14,439
Loutres de mer.............	3,868
Pékans.....................	7,192
Renards argentés...........	1,967
Renards croisés............	6,785
Renards rouges.............	85,022
Renards blancs.............	10,257
Renards bleus..............	1,440
Chiens de prairies.........	290
Lynx	14.520
Putois	682,794
Martres	98.342
Visons	376,223
Castors	104.279
Rats musqués...............	2,485,368
Rats musqués noirs (qualité supérieure)...............	13,944
Loups	7,156
Carcajous	1,581

Ours (toutes espèces)........	15,942
Bœufs musqués.............	198
Blaireaux..................	2,739
Hermines..................	4.116
Cygnes....................	57
Lièvres....................	114,824
Phoques à crinière.........	13,478
Zibelines...................	13,517
Renards gris...............	31,597

“ Ceux qui connaissent la valeur de ces riches fourrures du Nord, dont une grande partie a dû venir, on peut le présumer, du bassin du fleuve Mackenzie, verront par cette liste quelle est l'importance du commerce des pelleteries et admettront qu'on devrait,—tout en ayant soin de ne pas léser les droits des colons et les privilèges ordinaires des Sauvages,—s'occuper de protéger cette grande industrie et d'en faire une source de revenus pour le Dominion. ”

On voudra bien remarquer que l'hon. John Chultz estime qu'il serait temps de s'occuper de la chasse des pelleteries—qu'il appelle une grande industrie—et d'en faire une source de revenus pour le Dominion.

En examinant cette liste très éloquente, on voit que, le profit annuel en pelleterie de la compagnie de la Baie d'Hudson—Lampson et

Cie sont des courtiers—se traduit par 4,052,942 dépouilles, valant en moyenne 3½ millions de dollars.

Est-ce trop préjuger de la valeur des territoires de chasse de notre province que d'avancer qu'ils contribuent pour un septième (1), au moins, à la formation de ce nombre si respectable et si démonstratif ? Non, sans doute ; et l'on se convaincra facilement que ces $500,000 ne représentent qu'un minimum dans les produits que pourront donner un jour nos lots de chasse méthodiquement exploités, si l'on veut se rappeler que la Compagnie de la Baie d'Hudson s'est contentée, jusqu'ici, d'exploiter le chasseur, et non la chasse proprement dite elle-même.

Néanmoins, acceptant tel qu'il est pour le présent ce chiffre de 500,000 dollars, et le répartissant sur les 350 ou 400 lots qui peuvent s'établir sur les terrains libres de notre province, nous constaterons qu'ils donnent un gain de $1,250 par lot et un revenu de $160,000 à l'Etat, dans le cas de location de tous les lots.

Voilà des chiffres d'une indiscutable éloquence et il en est, il n'en faut pas douter, bien d'autres de plus éloquents encore. Je ne les produirai pas, tant ils sont difficiles à fixer avec certitude, la compagnie de la Baie d'Hudson estimant, avec une raison qui ne se dément jamais, qu'en affaire le silence est le plus fructueux des facteurs.

---

(1) Un sixième au moins ou un cinquième au plus, avec les nouveaux territoires acquis.

Puis, à quoi bon ? Le peu que l'on sait ou que l'on voit n'en parait-il pas plus démonstratif ?

Malgré tout ce qu'en pourront dire les intéressés, je veux croire qu'il ne reste aucun doute sur la réalité des sommes considérables qui s'obtiennent chaque année des produits de la chasse à la pelleterie et non de cette chasse elle-même : la compagnie de la Baie d'Hudson et les "traders" (trafiquants) de toutes nationalités ayant jusqu'ici—on me permettra de le répéter—uniquement et exclusivement exploité le chasseur et non pratiqué la chasse proprement dite. Si j'insiste sur ce fait, c'est que je le considère comme l'une des applications les plus étonnantes de la féodalité industrielle au Canada. Les grandes pêches du golfe St. Laurent nous offriraient les mêmes étonnements.

⁂

La province de Québec est l'une des plus riches en pelleterie. La partie la plus septentrionale surtout est, à ce point de vue, très remarquable. Cette région s'appuie au sud sur le fleuve et le golfe St. Laurent. Elle s'étend au nord jusqu'à la ligne unissant l'extrémité est de la rivière Eastman, sur la baie de James, à l'embouchure de Hamilton-Inlet, sur l'Atlantique. Enfin elle est bornée à l'ouest par le 79e méridien et à l'est par le 57e.

La carte ci-dessous fera mieux comprendre cette disposition. Elle donne, de plus, le parcours géographique des animaux, gibier ou pelleterie, de nos contrées. Cette carte, je l'emprunte au comité du Sénat, chargé de s'informer des ressources offertes par le bassin du Mackenzie.

Dans la partie formée de lignes rouges marquées A B C, sont inscrits les sections et lots de chasse actuellement disponibles du Labrador canadien.

Cette étendue, qui semble si petite sur le diagramme, mesure cependant 10 degrés dans un sens et 3 dans l'autre—(10° de longitude—3 de latitude nord). C'est un très grand territoire prodigieusement giboyeux et merveilleusement arrosé de lacs et de rivières où les plus beaux poissons abondent. (1)

---

(1) Voir page suivante la carte de distribution géographique des animaux-gibier de l'Amérique Septentrionale.

très
sur
end
nité
nes,
'At-
par

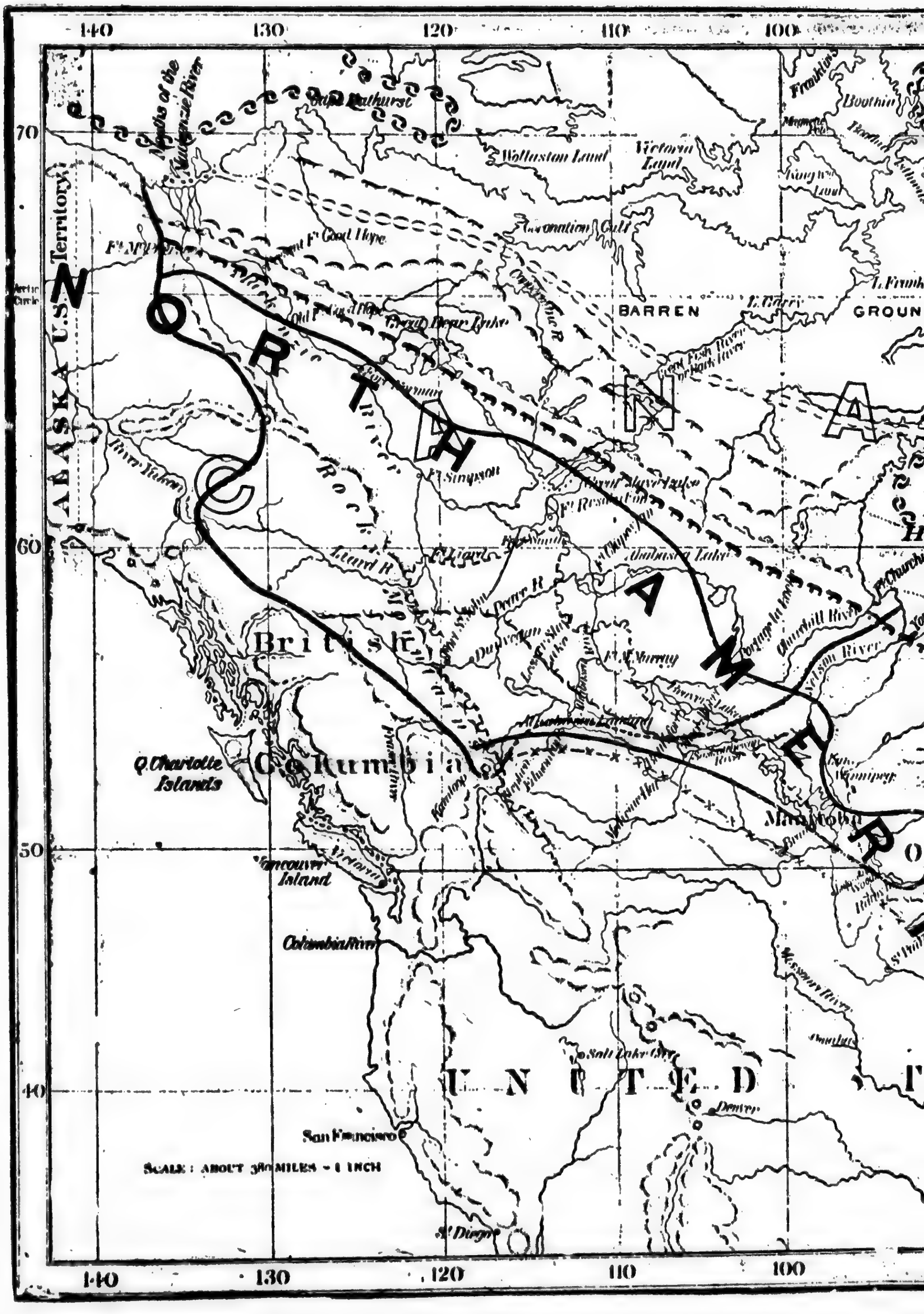
dre
par-
ou
, je
de
ssin

nar-
lots
La-

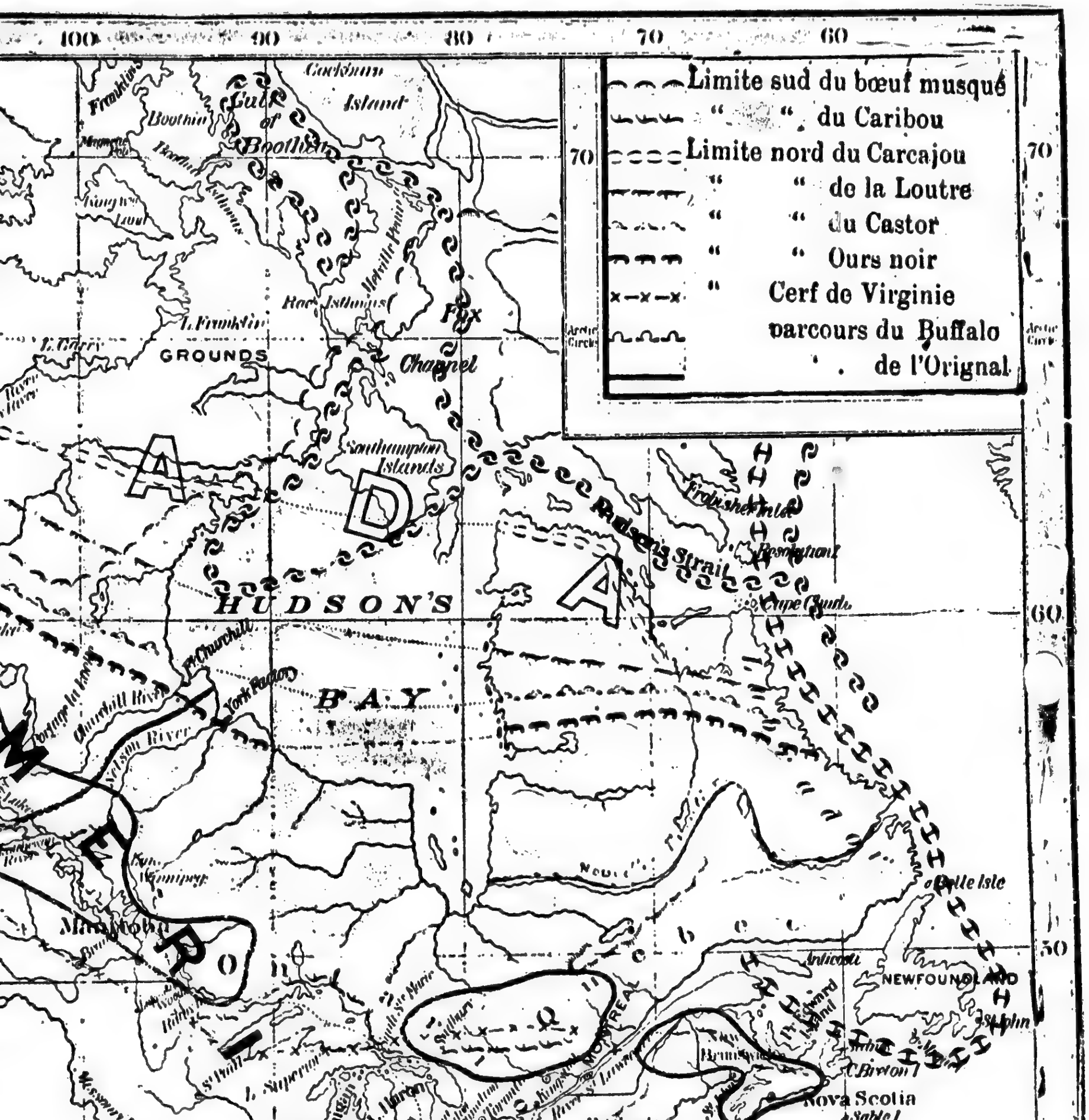
· le
ans
e—
erri-
eil-
les

nique

DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES PRINCIPAUX ANIMAUX-GIBI



AUX ANIMAUX-GIBIER CANADIENS (Extraite du rapport sur le Mackenzie.)



s
d
a
I
p
g
p
e
sc
P
l'
n
q
e

ré
le
a
pl
ti
fo
de

La

na
le
ma

On y arrive facilement par la mer et les sections les plus éloignées sont desservies par des cours d'eau de grand volume et n'offrant aucune difficulté de portage insurmontable. La pelleterie y est de toute beauté. C'est la patrie des renards noirs et des renards argentés. La compagnie de la Baie d'Hudson y possède quatre comptoirs sur le bord du golfe et elle paye indifféremment, soit en nature, soit en argent, la pelleterie qu'on lui apporte. Plusieurs "traders" (trafiquants) font tout l'été le service de la côte. Le gibier de plume, notamment le canard eider, s'y rencontre quelquefois et sur certains points déterminés en quantité énorme.

Les tribus autochtones qui parcourent cette région sont les "Montagnais" sur le littoral, les "Naskuapis" à l'intérieur, et tout à fait au nord les "Esquimanx". Ce sont des peuplades pour la plupart catholiques ou chrétiennes, très douces et d'une honnêteté profonde qui dépasse, hélas ! de beaucoup celle de bien des blancs.

Les animaux à fourrures qui peuplent le Labrador canadien sont :

L'ours, le loup, le carcajou, le lynx, le renard, la loutre, le castor, le pékan, la martre, le vison, le rat musqué, la bête puante, la marmotte du Canada, l'écureuil et l'hermine.

OURS NOIR (URSUS AMERICANUS—PALLAS)

L'ours noir est le plus prudent des animaux ! Le voir par corps d'assez près et assez longtemps pour le tirer n'est point aventure commune, même dans les régions où il abonde. Pour ma part, j'en ai tiré quatre en 22 ans et vu par corps hors de portée une douzaine, et pourtant j'en ai pris ou vu prendre, au piège et à la trappe, une grande quantité. Que de fois je l'ai entendu sous bois, brisant les branches sèches près de moi, sans parvenir à l'apercevoir, et je ne compte plus ceux que j'ai poursuivis sur pistes chaudes des heures entières sans avoir la chance de porter mon fusil à l'épaule une seule fois.

Cependant, l'expérience que j'ai faite n'est pas, paraît-il, celle de tous les chasseurs, bien qu'elle soit celle du plus grand nombre. Certains trappeurs dignes de foi prétendent qu'il devient quelquefois très hardi et très dangereux. Je veux bien croire qu'il en est ainsi à la saison des amours ou de la maternité, mais en autre temps je n'y crois guère, je n'y crois pas.

L'ours noir est comme tous les ours une bête lourde, ramassée et sans grâce. Il se distingue des autres par sa tête plus étroite, son museau plus pointu, qu'aucune saillie ne sépare

OURSE AU BAIN.—Gravure du " Western Field."

du front, et par son pied très court donnant, en bien des cas, une empreinte presque ronde.

Son poil, d'un noir lustré, est très beau, surtout chez les jeunes. Les vieux l'ont plus court et d'un noir moins brillant.

Les chasseurs en distinguent trois variétés : 1° la variété à museau orange ; 2° la variété à museau jaunâtre ou grisâtre avec triangle blanc sur la gorge ou la poitrine ; 3° la variété grise, c'est-à-dire ayant le quart de tout son poil blanc.

Cette dernière variété devrait être, à mon avis, classée en espèce distincte. Elle atteint un volume et un poids plus considérable que les autres. Son poil, blanchi au bout, est beaucoup plus long, très fourni, très souple et mesurant 6 à 7 pouces de longueur.—Un jeune ours de cette espèce pèse à 1½ an, 200 livres ; à 2 ans, 250 ; à 3 ans, 325 à 350 ; pendant que les variétés qui précèdent pèsent, pour le même âge, un tiers de moins.

Ce n'est point là le Grizzly (Ursus Ferox), l'examen de ses griffes. de ses canines et de son crâne semble ne laisser aucun doute. Est-ce un jeu de la nature, une exception ? Je n'ai trouvé la description de cet animal en aucun traité et je ne m'en étonne point. Les forêts canadiennes, si peu connues quoi qu'on en dise, me réservent sans doute bien d'autres surprises. (1).

L'ours noir se nourrit de tout, il est essentiellement onnivore, il va jusqu'à brouter l'herbe des plaines ou des prairies de castor au printemps. Il ne dédaigne ni la chair en putréfaction, ni la chair fraiche. Il pille les pièges des tentures de chasse, emportant tout sans se donner la peine de dégager les victimes. Il est surtout friand de fruitages, de miel, et avant tout, peut-être, de fourmis et des produits de la fourmilière.

Il a des habitudes étranges, même pour un ours. Il est bien certain que les mâles dévorent les femelles prises au piège, lorsqu'ils ont perdu tout espoir de les délivrer, et cela avec de singuliers raffinements.

La saison de leurs amours dure de juillet en août. Nous autres chasseurs croyons assez volontiers que la femelle met bas dans son trou d'hivernement. Du moins, est-ce de cette manière que nous expliquons le fait étonnant, qui reste inexplicable sans cette hypothèse, de la disparition absolue des femelles à l'époque de la grossesse avancée, disparition si complète que l'on ne peut citer aucun exemple d'ourse tuée dans cette situation intéressante. Cependant, en avril 1894, il a été tué, dans sa cabane d'hivernement, une ourse pleine. C'est le seul exemple que je connaisse. Je le cite, car il vient donner son appui à l'opinion des chasseurs.

---

(1) Cet animal est appelé par le professeur Macoun ours argenté. Il le sépare du Grizzly (Ursus Ferox) et il admet que l'ours noir et l'ours Canelle appartiennent à la même espèce.

L'ourse met bas en avril, croit-on, et il est certain que, dès le commencement de mai, l'on prend ou l'on tue des femelles accompagnées de leurs petits encore très jeunes—quinze jours ou trois semaines au plus.

Ce gros animal procrée des êtres relativement tout petits à leur naissance. Les oursons qui viennent de naitre ont à peine la grosseur des petits chiens de l'âge correspondant.

A la première portée, les jeunes ourses retardent beaucoup sur la date ordinaire de la mise bas. On en trouve qui viennent de s'acquitter de cette fonction à la fin d'août ou au milieu de septembre.

D'après quelques aborigènes, l'ourse met bas tous les deux ans seulement et les portées sont alternativement de deux et de trois petits. L'opinion la plus répandue est qu'elle porte 9 mois.

Dès la fin de l'automne, cet animal abandonne les bords de la mer ou des lacs pour regagner le fond des bois et là, dèsque le froid rigoureux commence à se faire sentir, il se cabane, c'est-à-dire, se gîte dans une excavation naturelle ou dans un tronc d'arbre creux que la neige et la glace ne tardent pas à dissimuler à tous les regards. Il y passe tout l'hiver dans un état de somnolence spéciale.

Tel il y pénètre, tel il en sort : ni plus lourd ni plus léger, ni plus gras, ni plus maigre.

Il ne se lèche rien, pas même la patte, ainsi que l'on a voulu le prétendre. Il reste immobile dans une sorte d'anesthésie, qui n'interrompt pas la circulation du sang, car la chaleur de son corps produit au-dessus du trou où il s'est réfugié une buée légère, il est vrai, mais très visible, qui trahit sa présence.

En cet état, il ne perd pas toute perception des objets extérieurs, et si, en plein hiver, il est attaqué maladroitement, il sait très bien se défendre et échapper aux coups des chasseurs.

Il arrive quelquefois qu'une mère, dont la mise bas a été tardive, se réfugie avec ses petits dans le même trou d'hivernement.

La taille de l'ours—variétés ou espèces se rattachant à l'ours américain—varie, une fois en âge de se reproduire, de 2½ pieds à 6 et 7 pieds en comptant de l'extrémité du museau, et son poids s'étend de 75 livres à 450.

Il existe une relation entre le poids de l'animal et celui de sa fourrure. Cette relation est de 5 p. 100. C'est ainsi qu'un ours pesant 200 livres, par exemple, donnera une fourrure du poids de 10 livres. Il en est de même pour toutes les autres bêtes. Un castor de 30 livres donnera 1½ livre de fourrures, etc.

Sa taille et son poids ne sont pas toujours en rapport direct avec son âge. Bien nourri, n'éprouvant aucune privation, vivant en liesse en un mot, il s'accroit rapidement. Malade, soumis à la misère et subissant toutes les affres d'une vie dure, il arrive aux limites de la vieillesse sans se développer beaucoup et l'on peut trouver une différence considérable de poids, de taille et de vigueur entre deux ours du même âge.

On reconnait l'âge de cet animal à l'usure de ses canines (crocs) et de ses ongles, mais ces instruments sont souvent brisés par des luttes ou des causes accidentelles dont il faudra tenir compte dans l'examen qu'on en fera.

Il parvient au plus haut point de graisse. J'ai vu des ours ayant une couche de 4 et 5 pouces de lard. Sa chair est excellente. Les chasseurs la salent et en conserve la graisse comme ils le font pour celle du porc.

Aucune substance ne se corrompt aussi vite que les muscles de cet animal. En été, lorsqu'on le tue, il ne faut pas perdre un instant pour le dépouiller et en mettre les parties comestibles à l'abri.

Comme toute la pelleterie, d'ailleurs, il se coupe la patte lorsque les mâchoires du piège lui ont brisé le tibia. C'est avec ses dents qu'il tranche la peau et les ligaments qui le retiennent encore.

Cette opération semble le faire souffrir moins longtemps en automne. L'ours qui se coupe la patte pendant la saison tempérée meurt presque tout de suite, tant la gangrène envahit rapidement sa blessure. En automne, au contraire, la cicatrisation se produit très vite et l'animal se remet sans retard.

Pris au piège, il hurle, gémit, grogne, se lamente et témoigne son irritation ou sa crainte sur toutes les tonalités. Il n'a rien du stoïcisme des anciens peaux rouges.

Son odorat et son ouïe sont d'une extrême finesse et pour l'approcher on ne saurait prendre trop de précautions. Ça n'est pas qu'il soit porté à la ruse et qu'il cherche à dissimuler son passage, bien au contraire, il fuit d'assurance, sans honte, sans gêne et très vite malgré sa lourdeur apparente.

Ses pistes ou "ravages" sont des plus visibles Il laisse la marque de ses ongles partout, sur la terre, sur les roches, sur la mousse. Il met en pièce et déchiquette en petits morceaux les chicots secs qui contiennent des fourmilières. Enfin ses "fumées" ou plutôt ses "fientes" sont les plus éloquentes "laissées" que je connaisse. Elles contiennent, suivant la saison, des fragments de toutes les substances qu'il ingère. Dès lors, on comprend leur importance pour le chasseur et la valeur du concours qu'elles lui prêtent en lui revélant les appétits momentanés de la bête qu'il poursuit ou qu'il veut "tendre." (Prendre au piège ou à la trappe).

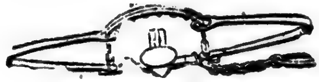
On le chasse au fusil, au piège de fer, à la trappe, et même au collet.

L'affût de l'ours exige une grande habileté de chasseur et une abnégation de martyr. Il faut, avec soin, étudier ses habitudes, ne procéder, pour choisir son poste d'affût, qu'avec la plus grande circonspection, déterminer avant tout, d'une manière précise, la piste fréquentée avec le plus d'assiduité par l'animal, et se tenir toujours sous le vent ; la moindre émanation, je l'ai dit, perdrait tout. Lorsqu'on est parvenu à mettre sa défiance naturelle en défaut et qu'il se présente enfin à portée de fusil, il ne reste plus qu'à le tuer. Œuvre moins facile qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Il faut dompter ses nerfs, viser juste et surtout au bon endroit, car l'ours blessé perd son égalité d'humeur et peut devenir aussi désagréable que dangereux.

Suivre "au sang" un ours blessé est une entreprise souvent bien difficile à mener à bonne fin dans nos forêts presque toujours parsemées de jeunes taillis.

Il vaut mieux attendre et tirer l'ours de très près, le guidon du fusil s'écarte moins, la balle se place mieux et sa pénétration est plus grande. Quelques chasseurs préconisent le tir à chevrotines (postes). Je ne suis pas de leur avis. Les chevrotines tuent rarement sur le coup, même à courte distance ; de plus, elles abîment la peau de l'animal qu'elles trouent en plusieurs endroits. Je recommande comme arme à toutes fins le fusil calibre 12, à canons lisses. Les armes rayées ont plus de pénétration, il est vrai, mais à petite portée elles placent une balle avec moins de justesse que le fusil de chasse ordinaire à âme lisse, puis dans nos régions éloignées, les munitions compliquées sont difficiles à obtenir.

TROIS MODELES — 2 RESSORTS



(Fig. 1)

Diamètre entre mâchoires étendues :

1° — 11 pouces ½—poids 17 à 18 livres.
2° — 12 pouces — poids 18 à 20 livres.
3° — 16 pouces — poids de 42 à 45 livres.
Ours noir et gris (Grizzly).

La forme du piège de fer est connue de tout le monde. (Figure 1).

Avant donc de se servir du piège de fer il faut soigneusement en examiner les ressorts, éprouver leur élasticité, leur force et la plus ou moins grande facilité qu'ils ont à se détendre, lorsqu'on presse sur la palette.

Il est nécessaire que la chaine du piège soit assez longue et que l'organeau qui la termine ait un diamètre suffisant : c'est dans cette organeau que doit s'engager la tige de bois destinée à retenir le piège, et l'on comprend qu'il est de toute nécessité que ce piquet soit assez gros et assez solide, pour offrir une résistance suffisante aux efforts d'un animal aussi vigoureux que l'ours. Quand on a eu connaissnce d'un ours et que l'on veut lui tendre un piège, on construit, "proche" de son "portage", une enceinte semi-circulaire ou carrée de trois pieds environ. Cette enceinte, ouverte sur un côté. se bâtit avec des pieux de bois de quatre à cinq pieds de hauteur et de trois pouces de diamètre, plantés dans le sol et suffisamment rapprochés les uns des autres pour que l'ours ne puisse introduire sa patte dans les interstices. Cela fait, on place le piège à peu près à l'entrée de l'enceinte en le dissimulant de son mieux. Quelques chasseurs, au lieu de retenir le piège au moyen d'un piquet solidement enfoncé dans le sol, préfèrent le laisser libre. Ils passent, à cet effet, un long et fort bâton dans l'anneau de la chaîne et le déposent au bord de l'enceinte, près du piège. L'ours une fois pris, entraîne tout à sa suite, mais le bois solidement assujetti au bout de la chaîne, ne tarde pas à s'engager entre les troncs d'arbres, à fatiguer l'animal et à l'arrêter complètement. La première de ces deux métodes est préférable dans les bois clairsemés où le piquet s'enfonce dans une terre consistante, mais pénétrable. La seconde est la seule possible dans les bois épais ou sur un fond rocheux, quoiqu'elle offre l'inconvénient de ne pas maintenir l'animal sur place, et de lui laisser faire, quelquefois, un assez long trajet avant d'être entièrement arrêté.

"On tend à l'ours" au moyen d'appâts variés.

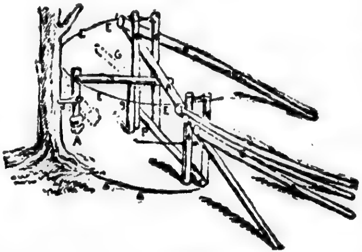
Il est également friand de lièvre, de perdrix, de poisson, de "bluets" de macasmina, vous n'avez que l'embarras du choix. On consulte les laissées de l'animal et l'on se procure la substance qu'il semble le plus rechercher dans le moment. L'appât choisi, vous le fixez solidement sur un piquet que vous placez dans l'enceinte, dont j'ai parlé plus haut, à deux pieds ou deux pieds et demi derrière le piège. La distance qui sépare l'appât du piège n'est pas arbitraire. Elle dépend de la taille de l'animal que l'on veut prendre. L'ours saisit toujours sa nourriture avec la patte, et l'on conçoit facilement que l'objet de sa convoitise doit toujours être placé à une distance proportionnée à la longueur de ce membre, de manière qu'il soit contraint, pour atteindre sa proie, de s'engager dans le piège qui est tendu devant lui.

Les chasseurs emploient quelquefois "l'argiboire", excellent moyen qui assure presque toujours le succès. L'argiboire est une pièce de bois fixée solidement au sol par le pied, et courbée violemment en arc, jusqu'à ce que son extrémité soit venue rejoindre un taquet placé près du piège. On y attache ensuite la chaîne de celui-ci. Le moindre mouvement de l'animal, une fois pris, fait échapper le bout de l'argiboire, qui se redresse avec force et suspend le prisonnier entre ciel et terre. Rien ne vaut les jeunes arbres, si l'on a le chance d'en avoir à proximité de sa "tenture".

Eucore faut-il les choisir sains et de grosseur suffisante, lorsqu'il s'agit d'un animal comme l'ours, dont la force musculaire est surprenante. Je me rappelle avoir "tendu à l'argiboire". J'avais, dans ce but, courbé péniblement avec l'aide de mes engagés, deux jeunes bouleaux de quelques pouces de diamètre. Le lendemain, l'ours était pris et mort, mais dans son agonie, il avait fait de si puissants efforts, que les deux bouleaux étaient tordus et enlacés l'un sur l'autre comme les torons d'un fouet gigantesque.

Enfin, l'on prend l'ours à la "trappe" ou à "l'attrape", engin de chasse qui a donné son nom à la classe d'hommes énergiques si connus sous le nom de "trappeurs". Il n'existe entre les différentes sortes d'attrapes que des nuances de construction presque insensibles. Elles sont de dimensions plus ou moins grandes selon les animaux qu'elles sont destinées à prendre. Qui connaît l'attrape du castor et de la martre arrive facilement à construire celle de l'ours et réciproquement.

L'attrape se compose de huit pièces essentielles qui sont la "tombe", la "contre-tombe"' les " poteaux de soutien," "l'amblette",le "piton de bascule," la " fiche", le " poteau de fiche," la " charge." Décrire sans l'aide d'une figure la manière dont se combinent entre elles ces différentes pièces, serait assez difficile et sans nul doute, fort peu clair pour les personnes qui n'ont point vu ce piège. Voir fig. 2.



(Fig. 2)

La figure 2 donnera une idée plus nette de l'ensemble d'une attrape que ne le ferait la plus pittoresque description. J'ai exagéré à dessin le volume relatif de certaines parties, telles que l'amblette et le piton de bascule, afin de mieux faire saisir le jeu de l'appareil.

Le chiffre 1 indique l' " amblette", pièce de bois encochée à son extrémité supérieure, en son milieu et du côté opposée à la première entaille, amincie à son extrémité inférieure où s'attache l'appât A. Le chiffre 2 représente le " Piton " retenant l' " amblette ". Le chiffre 3 est le piton-bascule supporté par le poteau additionnel 5. La " tombe " 8, porte, ainsi que l'on peut s'en rendre compte, sur le " piton de bascule ", et, il est facile de voir que lorsque l' " amblette " I, sollicitée par la patte de l'ours, prend la position B, le " piton bascule " échappe, prend la position C et laisse cheoir sur la " contre-tombe " F, la " tombe " 8 et les " charges " 6. 6. 6. Les chiffres 4. 4. 4. 4. indiquent les poteaux qui maintiennent la " tombe " et la " contre-tombe ". Ils doivent être enfoncés solidement et solidement assujétis par le haut au moyen d'une corde ou de harts tressées. Les deux courbes E. E. E. E. E. E. représentent les lignes de piquets qui doivent former l'enceinte, pour la pose du piège de fer, et qui relient les soutiens 4. 4. à l'arbre 9. Cette enceinte, je l'ai déjà dit, est établie dans le but d'empêcher l'animal d'atteindre l'appât autrement qu'en passant sur le piège, ou, lorsqu'il s'agit d'une trappe, autrement qu'en s'introduisant "entre la tombe et la contre-tombe."

La charge 6-6, qui se compose de troncs d'arbres lourds et assez longs pour exagérer l'action du levier sur la tombe, doit peser 1,000 ou 1,200 livres. Les chasseurs prétendent qu'il faut, pour casser les reins d'un ours, un poids représentant sept fois le faix que peut porter un homme vigoureux.

La distance qui sépare la tombe et la contretombe doit excéder de six à sept pouces la taille de l'ours que l'on se propose de saisir. Le ravage et les laissées de l'animal donnent toujours une idée à peu près exacte de sa grandeur. Quand on veut établir une trappe, si l'on ne peut la faire près d'un tronc d'arbre, on dispose l'amblette et le piton-bascule sur une souche artificielle formée de deux pôteaux solidement enfoncés en terre.

L'ours à l'odorat très développé et le plus profond souci de sa conservation ; il est donc nécessaire au chasseur d'effacer le plus possible les traces de son passage et de construire sa trappe dans le milieu du jour, moment où l'animal a presque toujours gagné les bois écartés, pour prendre du repos.

Il n'est personne qui ne connaisse le collet. Je ne le décrirai pas. C'est, du reste, un piège auquel je n'accorde qu'une bien médiocre confiance lorsqu'il s'agit de prendre l'ours. Cependant, il est des cas où, privé de tout autre moyen, on peut essayer celui-là. Il faut alors, de toute nécessité, adjoindre au collet que l'on tend une argiboire de la plus grande force. Sans cette précaution, que je considère comme indispensable, toute tentative serait infructueuse.

A l'époque des amours, c'est-à-dire aux mois de juillet et d'août, la peau de l'ours ne vaut pas grand'chose. A toutes les autres époques de l'année elle est considérée comme " de saison ". Une peau de saison vaut selon sa grandeur et sa qualité de 10 à 20 dollars.

La peau de l'ours se lève à la façon de celle du mouton : on incise sur l'abdomen et entre les cuisses et l'on écorche prestement en ayant soin, lorsqu'on sépare les graisses et les tendons qui touchent au cuir, de ne pas endommager celui-ci. Une fois la peau levée, on l'étend sur un cadre carré ou rond, et on laisse sécher. Quelques chasseurs se contentent de clouer cette peau sur une surface plane, comme les murailles du camp ou de la maison. Il va sans dire qu'en la fixant sur le cadre ou sur la muraille où elle doit sécher, il faut agir sur les bords avec assez de vigueur pour lui donner toute l'extension dont elle est capable, dans tous les sens.

S'il arrive de prendre ou de tirer un ours dont la peau ne soit pas de saison, on doit, avant de l'étendre sur son cadre, la saler et la laisser quelques heures sous l'influence de ce traitement. Cet artifice, très employé pour toutes les pelleteries, a pour but, en rendant la peau plus blanche et plus ferme, de donner le change à l'acheteur peu exercé.

Il existe d'autres procédés pour donner à une peau les plus belles apparences. Je reviendrai sur ce sujet lorsque je traiterai des " peaux dites de saison."

Le parcours géographique de l'ours, en notre province, est grand. On le trouve partout, du Témiscamingue à Blanc Sablon, et de la frontière Sud jusqu'à la baie de Ungawa.

J'ai été frappé de son abondance, pendant le cours de ma dernière exploration de l'été 1896, dans la partie septentrionale de nos comtés de l'ouest. Au Labrador canadien, les bords du Golfe souvent garnis d'épaves animales qui l'attirent invinciblement.

Peut-on concevoir la pensée d'élever des ours ? Sans doute, je ne vois là rien d'impossible. Mais les précautions qu'il faudrait prendre, le clôturage tout particulier qu'il faudrait édifier et la nourriture de tels animaux exigeraient de grands frais. Il vaut donc mieux, pour le moment, s'abstenir de pareille entreprise, nous avons tant d'animaux d'égale valeur et d'accès plus facile.

⁂

LE LOUP (CANIS LUPUS, LINNÉE— CANIS LYCAON BREHM)

Combien d'espèces de loup possède notre province ? En vérité, je ne saurais le dire. Nos climats produisent des effets si variés sur le pelage des animaux de nos bois, qu'il est, quelquefois, bien difficile de s'y reconnaître sans avoir recours à la dissection, et je n'ai pu y faire appel. Or, les divergences anatomiques seules me paraissent fournir des caractères suffisamment tranchés.

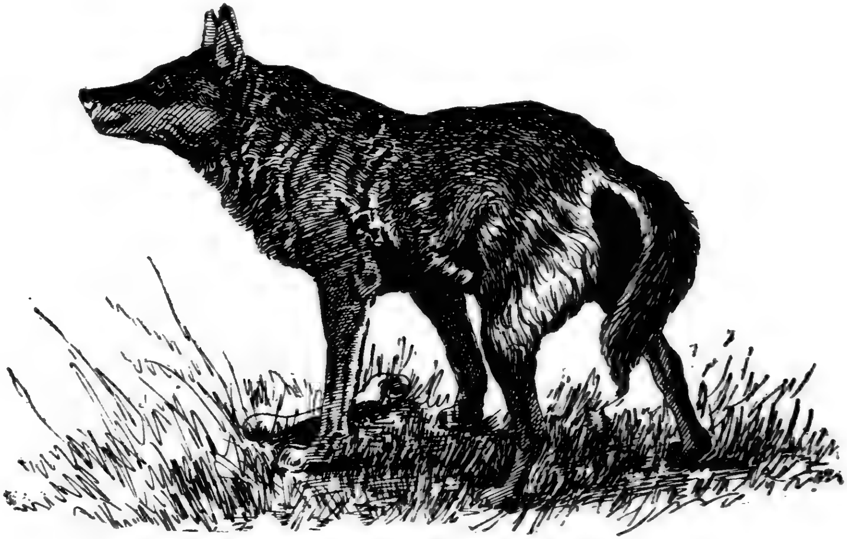
Le loup noir et le loup gris que j'ai vus appartiennent-ils à une même espèce dont le poil se modifierait en hiver ? Appartiennent-ils à des espèces distinctes ?

Quoi qu'il en soit, l'un ou l'autre sont des animaux que je classe comme utilité au niveau du carcajou.

Défiants au possible, d'une surprenante rouerie, d'une étourdissante lâcheté lorsqu'ils sont seuls, ils deviennent insolents, agressifs, dangereux, réunis en groupe.

La fonction du loup dans la Nature est celle du sépulcre. Il sert à emmagasiner les chairs mortes et les chairs qui doivent mourir.

La Providence l'a conçu pour qu'il s'opposât au trop grand accroissement des espèces et



LE LOUP.—Gravure du "Forest and Stream,"

pour qu'il dégageât de toutes chairs putréfiées les savanes et les bois.

Dans un pays comme le nôtre, où nous avons le plus grand intérêt à conserver et à augmenter les races cynégétiques-sédentaires, la fonction du loup devient un danger et tous les chasseurs ont intérêt à le faire disparaître.

Sa peau donne souvent une pelleterie fort belle, surtout pour les variétés dont le pelage est argenté. La variété à pelage noir marquée de blanc au museau et sur la poitrine est désignée par les fourreurs européens sous le nom de "renard-noir" et vendu comme tel par les marchands sans scrupules aux acheteurs sans expérience.

Malgré la beauté de sa fourrure, il ne peut être question d'élevage pour un fléau de ce genre. Le loup doit être détruit. Il se chasse au fusil, au piège, à la trappe, au poison, à la fosse, dans les régions qui se prêtent à ce genre de tenture. Mais il est toujours difficile de l'atteindre, car il est d'une finesse extrême, plus défiant, peut-être encore, que son cousin le renard et que son émule en diablerie, le carcajou.

Le voir par corps sous bois n'est pas commode. La finesse de son odorat est inouïe il vous évente à toutes distances.

Son parcours géographique est très étendu. Dans la province, on rencontre la variété noire, surtout dans le nord des comtés de l'ouest, où l'attirent les grands fauves ; mais elle y est rare au-dessous du 47ème parallèlle.

Sur les territoires du nord-est du Labrador Canadien, c'est la variété grise qui domine. On prétend qu'elle s'y accouple quelquefois avec les chiens de la région (chiens de Cométic ou Esquimaux), et il est certain qu'il est des chiens de Cométic qui ressemblent prodigieusement à des loups.

Une esquisse de cet animal si connu était inutile. Sa forme de chien à museau pointu et à front élargi ; ses oreilles droites et son œil oblique à reflets d'un jaune fauve ; sa queue rectiligne et touffue, sont présents à toutes les mémoires.

Il a de physique de l'emploi : C'est un bandit et il en a l'air.

⁂

LE CARCAJOU (GULO VULGARIS, CUVIER.— GULO LUCUS, SABINE.)

Voici ce que je disais de cet animal dans mon " Guide du chasseur de pelleterie ", publié en 1893. C'est l'expression de ce que je considère comme la vérité, malgré la forme un peu humoristique que l'on voudra bien me pardonner ; je n'ai rien à y retrancher. Bien au contraire, je me permettrai d'y ajouter : 1° L'opinion exprimée par Monsieur T. T. Payne, naturaliste-observateur, à la baie Stupart, détroit d'Hudson ; 2o Le témoignage donné au comité du sénat, en 1888, par Monseigneur Clut, O. M. I., évêque d'Arindel, dans les territoires du Nord-Ouest, Mackenzie.

Ce sont les sauvages qui l'ont nommé " karka-joo ", mais ils le désignent plus souvent sous le nom de " qua-quâ-sut "—" le diable des bois "—et, tout pillard, tout voleur qu'il soit, on ne saurait l'accuser d'avoir dérobé cette épithète qui lui convient à tous égards. Aucun animal n'a été plus travesti par les naturalistes de tous les temps. Les uns lui ont prêté toutes les diableries, les autres les lui nient à peu près toutes et mettent en doute celles qui restent. Cette divergence d'opinion tient à la différence très considérable du développement de l'intelligence ou de l'instinct pour chaque individu d'une même variété. Les naturalistes de l'ancien régime ont observé des animaux très roués, très intelligents, car, à ces dates anciennes et bénies, les hommes de science étaient encore quelquefois des hommes de chasse et observaient de temps en temps, eux-mêmes, les animaux qu'ils se proposaient de décrire. Chasseurs, ils ajoutaient foi aux récits des chasseurs, dont ils appréciaient la vérité connue. Incrédules, ils accordaient néanmoins quelque créance à leurs récits, lorsque ces derniers se reproduisaient identiques sous des latitudes diverses et dans des circonstances différentes ; tout au moins faisaient-ils une petite part au vrai, se gardant bien de le sacrifier à tout propos au stupide tyran moderne que l'on appelle le vraisemblable.

Aujourd'hui, le naturaliste ne décrit plus les animaux, il les empaille. Il simplifie l'examen et l'étude sur le vif par la négation qui dispense de travail et de fatigue et lui donne une structure savante aux yeux du vulgaire ignare, abêti par le doute systématique. Bien plus, comme ceux qui l'ont précédé dans la science lui ont laissé peu de chose à faire, il trouve commode de saper ou de nier les faits établis par ses devanciers.

Il complique leurs découvertes et leurs études de celles qu'il croit avoir faites et qui, la plupart du temps, n'existent que pour lui. Il modifie les classifications adoptées, tronçonne les ordres, multiplie les familles, gaspille les espèces pour en faire des variétés et les variétés pour en constituer des espèces, croyant avoir gravi les hauteurs les plus élancées des sciences naturelles, lorsqu'il a donné son nom au " rat à trompe " de joyeuse mémoire, ou à une coquille de " bigorneau " abandonné par un celte amateur de mollusques.

Me voilà, il me semble, un peu loin du Carcajou. J'y reviens.—J'avais besoin avant de parler de l'être invraisemblable dont je veux vous entretenir aujourd'hui, de m'attirer les sympathies de nos naturalistes modernes.

Les sauvages montagnais qui le connaissent bien lui trouvent une ressemblance saisissante de mœurs et d'allures avec le diable, qu'ils connaissent non moins bien, paraît-il. Je ne surprendrai donc personne en disant qu'auprès de lui, le renard, dont les vertus laissent cependant considérablement à désirer, est un saint doublé d'un imbécile. Le Carcajou, j'entends le Carcajou digne de ce nom, ne respire et n'agit que pour satisfaire ses passions et entraver celles des autres. Pour atteindre ce but, tous les moyens lui sont bons. Il n'est pas un habitant des bois, qui ne devienne plus ou moins sa victime, mais sa victime préférée, entre tous, c'est le chasseur. C'est avec une persistance infatigable, avec un acharnement endiablé servi par une force et une intelligence peu commune qu'il moleste ce dernier, qu'il le persécute, qu'il l'ahurit au point de le contraindre à démolir ses dernières " tentures ", à fermer ses pièges et à changer de territoire de chasse.

L'odorat de cet animal tient du prodige. Tout le monde a entendu dire que son passe-temps favori consistait dans le pillage et la destruction des chemins de chasse des trappeurs. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il atteint ce but, lors même que les " tentures ", en automne, ont été recouvertes plus tard par deux ou trois pieds de neige, et que tout a contribué à dissimuler les émanations personnelles du chasseur et celles de ses appâts ou de ses pièges.

Sa manière de procéder prouve une sagacité et une perversité inouïes, j'allais dire une instruction très soignée, s'il ne s'était agi d'un animal. Lorsque son odorat, ou une faculté spéciale que l'on ne saurait définir, lui a signalé la présence d'un piège sous la neige, il calcule à peu près la longueur que peut avoir la chaîne qui relie celle-ci au " piquet de garde ", puis il décrit un cercle ayant pour rayon une longueur un peu moindre que la longueur calculée, creuse une tranchée en suivant la circonférence du cercle, et, si son calcul a été juste, tombe sur une partie de la chaîne dont il se saisit pour attirer le piège et le détendre.

Lorsque son appréciation primitive lui a donné un rayon trop grand, il creuse une nouvelle tranchée circulaire concentrique intérieurement à la première, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait atteint le piège. Abandonner ce dernier sur le théâtre du vol, serait donner au chasseur une chance de le retrouver et de s'en servir encore.

Le Carcajou se garde bien d'agir ainsi : sa mansuétude ne veut pas se contenter des joies inachevées d'une vengeance incomplète. Alors, il emporte le piège et, s'éloignant le plus possible du chemin des " tentures ", il grimpe sur un arbre, aussi haut qu'il peut monter,—il connait les lois de la pesanteur—et le laisse tomber dans le banc de neige le plus épais qui soit au pied du tronc.

En voyant et en étudiant les vestiges du travail de Quà-Qu'à-Sut, bien loin de lui en vouloir, j'ai souvent été près du désir immodéré de lui demander où il avait puisé les notions si précises qu'il possède sur le rapport de la circonférence au diamètre et sur les lois de la chute des corps. Il eut sans doute, dédaigné de me répondre, car il connait les hommes et sait le prix qu'ils attachent au tégument poilu qui sert d'enveloppe à son " instinct ", mais s'il m'eut répondu, il l'eut fait, j'en suis convaincu, avec toute l'érudition d'un géomètre de profession.

Pour lui tout ce qui est propriété humaine est dissipable, brisable et salissable à merci ! Il en agit avec les " tentures " de bois comme avec les tentures de pièges ; avec le mobilier rustique et primitif d'un " camp " comme avec les provisions, et les armes du chasseur.

Il ne lui suffit pas de briser les pièges, de disperser les provisions, de voler les vêtements; il aime encore à laisser les marques les moins discutables de son passage détesté. Il semble tenir absolument à dissiper tous les doutes et, pour cet objet, il laisse sur le lieu de son crime les plus abominables de ses " laissées ". Les premières qui m'ait été donné d'étudier avaient été déposées précieusement par lui exactement au centre d'un baril à demi plein de farine, dont il avait su enlever le couvercle, sans rien répandre du contenu et sans renverser le contenant. A quel entrainement ironique obéissait-il en accomplissant cet acte d'un goût douteux, surtout pour une bête née si loin de la Sprée ? Inexplicable, n'est-ce pas?

J'ai pu constater aussi le respect profond qu'il a pour son épiderme, le sang-froid et l'habileté qu'il apporte à le préserver de toutes les atteintes du plomb.

Il y a bien des années, hélas ! j'étais campé près d'une petite rivière de la côte nord du fleuve, la Mistassini. La nuit était complète et je dormais du sommeil d'un juste depuis plusieurs heures, lorsque je fus réveillé par un bruit inattendu dans ces parages. Un grognement se faisait entendre presque à mes oreilles et les cordes qui s'attachaient aux piquets de ma tente étaient, tour à tour, violemment secouées. Mettre la main sur mon fusil, réveiller mon engagé, l'armer d'une torche de bouleau et sortir, furent l'affaire d'un instant. En arrière de la tente prenait naissance la forêt, la mer était en avant.

Dès les premières lueurs jetées par la torche, l'animal avait pris le bois, néanmoins je l'avais vu assez distinctement pour le reconnaître. Je le voyais encore, ou plutôt je voyais la moitié de son œil. Abrité derrière un gros sapin, il n'exposait de cette partie précieuse de sa personne que juste ce qu'il en fallait pour observer mes mouvements. Je marchais sur lui le fusil à l'épaule, chaque arbre me forçant à faire un détour.

A tous mes mouvements correspondait un mouvement symétriquement inverse du carcajou, qui parvenait ainsi à gagner l'abri du sapin suivant,sans avoir présenté à mes plombs d'autre partie de sa personne que cette section d'œil, dont l'expression me parut bien plus celle de la gouaillerie que celle de la crainte. Peu à peu il gagna les bois épais, sans m'avoir donné une seule fois l'occasion de lui envoyer un coup de fusil ; cependant, quelques pas à peine me séparaient de lui. J'ai fait la guerre de partisan et retraité sous bois avec toute l'habilité que me donnait l'amour particulier que j'éprouve pour une peau qui m'est chère —je veux parler de la mienne—mais, je l'avoue, à ma honte et à celle des armées modernes, je ne vis jamais un tirailleur quitter un abri pour en gagner un autre, sous le feu de l'ennemi, avec un calme, une précision et un sang-froid comparables à ceux du carcajou.

On le croit peu agile. Il n'a point, il est vrai, la rapidité du lévrier, mais son intelligence lui en tient lieu. Jamais il ne se presse. La peur semble lui être étrangère. Il bat en retraite et ne fuit pas. Sa force est peu commune, extraordinaire même, si on la compare à l'exiguité relative de sa taille, qui atteint à peine celle d'un chien de moyenne grosseur ; il brise assez facilement les chaînes des gros pièges. Il a trente-huit dents, dont douze incisives, quatre canines et le reste en molaires. Il perfore les cabanes de castor, détruit leurs digues pour faire assécher leur demeure et s'emparer de leur personne. Il mange de tous et de tout. Il s'attaque aussi aux animaux de forte taille et il est incontestable qu'il sait arrêter, tuer et manger les jeunes caribous.

Pour cette chasse, qu'il pratique en hiver, il met à profit les théorèmes d'Euclide et la connaissance approfondie des mœurs de l'animal qu'il convoite. Il sait que, dans sa fuite, le caribou ne suit jamais une ligne droite et qu'il décrit toujours une courbe plus ou moins allongée : une randonnée. Il sait encore qu'on le rencontre en hiver sur les lacs recouverts de glace et de neige.

Lorsque les hasards de la chasse le mettent en présence d'une harde de ces animaux dans de semblables conditions, il se montre à l'improviste sur les bords du lac. Les caribous effrayés, prennent sur le champ leur course en décrivant la courbe habituelle. Lui, coupe au plus court, va se placer à l'extrémité de l'arc, sur un tronc d'arbre penché au-dessus du lac et lorsque les fugitifs passent au-dessous de l'arbre, il se laisse cheoir sur un jeune caribou, et le tue en lui coupant l'artère carotide.

Le fait que je viens de narrer, je ne l'ignore pas, est repoussé par certains naturalistes en chambre. Je ne puis, pour leur plaire, récuser le témoignage de mes yeux, et s'il était nécessaire, je pourrais en appeler au témoignage de quelques officiers de la Baie d'Hudson et de beaucoup de chasseurs très expérimentés, qui, ayant vu comme moi, ne sauraient hésiter à soutenir la rigoureuse vérité de mon récit.

Le carcajou n'est que bien peu sensible aux charmes des boulettes empoisonnées. Il s'en défie même extraordinairement et lorsque, en dépit de son odorat subtil et de sa prudence achevée, il s'y laisse prendre, ça n'est jamais qu'à demi. Puis, s'il échappe aux effets de l'intoxication, il prévient ses congénères, et le lieu du théâtre de l'empoisonnement d'un frère est réprouvé et abandonné de tous les carcajous qui, lorsqu'une impitoyable nécessité les contraint à le traverser, le franchissent sans s'arrêter un seul instant et le plus rapidement possible.

A propos de cette faculté singulière, voici ce que me contait Th., vieux trappeur qui, depuis 45 ans, promène ses tentures un peu partout sur la côte et dont le caractère rigide se prête peu aux fumisteries sportives. Je donne son récit tel que je l'ai reçu, en lui conservant tout son laconisme.

“ Un jour, je montai du poison, afin de me débarrasser d'un carcajou, qui mettait mes chemins de tentures au pillage. Je déposai de suite quelques boulettes. Il vint à l'appât et ne voulut en manger que la moitié. Aussitôt qu'il l'eût avalé, il se mit à faire des efforts pour vomir en reculant, laissant sur un espace d'au moins cinquante pas les résidus expulsés par ses viscères, puis, débarrassé du poison, il prit le bois et s'enfuit. Pendant deux ans, je ne vis plus un seul de ces animaux au même lieu, et plus tard, si j'en trouvais une piste, je distinguai que l'animal traversait sans s'arrêter le plus vite possible l'endroit où j'avais autrefois jeté mes appâts empoisonnés. Ils doivent se prévenir entre eux. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à qui pareille aventure soit arrivée. Demandez à M. de Godbout, il lui est arrivé la même chose.”

T. . . a-il vu le carcajou agir ainsi ? non, peut-être, mais il est inutile à un chasseur d'assister aux faits et gestes d'un animal pour savoir qu'elles ont été ses attitudes, ses actions ou ses allures. Les pistes et les traces laissées par ce dernier suffisent, dans la plupart des cas, pour donner des certitudes ; et je ne mets pas en doute un instant que les choses ne se soient passées ainsi que les contait mon vieux chasseur.

D'après ce récit, " qu'â-qu'â-sut " est doué d'une faculté spéciale qui lui permet de restituer à l'occasion ce qu'il avale, quand le saveur lui en paraît indiscrète, et, il n'est pas douteux, qu'il ne sache, que le plus sûr remède contre l'ingestion d'une substance toxique, est le vomissement.

A quoi doit-il ses notions d'une thérapeutique si bien conçue ? En est-il redevable à l'expérience, au raisonnement ou aux leçons de ceux qui le précédèrent dans la vie ? Obéit-il simplement aux impulsions de l'étrange moteur auquel on a donné si improprement, à mon avis, le nom "d'instinct ?" Doit-on attribuer également à ce dernier l'abstention de ses congénères et leur répugnance, si nettement accusée, pour un lieu témoin de tant d'angoisses et de tant d'efforts ? Quels pouvaient être les mobiles et les causes d'une semblable attitude, que l'on ne saurait sans ânerie, rapporter à un développement anormal de l'odorat ? Je ne jouis pas de l'instinct du carcajou, aussi, ne vois-je que deux solutions à ce problème. Sans doute, il y en a bien d'autres, mais ce sont les seules, je l'avoue à ma honte, qui me soient fournies par mon intelligence humaine.

Ou j'ai été victime d'un vaste mensonge, ce que je me refuserai toujours à croire, les faits m'ayant été exposés par un chasseur ; ou, le carcajou est très fort en toxicologie et possède un langage très éloquent, dont il se sert, au lieu d'en faire mauvais usage, pour avertir ses amis de même poil des dangers qu'il a courus et de ceux qu'ils sont exposés à courir.

Après tout ce que je viens de dire, il semblerait que s'enparer d'un carcajou, soit une œuvre impossible. Il n'en est rien cependant. Il est même assez facile d'en capturer une grande quantité d'instinct moyen ou touchant à l'idiotisme. Car, ainsi que pour le renard et pour toutes les bêtes du bois, l'étiage " instinctectuel "— puisse la Postérité me pardonner ce néologisme ! —de cet animal varie à l'infini. " Quâ-quâ-sut " ne se prend jamais.

Voici ce que dit Monsieur Payne :

" C'est le plus grand ennemi des Esquimaux, et s'il en parait un en aucun temps près de leur camp, ils ne prendront pas de repos qu'ils ne l'aient tué. Et quand il en est rapporté un, il y a toujours grande réjouissance. C'est le plus ingénieux voleur qui existe dans cette région et il n'est aucune cache à son épreuve tant il est fort. Il roulera de gros cailloux, et une fois dans la cache il ne perd pas son temps à détacher les sacs en peau de phoque, mais il fait bientôt un trou, et en véritable Esquimau, il vit d'huile et de graisse de phoque jusqu'à ce que le sac soit vide ; alors il tourne son attention vers une autre cache.

“ Les dispositions au vol de cet animal sont tellement semblables à celles d'un être humain malhonnête, qu'un Esquimau connu pour voleur est toujours appelé “ Kubvie ” par ses compatriotes.

“ Heureusement cet animal est peu nombreux dans cette localité, quoiqu'on en prenne souvent dans des trappes à quelques milles à l'ouest, où il existe, comme le loup, pendant l'année entière.”

Voici ce qu'ajoute Monseigneur Clut :

“ Les pékans, les martres se prennent généralement au moyen de pièges en bois et en fer. Le carcajou est l'ennemi du pays et des pauvres Indiens, parce qu'il détruit les pièges en bois tendus pour les pékans, les martres et les visons, et sans se faire prendre. C'est l'animal le plus rusé que je connaisse ; mais il a des instincts de malice immonde sans pareils.”

Tous les animaux se chassent au fusil. On peut donc tuer un carcajou tout comme on tuerait un lapin. Mais il n'est pas toujours aisé de l'apercevoir. Cependant, le cas se présente, quoique bien rarement ; aussi, tuer un carcajou au fusil est une aventure, rien qu'une aventure, et il n'existe pas de coutume spéciale qui régisse cette sorte de chasse. Au piège, il est plusieurs manières de procéder. En voici une.

On érige une attrape assez grande et on l'amorce avec un lambeau d'étoffe, dernier vestige d'un vêtement que vous avez abandonné. Derrière la cabane de l'attrape, — (je suppose que l'on n'a pas oublié qu'une trappe est toujours protégée en arrière par une clôture en piquets solidement enfoncés et solidement recouverts qu'on appelle " la cabane ", cabane qui empêche l'animal d'atteindre l'appât autrement que par le côté où peut jouer le piège ou la " tombe "),—on plante sur un espace de quelques verges carrées un bois factice, en enfonçant en terre des branches vertes assez grosses et garnies de leurs feuilles. Puis au milieu de ce petit bois improvisé, on place deux ou trois pièges soigneusement dissimulés, comme on le fait pour le renard et en prenant plus de précautions encore, s'il est possible. Le carcajou, qui voit la possibilité de priver le chasseur d'un vêtement qu'il lui croit indispensable, mais aussi qui connaît les effets de l'attrape ou du piège, se garde bien de se présenter de front, il contourne la cabane afin d'en briser la clôture et s'emparer sans danger, croit-il, de l'objet de sa convoitise ; et pour y parvenir, il pénètre dans le petit bois et se prend quelquefois, pas toujours, dans les pièges que vous avez disposés à cet effet.

Voici une autre méthode : On suspend à un arbre un paletot ou un pantalon, une poire à poudre ou un fusil, des provisions ou des bottes. Cela doit être fait sans prendre aucune précaution, de la façon la plus naturelle possible, puis, avec toute la ruse dont vous êtes capable, avec toute l'habileté dont vous êtes certainement susceptible, vous placez plusieurs pièges autour de l'arbre. L'animal lorsqu'il a connaissance de vos armes, de vos vêtements ou de vos provisions, se met en frais de s'en approcher afin de vous jouer un mauvais tour. Mais il ne se presse pas, il connaît trop le chasseur pour cela. Il tourne autour de l'arbre, il flaire, il inspecte et il finit toujours par rencontrer quelques-uns de vos pièges dont il saisit la chaîne et qu'il fait partir.

Quelquefois, il les découvre tous, alors vous avez perdu, ou bien peu s'en faut, vos effets, vos pièges et votre temps. D'autres fois, tranquilisé par l'exécution de quelques-uns de vos pièges, il compose avec son astuce habituelle, s'approche trop vite et se prend dans l'un de ceux qu'il a dédaigné de découvrir. En dehors de ces deux moyens, applicables à la capture d'un carcajou d'intellect ordinaire, il y a l'attrape et le piège tendus dans un tout autre but que celui de le prendre J'en ai vu fuyant avec un piège à la patte, se reprendre dans la même journée, un peu plus loin, dans un autre piège tendu pour l'ours. Ce carcajou, de la variété imbécile, se rencontre plus souvent qu'on ne le croit, et c'est lui qui a fait douter des aptitudes de "Quâ-quâ-sut." Mais, à quelque variété qu'il appartienne, je ne saurais trop recommander de bien choisir le piège destiné à le prendre. Il faut le choisir très solide, le munir d'une chaîne à toute épreuve et passer dans l'organeau un long bâton de mascamina (cormier) bois très dur qui résiste plus longtemps que les autres aux terribles mâchoires de l'animal. Un carcajou pris n'a plus qu'un seul désir en ce monde, s'échapper, et vous pouvez arriver sur lui, sans qu'il interrompe une minute le travail destiné à lui rendre la liberté.

Le carcajou ne se terre pas.

D'après les aborigènes, la femelle conçoit en avril ou commencement de mai et met bas d'avril en mai l'année suivante, deux ou quatre petits, qu'elle soigne avec assez de sollicitude. Elle porterait donc 12 mois. Si ce fait, que je n'ai pu contrôler encore, était exact, il battrait en brèche la loi qui veut que la durée de la gestation des animaux soit en raison directe de leur taille.

La fourrure du carcajou est marron foncé, très épaisse et croisée sur le dos d'une nuance plus pâle. C'est une belle fourrure qui vaut toujours un bon prix

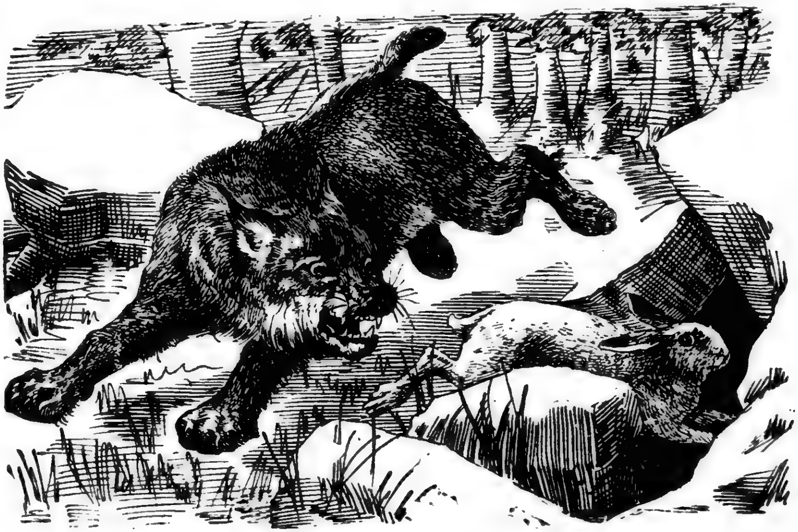
Le parcours géographique du carcajou s'étend jusqu'au 66ème parallèle et peut-être un peu plus loin. Il n'est que trop abondant dans notre province.

On a calomnié l'ours, mais on a trop ménagé le carcajou. Il est, avec le loup, et à un titre plus élevé encore, la désolation des bois et des chasseurs.

La destruction de ces deux animaux doit être encouragée par tous les moyens possibles.

Tuer un loup est une bonne affaire. Tuer un carcajou est non seulement une bonne affaire, mais encore une bonne action.

⁂



LE LOUP-CERVIER.—Gravure du "Chasseur Illustré," Paris.

I
e
r
c
S
q

r

p
li
I
S
c
te
b

de
R
Il
ge

y
d'

LE LOUP-CERVIER (FELIS BOREALIS—TEMMINK.)

D'après "Brehm", le loup-cervier de nos pays, le lynx canadien, est un peu plus faible que son congénère européen ; il ne mesure que rarement 1 mètre de long et sa queue n'a que 51 centimètres, c'est-à-dire ½ mètre de longueur. Sa fourrure est plus courte mais plus épaisse que celle du lynx d'Europe.

Toujours d'après le même auteur, cet animal n'a ni la force, ni la férocité du lynx d'Europe.

D'après "Richardson", il est lâche, n'attaque pas les grands mammifères, ne chasse que les lièvres, les petits rongeurs et les petits oiseaux. Il fuit devant l'homme et devant les chiens. S'il est forcé, il dresse ses poils comme les chats, gronde et menace, mais se laisse dompter facilement et assommer même à coups de bâton.

"Audubon" qui donne de cet animal une description fort étendue, tient les assertions de Richardson pour fausses, au moins en partie. Il présente le lynx comme un animal fort dangereux et sachant défendre sa vie.

C'est Audubon seul qu'il faut croire. Brehm y voyait double le jour où il a mesuré la queue d'un loup-cervier, et Richardson ne s'est évidemment jamais trouvé en présence de l'animal qu'il décrit.

D'après Monsieur Saint-Cyr, le plus consciencieux des motanistes que je connaisse, et auquel il ne m'eut été possible d'adresser d'autre reproche que celui de pas être chasseur, voici les dimensions réelles d'un loup-cervier :

Du bout du nez à l'origine de la queue :—3 pieds, 1 pouce, 3 lignes.

Longueur de la queue (des vertèbres), 0 pied, 5 pouces, 0 ligne.

Longueur des oreilles, prises extérieurement —0 pied, 2 pouces, 0 ligne.

Longueur de l'ongle du doigt majeur—0 pied, 1 pouce, 11½ lignes.

Distance prise de l'ongle du pouce à la base de l'ongle du doigt majeur,— 0 pied, 4 pouces, 10 lignes.

Longueur de la main, — 0 pied, 4 pouces, 0 lignes.

Longueur du bras prise en dedans — 0 pied, 9 pouces, 6 lignes.

Longueur de la jambe, prise aussi en dedans —1 pied, 0 pouce, 0 ligne.

Circonférence du corps, près des jambes,—2 pieds, 1 pouce, 6 lignes.

Longueur totale d'une canine,—0 pied, 1 pouce, 6 lignes.

Longueur de la même canine, à partir de la mâchoire,—0 pied, 0 pouce, 10 lignes.

Diamètre de la même canine, à la mâchoire 0 pied, 0 pouce, 2 lignes.

On trouve souvent un peu plus petit et quelquefois un peu plus grand, mais ce sont bien là les dimensions ordinaires du lynx, adulte, depuis au moins deux ans.

Le loup-cervier se sépare des chats, dont il est d'ailleurs très proche parent, par la longueur de ses pattes, par la petitesse de sa queue et par ses oreilles garnies d'un pinceau de poils rigides.

C'est un animal peu intelligent, en apparence.

Essentiellement carnassier ; très friand de lièvres, de perdrix, d'écureuils et de rats musqués, mais mangeant sans répugnance de toute chair quand l'occasion s'en présente.

En été, il semble quelquefois ne tenir aucun compte de la présence de l'homme. J'en ai tué deux ou trois qui se refusaient absolument à me céder le milieu du chemin où nous nous étions rencontrés Et, quoique en dise Richardson, c'était par mesure de prudence et par respect pour ma peau que j'accomplissais ces meurtres inutiles, tant la fourrure de ces animaux est laide en cette saison.

Je redoutais, j'en fais l'aveu, leurs longues pattes garnies d'ongles puissants, aigus et rétractiles dont je les avais vu, bien des fois, se servir fort activement à la moindre provocation. Car, il ne faut pas s'y tromper, le lynx est aussi vigoureux qu'agile, très bien armé et peu endurant. Il se défend avec une indiscutable énergie lorsqu'il se sent en danger.

Rien n'est plus imprudent que de l'approcher sans précaution, quand il est pris au piège.

Il grimpe fort agilement, et, bien que certains chasseurs prétendent qu'il ne chasse que sur la terre ferme, il est hors de doute, qu'il sait poursuivre, sur les arbres, les écureuils, les tétras et autres bêtes qui excitent sa convoitise.

Il n'hésite pas à attaquer les jeunes chevreuils et les jeunes caribous.

Le pelage de cet animal est épais, très fourni jusque sous la plante des pieds. Il est de couleur gris-jaunâtre ou gris blanchâtre.

Il laisse des empreintes larges, arrondies, un peu flous, qui indiquent des allures lentes lorsqu'il marche d'assurance.

Il aime les coulées profondes, les loupes boisées et les grands bois.

Le loup-cervier se chasse au collet, au piège, à l'attrape, et rarement au fusil.

Cependant, cette dernière chasse pourrait se faire à l'affût, avec d'autant plus de succès que le loup cervier affectionne certaines zônes et qu'il serait assez facile de se placer sur ses voies. Mais le prendre au piège, à l'attrape et au collet est une œuvre si facile que l'on ne se sert d'armes à feu que lorsque le hasard vous met inopinément en sa présence.

Dans ce cas, lorsqu'on juge qu'il sera plus sûr de le tirer sur un arbre qu'à terre, ce qui peut se présenter dans les bois où le sol est couvert d'une épaisse broussaille, on pousse un cri en sautant brusquement. A ce cri, à la vue de cette gambade, l'animal jusqu'alors immobile et les yeux fixés sur vous, obéissant à je ne sais quelle terreur, se précipite vers un arbre, en gagne le sommet sans perdre une minute, et de là reprend sa contemplation d'un air entièrement ahuri. Il ne reste plus qu'à viser juste et ensuite à lever la peau, si l'aventure vous survient en hiver.

Le loup-cervier se tut raide avec la plus grande facililité, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire pour les espèces de la race féline qui sont " immourrables " comme le disent nos chasseurs.

L'attrape, que l'on construit pour le prendre, est semblable à toutes les attrapes (fig. 2. 3.

4). Seulement la cabane qui défend l'accès postérieur de la tombe doit être plus élevée et un peu plus profonde que celle que l'on érige pour prendre le renard. Le loup-cervier se sert presque toujours de l'une de ses pattes antérieures, armées d'ongles rétractiles, pour se saisir de l'appât, et n'engage une partie de son corps dans la cabane que lorsque celle-ci est assez profonde pour le forcer à y pénétrer. Généralement, on rétrécit l'entrée de cette dernière au moyen de deux branches de bois que l'on croise six à huit pouces au-dessus du sol.

S'il s'agit du piège de fer, on le pose à l'entrée de la cabane, plutôt un peu à l'intérieur. L'appât est fixé en arrière du piège et solidement attaché à un piquet de bois enfoncé en terre. On ne doit pas négliger les deux branches croisées au seuil de la cabane.

Près du piquet qui porte l'appât lui-même on verse un peu de la drogue du loup-cervier, dont la base est la valériane ou la chataire infusée dans du whisky en esprit contenant déjà une solution du rognon tondreux ou huileux de castor. A défaut de valériane ou de chataire, un fragment de rognon tondreux fixé à l'extrémité d'une baguette fendue suffit pour attirer le loup-cervier.

Le piège le plus usité pour la chasse de cet animal est le piège numéro 4, qui s'emploie pour le castor. La chaine peut être visible et fixée par son organeau à un pieu planté contre l'un des poteaux d'entrée de la cabane. Il n'est pas absolument nécessaire de recouvrir le piège de feuilles sèches ou de toutes autres matières légères propres à le dissimuler, et beaucoup de chasseurs négligent cette précaution.

A mon sens, ils ont tort, et j'ai toujours eu sujet d'être content d'avoir pris autant de soin pour mes tentures à loup-cervier, que pour celles que je destinais à des animaux moins légers de cervelle. En ne négligeant aucune précaution, une tenture à loup-cervier devient en quelque sorte bonne à prendre tout animal du bois. J'y ai trouvé des martres, des visons et jusqu'à des renards. Il est un autre soin sur lequel je ne saurais trop insister : c'est de ne jamais placer un piège ou un collet sans le munir d'une argiboire, en tout semblable, sauf les dimensions, à celle que j'ai décrite pour la capture de l'ours. Plus l'argiboire est robuste, plus vous avez de chance de réussir. Les collets se font soit avec de la ligne à morue, soit avec du fil de laiton. Trois fils de laiton de la grosseur de celui des lacets à prendre les lièvres, tressés ensemble, sont très suffisants pour retenir un loup-cervier, surtout lorsque l'extrémité du collet est attachée à une argiboire. Le collet se place à l'entrée de la cabane, entre deux poteaux additionnels de bois sec, mais à une hauteur suffisante pour que l'animal puisse y engager la tête sans difficulté. Le diamètre du nœud coulant doit mesurer environ six à sept pouces.

Au pied des deux poteaux et tangentiellement à la circonférence du collet, on dispose les deux branches de bois croisées dont il a été parlé plus haut. L'appât se met en arrière comme dans les autres tentures. Les meilleurs appâts pour le loup-cervier sont les lièvres, les perdrix, les rats musqués, que l'on place au naturel ou dont on bourre les peaux, si l'on veut en avoir la chair, et auquel on donne, au fond de la cabane, la position qui doit rappeler le mieux l'attitude de l'animal vivant. Lorsque le loup-cervier s'est pris dans un piège non muni d'une argiboire, il est bon de ne s'approcher de lui qu'avec la plus grande prudence. Il est difficile de se faire une idée exacte du ressort de ses longues pattes armées d'ongles rétractiles et tranchants. Les blessures qu'il fait sont cruelles et fort lentes à guérir.

Ses fumées dures, blanchâtres et qui ressemblent un peu à celles du renard et du chien, fournissent de précieux documents sur son

" habitat " et sur les animaux dont il se nourrit, ce qui permet de choisir, à coup sûr, l'appât qu'il apprécie le plus au moment où on le chasse. Malgré les vices inhérents à sa race, la femelle du loup-cervier, qui met bas de deux à quatre petits, suivant qu'elle est jeune ou vieille, est bonne mère. La peau de cet animal est estimée. On l'étend sur moule, comme celle de presque tous les animaux à fourrure.

Sa chair est excellente, et j'ai vu plusieurs restaurants où elle était fort appréciée des clients. Elle ressemble beaucoup à celle de l'agneau, mais elle est plus blanche.

Le clôturage des lieux où l'on voudrait élever le loup-cervier serait bien difficile, peut-être même impossible. Il faudrait vraisemblablement le tenir en bâtiments clos au moment de la mise bas. Ces obstacles seraient vaincus sans nul doute, mais il serait peu pratique de chercher à les surmonter. Car la chasse de l'animal libre offre peu de difficultés et il est relativement facile de le maintenir sur les terrains de chasse en lui offrant la sécurité et une alimentation de son choix.

Son parcours géographique s'étend très loin vers le nord. Il s'élève vraisemblablement, dans notre province, du 45ème parallèle, sud, jusqu'au dessus du cercle polaire.

LES RENARDS

Bien que plusieurs auteurs nous prétendent pourvus de quatre espèces de renards, nous n'en possédons en réalité, dans notre province, que trois espèces qui soient bien définies.

Ces trois espèces sont :

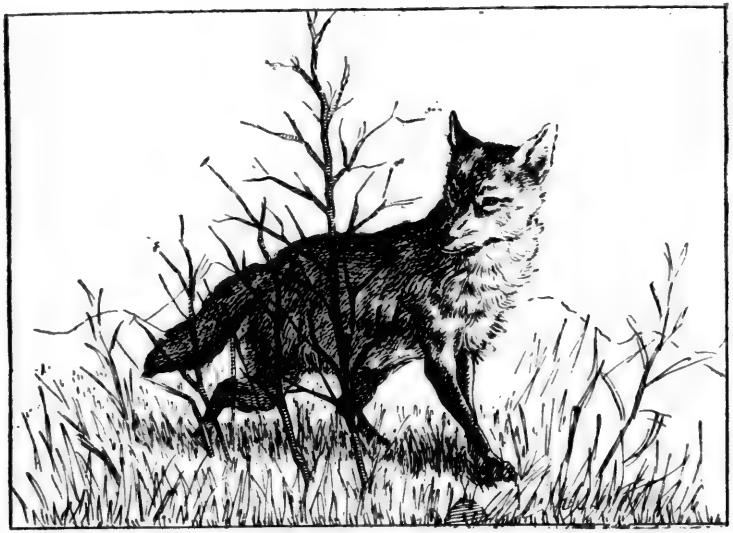
Le renard fauve—(vulpes fulvus-Denn).

L'Isatis — (renard bleu) — (vulpes lagopus-sched) et le "grand renard bleu" des chasseurs, espèce encore peu connue et que la science a négligé de nommer.

A mon avis, très humble, les mariages de renards se contractent sans distinction de pelage. L'Isatis et le grand renard bleu—le plus petit et le plus grand du genre—seuls ne s'accouplent pas entre eux et ne s'unissent point aux autres. Le renard noir, le renard croisé, le renard argenté, le renard fauve, etc., ont des rapports constants et leurs unions sont toujours fécondes. Les produits de ces accouplements donnent également des sujets propres à la reproduction au même titre que leurs auteurs.

Enfin, je crois pouvoir dire qu'une portée de renardeaux de l'espèce fulvus, dont tous les individus donneraient une nuance identique, seraient une rareté.

Rien n'est plus commun qu'un petit renard



LE RENABD.—Gravure du "Forest and Stream."

ne
re
[_
à
cr
ar

pe
in

bo

tr

tr

tr

br

tr

---

dar
Il a
con
arg

noir, croisé ou argenté parmi les portées de renardeaux rouges. (1)

Ces différentes considérations m'ont conduit à réunir dans la seule espèce fulvus, le renard croisé (vulpes decussatus-Geoff) et le renard argenté (vulpes argentatus-Cuvier).

Je donne immédiatement ci-dessous les divers pelages que distinguent les chasseurs. Je les inscrits par ordre de mérite croissant :

1° Renard fauve clair ou jaune pâle.

2° Renard fauve ardent ou jaune alesan.

3° Renard fauve acajou ou rouge sombre.

4° Renard gris—assez semblable au charbonnier européen.

5° Renard croisé fauve—une seule branche transversale ; fond fauve.

6° Renard double croisé fauve-deux branches transversales ; fond fauve.

7° Renard croisé argenté—une seule branche transversale ; fond argenté.

8° Renard double croisé argenté—-deux branches transversales ; fond argenté.

9° Renard croisé noir—une seule branche transversale ; fond noir.

---

(1) Monsieur A. P. Low confirme ma manière de voir, dans son rapport sur la péninsule du Labrador, publié en 1896. Il a vu à Moose River en 1887, une portée de 7 renards se composant de 2 renardeaux rouges, de trois croisés et de 2 noirs argentés.

10° Renard double croisé—deux branches transversales ; fond noir.

11° Renard argenté.

12° Renard noir-argenté.

13° Renard noir mat, poil court.

14° Renard noir lustré, poil long—le plus beau de l'espèce.

Malgré l'abondance des variations de robe que j'indique, l'on conçoit que rien n'en arrête le jeu et qu'il peut s'en présenter bien d'avantage.

Il est assez difficile de peindre avec impartialité et justesse les mœurs du renard rouge.

C'est un animal très fantaisiste et très inégal dans ses manifestations suivant les milieux qu'il subit ou qu'il recherche.

Si sa finesse est très grande, sa défiance est extrême. Son odorat tient du merveilleux. Je ne le décrirai pas, tout le monde le connait.

Dans le choix des lieux qu'il habite, il est surtout guidé par le désir de satisfaire, non sa gloutonnerie—il n'est pas glouton—mais sa gourmandise. Les œufs et le gibier sont ses mets de prédilection. Les œufs l'attirent invinciblement. C'est pourquoi, lorsqu'après avoir quitté les bois de l'intérieur aux approches de l'hiver, il atteint le littoral, il faut avant tout le chercher sur les îles, les îlots et les roches qui bordent ce dernier. Car, c'est là que sont venus au printemps une multitude d'oiseaux de mer et le sol y est presque toujours abondamment pourvu d'œufs abandonnés ou perdus, qu'il sait très bien, aidé de son odorat prodigieux, retrouver sous une épaisse couche de neige.

De nombreuses familles de renards n'abandonnent jamais les îles de la côte du Golfe Saint-Laurent, et il est assez rare de n'y pas rencontrer, à la saison favorable, une ou plusieurs portées de renardeaux de l'espèce fulvus.

Elles trouvent sur ces îles non seulement à satisfaire leur gourmandise, mais encore tous les gages de sécurités qui leur conviennent. Garnies généralement à leur centre de bois touffus, courts, pressés et impénétrables à un être humain, elles leur sont un asile très sûr. Entièrement dénudées sur leur pourtour, elles n'offrent aucun obstacle aux regards, et les renards d'un coup d'œil peuvent en fouiller les plus longues étendues avant d'avoir à faire un seul pas hors de leur retraite.

Il faut aussi les chercher sur le bord des lacs et des grandes savanes de l'intérieur qui servent de lieux de nidification aux outardes, aux bernaches, aux gibiers-noirs (canard macreuse) et autres canards. Ils y stationnent volontiers pour les mêmes causes désintéressées.

Le renard rouge est le plus répandu de nos renards. Bien qu'il ait des préférences marquées pour certains lieux, on le rencontre néanmoins sur toute l'étendue de nos territoires. C'est à lui que nous devons nos pelleteries les plus précieuses.

L'on voudra bien me permettre de citer l'article que Monsieur Labadie-Lagrave, rédacteur scientifique du "Figaro", a consacré à ces animaux intéressants. J'y laisse subsister les quelques mots très indulgents qu'il applique à ma modeste personnalité. Cependant, je veux protester contre l'une des appréciations du savant écrivain :

"Les renards américains sont loin d'avoir
" l'intelligence de leurs cousins de l'ancien
" monde, dont la ruse proverbiale s'est depuis
" longtemps aiguisée au contact de la civilisa-
" tion humaine."

Cela n'est point complètement exact.

Nous avons des renards d'une finesse achevée et qui ne le cèdent sur ce point à aucun renard européen. Il en est que nos chasseurs ne sauraient prendre, et cependant, comme piégeurs, il n'existe pas de chasseur comparable au chasseur canadien, au trappeur !

Mais si nous possédons des renards dont l'instinct touche à l'intelligence, nous en possédons également de l'instinct le plus borné : L'expérience a démontré que plus un renard est beau, plus il est bête : le renard noir est le plus facile à prendre ! On dit qu'il existe quelque chose d'à peu près semblable chez les hommes.

D'où vient cette singulière relation de l'instinct et de la beauté, chez le renard ? Je ne sais ; mais, on peut considérer le fait comme très réel.

“ L'innombrable tribu des renards de l'Amérique du Nord, écrit Monsieur Labadie-Legrave, jouit en ce moment d'une haute faveur auprès des grandes dames russes. Le Canada s'énorgueillit à bon droit d'être la patrie de ces carnassiers qui vivent de brigandage, mais qui, par la beauté de leur fourrure, se font pardonner leurs méfaits.

“ En Europe, ces animaux sont tous de la même couleur, tandis que de l'autre côté de l'Atlantique, ils prennent les nuances les plus variées. A la vérité les renards américains sont loin d'avoir l'intelligence de leurs cousins de l'ancien monde, dont la ruse proverbiable s'est depuis longtemps aiguisée au contact de la civilisation humaine, mais la Nature les a dédommagés de cette infériorité en les revêtant d'un pelage splendide, presque sans rival dans la création. Le climat du Nord a épuisé pour eux les richesses de sa palette. Suivant les caprices du hasard qui président à leur naissance, ils sont fauves, roux, argentés, noirs, bleus ou blancs.

“ Les naturalistes éprouvent quelque difficulté à reconstituer la généalogie de cette famille bigarrée. M. de Puyjalon, qui a étudié sur place la faune canadienne, a vu des femelles fauves qui avaient donné le jour à des petits argentés ou noirs. Suivant l'opinion du judicieux observateur qui s'est aventuré dans les solitudes du Nord pour examiner les mœurs des bêtes à fourrures, les renards blancs et les renards bleus (1) formeraient seuls deux espèces bien distinctes, tandis que les fauves, les roux, les argentés et les noirs appartiendraient à la même famille et ne différeraient que par un accident de coloration.

---

(1) Il s'agit ici de l'espèce bleue, presque inconnue jusqu'ici, n'ayant qu'une parenté éloignée avec l'Isatis, qui devient également gris ardoisé en certaines circonstances. D'après Max Schmidt la couleur variable de l'Isatis (zoological garden 1871 page 303) est due à l'âge ou au sexe et non, comme on l'a cru pendant longtemps au changement des saisons. Les jeunes et les femelles sont bruns ou gris bleuâtre. Le mâle adulte seul devient entièrement blanc et l'on trouve tous les passages.)

"A peine avons-nous besoin d'ajouter que de cette différence de couleur dépend le prix de la fourrure. Les renards fauves, roux et blancs n'atteignent jamais des prix très élevés, les bleus sont plus recherchés ; enfin, les argentés et surtout les noirs peuvent s'élever à des chiffres invraisemblables.

Le " Chamber's Journal " constate qu'aux dernières enchères de Londres, une peau de renard noir argenté s'est vendue $600. A la vérité, cette fourrure était très belle et les poils blancs dont elle était parsemée auraient pu facilement se compter, mais l'imagination n'en reste pas moins confondue de la valeur que ce renard aurait atteint s'il avait été tout à fait noir.

G. Labadie-Lagrave.

C'est à l'espèce fulvus, (rouge) que nous devons nos plus belles pelleteries. On voit par le " Chamber's Journal", que cite Monsieur Labadie-Lagrave, à quel prix peut atteindre le renard-noir-argenté et le renard-noir-pur dont aucun chasseur de nos pays n'a jamais obtenu plus de $120. (1)

L'élevage de cette espèce serait facile.

---

(1) Le prix du renard en cette année 1899, s'est élevé sur la côte nord jusqu'à $250. Il a été vendu en Europe des peaux de renard noir pour 1000 et 1200 dollars.

Aux approches du printemps, les femelles recherchent les terriers abrités dans les excavations rocheuses ou dans le réseau des grosses racines des grands arbres. A leur défaut, elles s'en creusent dans les levées sablonneuses et cachées par les jeunes taillis épais.

Il est élémentaire, à cette époque, de suivre leurs pistes jusqu'à ces terriers.

Plus préoccupées, moins défiantes et quelquefois talonnées par la faim, elles deviennent moins difficiles à capturer. Une fosse, si le terrain s'y prête ou le panneautage au moyen de rets, permettrait, sans nul doute, à un chasseur habile de s'en saisir sans les blesser.

Le renard se nourrit en captivité ; mais il faut assurer cette captivité par des moyens spéciaux, car il ne perd jamais tout espoir de reconquérir sa liberté et ne laisse jamais échapper l'occasion de fuir, qui se présente.

L'endroit où l'on veut le conserver et l'élever doit être dallé ou composé de roche. Il doit être entouré d'une muraille très adhérente au sol et surmonté d'un grillage suffisament élevé pour s'opposer à toute évasion—cet animal saute très haut et creuse facilement.

Au moment de la mise bas, il est mieux de séparer les femelles ; et si l'on a procédé par accouplement de renards captifs, il ne faut pas perdre un instant pour séparer le mâle des femelles, sans cela l'on s'exposerait à perdre les renardeaux, le mâle comprenant facilement la paternité à la façon d'Ugolin.

L'on doit ménager dans le bâtiment ou cour d'élevage, des parties abritées. De simples niches de bois ou des barils renversés suffisent comme logis, pour les renards.

Plus grande sera la cour d'élevage, plus les chances de réussite seront augmentées.

Il ne faut jamais perdre de vue que le pelage de l'animal est d'autant plus beau que la nourriture est plus abondante. Dès le commencement de l'hiver, où doit avoir lieu la mise-à-mort, il est préférable de nourrir isolemment les renardeaux qui donnent les plus belles espérances. La mise à mort doit avoir lieu dans les premiers jours de mars.

Pendant l'exécution de cette mise-à-mort, la fourrure de l'animal doit être ménagée avec soin.

L'ISATIS.—Renard arctique ou vulpes lagopus, est le plus petit des renards. Il est très commun quoiqu'on en dise surtout sous la forme blanche. C'est le seul du genre qui soit soumis à l'albinisme hibernal régulier.

Je transcris ci-dessous ce que monsieur F. F. Payne, observateur naturaliste, à la baie Stewart, détroit d'Hudson, a recueilli sur les mœurs de cet animal pendant un séjour de 13 mois qu'il fit en ces parages, en 1886 :

“ Deux variétés de ces animaux sont communes dans ces régions — la bleue et la blanche—mais leurs habitudes, à peu d'exceptions près, sont si semblables à celles des renards rouges, noirs et gris argenté, qui tous ont été vus, qu'il vaut autant n'en parler que comme d'une seule espèce. (1).

“ Dans les premiers jours de septembre, le renard commença à se montrer en grand nombre sur la côte, et peu après on m'informa que ceux des autres couleurs, beaucoup plus rares, avaient été vus.

“ A cette période, le poil de tous les renards est très court, et celui du renard arctique est en général couleur d'ardoise, quoiqu'il soit quelquefois entièrement blanc, avec quelques poils dont l'extrémité est noire, ici et là.

“ Des pièges à ressorts furent disposés pour les prendre pendant tout l'hiver, et beaucoup de renards rouges et blancs furent capturés, de sorte qu'il nous fut possible de remarquer les changements qui se produisent dans leur fourrure.

“ Vers la fin de novembre, la fourrure était encore très grise, surtout vers la racine des poils, et elle était à peine changée un mois plus tard. En janvier, le poil parut pousser très vite, et vers le milieu du mois, la fourrure était parfaitement blanche, sauf quelques touffes de vieux poils qui en beaucoup de cas demeurent emmêlés dans le poil nouveau pendant l'hiver entier. On remarquait aussi généralement que les plus gros et les plus gras de ces animaux avaient la plus belle fourrure.

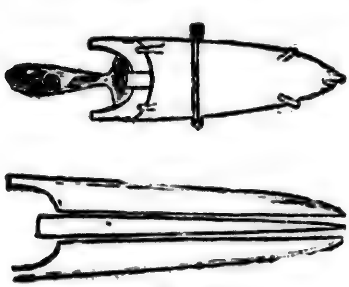
---

(1) **Sans aucun doute, Monsieur Payne entend dire qu'ils sont identiques au point de vue des mœurs, car les deux espèces fulvus et lagopus ne sauraient se confondre comme caractères.**

“ Pendant l'hiver, le renard se nourrit presque exclusivement de lemmings (“myodes torquatus) ; mais dans la saison où les femelles du phoque nourrissent leurs petits, on le voit souvent errer sur la glace en quête de jeunes phoques, et s'ils sont bien affamés, ils attaquent même les vieux.

“ En visitant les pièges aujourd'hui, on s'aperçut qu'un renard avait été pris, mais qu'il était parvenu à s'échapper en emportant le piège. Croyant qu'il ne pouvait aller loin ainsi on le suivit à la piste ; mais après l'avoir suivi pendant cinq milles sans pouvoir le rejoindre, on abandonna [illegible] chasse. Trois semaines plus tard, ce renard fut aperçu à quelques centaines de verges de l'observatoire, et un Esquimau se mit à sa poursuite et l'eût bientôt atteint ; on trouva alors que le fer du piège était profondément entré dans sa patte.

" Bien différent du renard rouge, le blanc, lorsqu'il est pris, hurle d'une façon toute pitoyable quand il voit venir le trappeur ; mais lorsque celui-ci s'approche pour le saisir, il se met immédiatement sur la défensive, et se bat furieusement pour sauver sa vie.



(Fig. 8.)

" Après le 1er février, les renards devinrent très rares, et on en prit peu ; le dernier fut observé le 10 mai, quelques-uns demeurent sur la côte pendant toute l'année ; mais presque tous émigrent vers l'intérieur, où ils vivent somptueusement aux dépens des jeunes ptarmigans et autres jeunes oiseaux, et jouissent de plus du plaisir de se gratter le dos aux petits arbustes pendant qu'ils changent très difficilement de robe."

Le " renard bleu des chasseurs, " dont l'existence me fut révélée en 1891, par MM. Scott et Mackenzie, de la Baie d'Hudson, et C. Hamilton, de la Longue Pointe de Mingan, est d'une telle rareté qu'il m'a été impossible de l'étudier de son vivant. Je n'ai vu que sa dépouille et n'ai pu examiner l'animal lui-même que mort. Aussi ses mœurs m'ont-elles échappé dans leurs particularités. Cependant il se prend dans les pièges tendus pour les espèces du même genre et non dans les tentures érigées pour des animaux différents. Il y a donc lieu de supposer que ses habitudes et sa défiance sont rapprochées de la défiance et des habitudes des autres renards, si elles ne sont entièrement semblables.

Sa taille est plus élevée et sa longueur plus grande que celle du renard Isatis ou " renard bleu,' dont parle M. Payne. Sa rareté est extrême, s'il faut en croire la statistique que m'a fournie M. Scott, commis du poste de la compagnie de la Baie d'Hudson à Mingan ; statistique que je donne ci-dessous :

En quatorze années, il a été livré à M. Mackenzie, facteur du poste d'Ungawa, cinq mille peaux de renards se décomposant ainsi :

Renards blancs—Isatis...........	4000
Renards rouges..................	300
Renards argentés et croisés........	655
Renards noirs....................	30
Renards bleues des chasseurs......	15
	5000

Enfin, son poil est laineux gris-ardoise-roussâtre et ne change jamais en hiver. J'ajoute que M. Comeau de Godbout, qu'il est toujours profitable de consulter lorsqu'il s'agit de zoologie, dit que, d'après M. Merriam, le naturaliste américain bien connu, il existerait des différences anatomiques très sensibles entre les renards blancs et les renards bleus, qu'il sépare en espèces tout à fait distinctes.

Les renards américains, quelque soit l'espèce, se déplacent beaucoup. Néanmoins l'émigration en troupes nombreuses n'entre pas dans les mœurs de cet animal. Cependant il existe une relation entre la quantité de neige tombée dans les différentes zônes de l'intérieur et les pérégrinations du renard. Comme toute la pelleterie, d'ailleurs, sauf peut-être l'Isatis, il cherche à fuir les trop grandes agglomérations de neige.

C'est ainsi que, lorsque cette dernière est moins épaisse sur le littoral qu'à l'intérieur, il gagne le littoral et que, dans le cas contraire, il reste à l'intérieur. L'hiver 1886-87 fournit un exemple à l'appui de cette loi. Près de la mer, la neige tomba en telle abondance qu'elle s'élevait à 10 et même 12 pieds au-dessus du sol, lorsqu'en s'avançant dans l'intérieur on la trouvait diminuant très rapidement, de telle sorte qu'à cent ou cent cinquante milles de la côte, à peine atteignait-elle deux ou trois pieds. Cette année, les chasseurs du littoral perdirent leur temps, ceux de l'intérieur, au contraire, firent une chasse des plus fructueuses. Le fait s'est produit dans le sens diamétralement opposé pendant le cours de l'automne que nous venons de subir et de l'hiver que nous subissons. La neige est peu tombée sur la côte et a dû au contraire, être fort abondante à l'intérieur. C'est à cette disposition qu'il faut attribuer les succès obtenus dans la chasse du renard, sur le littoral pendant la saison rigoureuse de 1896-1897.

Les renards se chassent au fusil, au piège de fer, à la " trappe " ou " attrape ", au poison.... Pour les chasseurs au fusil, il faut être très patient, très prudent et tireur médiocre. Encore, ne réussit-on bien qu'avec les écervelés de l'espèce.

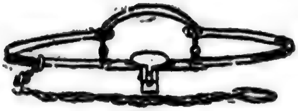
En hiver, lorsque la neige est molle, la tâche devient moins compliquée. Un jarret d'acier, une paire de raquettes solides et l'habitude de s'en servir suffisent lorsqu'on a la chance de tomber sur une piste toute récente. L'animal, gêné par la neige dans laquelle il enfonce à chaque pas, ralentit son allure, peu à peu, et vous permet, au bout de quelques heures, de le voir " par corps " et de le tirer à bonne portée.

Cette manière de le chasser est sans contredit l'une des plus agréables et des mieux faites pour séduire un sportsman, mais elle nécessite l'emploi du plomb qui perfore et abîme la fourrure, ce qui la fait répudier par les chasseurs de profession dont elle diminue sensiblement les profits, surtout, quand il s'agit des variétés argentées et noires.

La chasse au piège s'exécute 1o. dans les chemins ; 2o. à l'appât.

Pour opérer de la première manière, on cherche les chemins battus par les renards, ce qui se trouve facilement sur les territoires qu'ils fréquentent. On creuse alors avec la hache de chasse et sans que les mains touchent à la terre, un trou circulaire et d'une profondeur telle que les lèvres des mâchoires du piège tendu restent un peu au-dessous de l'orifice du trou. On place le piège dans cette excavation en le saisissant avec des gants qui ne servent qu'à cet usage et l'on doit bien se garder de mettre les genoux à terre pendant toute la durée de cette opération et de celle qui va suivre.

On recouvre le piège avec de la mousse identique à celle du chemin, bien que prise plus loin. Cette mousse doit être placée en assez grande quantité pour cacher complètement le piège, mais avec assez de discrétion pour ne pas nuire au bon fonctionnement des ressorts et ne pas entraver la jonction des mâchoires. Une fois cela fait, on place en avant et un peu en arrière du trou, et à une distance d'environ trois pouces, deux petites branches de la plante ou de l'arbuste dominant aux alentours ; ceci afin de forcer le renard à poser la patte plus franchement sur le piège, lorsqu'il franchit le léger obstacle qu'on lui a ménagé. Il va sans dire que cette série d'opérations s'exécute avec les gants dont j'ai parlé plus haut, qui, après qu'on a fini de s'en servir, prennent place dans le sac au piège, sac qui n'a lui-même d'autre usage que de contenir ces derniers, les gants et quelquefois les appâts destinés à l'animal. Ce sac et son contenu ne doivent jamais passer le seuil d'une porte. Il faut l'accrocher à un arbre, n'y toucher qu'avec précaution et le moins souvent possible. Avant de tendre le piège, il est essentiel de le laver dans une lessive faible. Il faut l'y laver également toutes les fois qu'il s'est pris un renard ou qu'une cause quelconque l'a fait se détendre. Le piège que l'on emploie le plus généralement est un peu plus petit que le piège à castor No 4.



TROIS MODÈLES

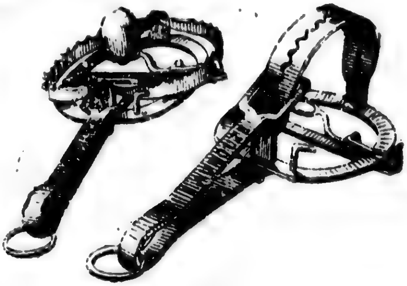
Deux ressorts

(Fig. 4.)

No 2—Diamètre entre les mâchoires étendues : 4⅞ pouces.
No 3, diamètre,,5⅛ pouces.
No 4, diamètre 6⅛ pouces.
Pekan, renard, loutre castor, loup cervier, carcajou.

Il est un autre piège excellent que je donne également ici, c'est le piège à œuf que fabrique la maison Aurouze.

(Fig. 5.)



Piège Aurouze

PIÈGE A DENTS

Avec œuf pour appât, pour belettes, putois, martres, fouines et renards

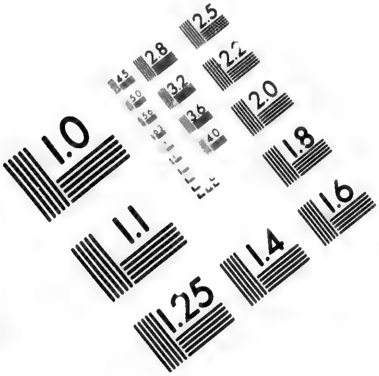
Ce piège donne de très bons résultats ; c'est le poids de l'œuf qui tient le piège tendu, et il est impossible à l'animal de l'enlever sans se faire prendre.

Si l'on veut réussir dans cette chasse, rien ne doit être négligé pour dissimuler la présence du piège et on ne saurait prendre trop de précautions pour laisser aux chemins leur apparence habituelle. La moindre émanation, le moindre changement, je ne saurais trop le répéter, frapperait l'odorat ou les yeux du renard et le ferait passer en deça ou audelà des tentures.

La chasse à l'appât se fait en automne et en hiver. En automne, le piège est placé comme dans les chemins, mais, l'on abandonne ces chemins en partie et l'on fait surtout choix, pour tendre, des buttes découvertes, des plaines appelées savanes et des pointes rocheuses avancées.

Après avoir caché le piège, on sème tout autour, jusqu'à quelque distance, de nombreux morceaux de la grosseur du pouce environ de chair de lièvre, d'intestins de perdrix.... etc. L'on préconise surtout comme appât irrésistible pour le renard, la " bête puante ", (Mephitis americana).

On prétend que le renard, quelle que soit sa couleur, subit un entraînement désordonné pour le cadavre odorant de cet animal. Sa gourmandise ne résiste plus et il semble qu'elle



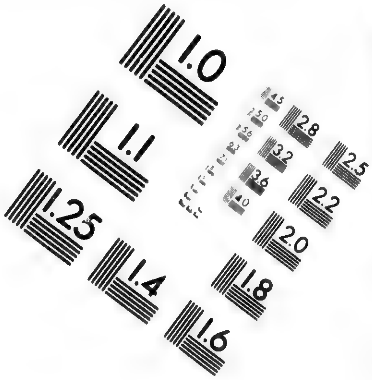
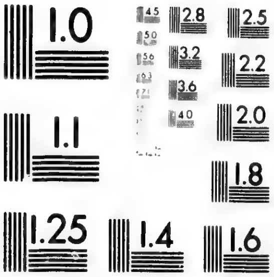
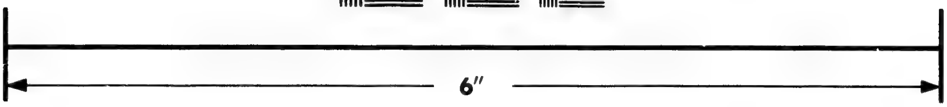
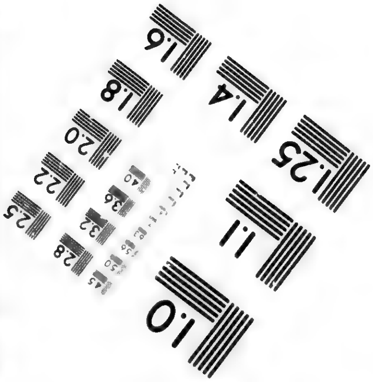
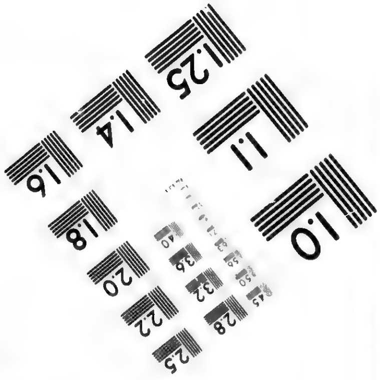


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



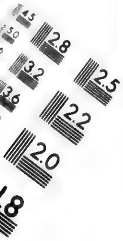






Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


4.5
5.0
2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8

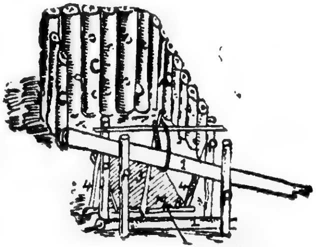
1.0

oblitère son " instinct " au point de le rendre sourd à tous les appels de la prudence.

En hiver, l'excavation qui doit recevoir le piège se creuse dans la neige, et c'est avec de la neige tamisée à travers le bout de la raquette, que l'on efface et recouvre tous les vestiges qui peuvent déceler la présence de l'homme et de sa tenture. Toutes les précautions, qui sont d'usage en automne, doivent se prendre en hiver. Les saisons les plus favorables à la chasse du renard sont le printemps et l'automne.

Il n'est pas inutile d'indiquer quels sont les soins à prendre, une fois la chasse terminée. Aussitôt qu'ils ont fini de servir, les pièges doivent être lavés à la lessive, puis, s'il est possible, plongés dans un lac ou dans une mare d'eau douce où ils resteront jusqu'à la saison de chasse suivante. L'heure venue, ils seront tirés de l'eau à bout de chaine, et toujours à bout de chaine, mis dans un sac lavé, savonné avec soin et qui, désormais, n'aura plus d'autre usage. Une fois cela fait, l'on fixera le tout à un arbre, feuillu par exemple, soit par une branche, soit par un croc de fer. Il est bien entendu toujours, que ces différentes manipulations s'exécutent au moyen de gants destinés à cet usage spécial. Les chaussures qui servent en automne, c'est-à-dire, tant que la neige n'est pas assez épaisse pour exiger l'emploi de la raquette, doivent être graissées cinq ou six jours avant de s'en servir. La matière la plus employée dans ce cas est l'huile de loup-marin, le renard n'étant pas insensible aux débris de phoque que la mer jette quelquefois au plain.

Pour s'emparer du renard, on se sert aussi de l'attrape ordinaire ou à marchette (fig. 4) ; mais elle demande une habitude et une habileté de main peu communes, et jamais elle ne peut égaler en efficacité le piège de fer.



ATTRAPE A MARCHETTE

1 tombe
2 contre tombe
3 amblette
4 soutien de marchette
M marchette
5 contre marchette
6 contre amblette
PPPP, poteaux
CCC, cabane.

(Fig. 6)

Toutes se ressemblent. Elles ne diffèrent que par leurs dimensions.

On empoisonne aussi le renard, mais je réprouve ce procédé, qui peut devenir très dangereux pour le chasseur et qui offre plusieurs inconvénients, parmi lesquels je citerai la perte complète de l'animal chassé, lorsque, pour une cause ou pour une autre, la substance toxique employée n'a pu produire son effet immédiatement.

Le parcours géographique du renard est très étendu. On trouve le renard fauve et ses variétés depuis le cercle polaire jusqu'au sud des Etats-Unis. L'Isatis, sous sa forme hibernale, descend jusqu'au Saint-Laurent ; avec son pelage gris-bleu, on ne le rencontre que très rarement au-dessous du 60me parallèle. Le renard bleu, des chasseurs, est encore trop peu connu pour qu'il soit possible de lui assigner un parcours suffisamment précis. Je n'ai jamais entendu dire qu'il en eut été capturé au-dessous du Saint-Laurent.

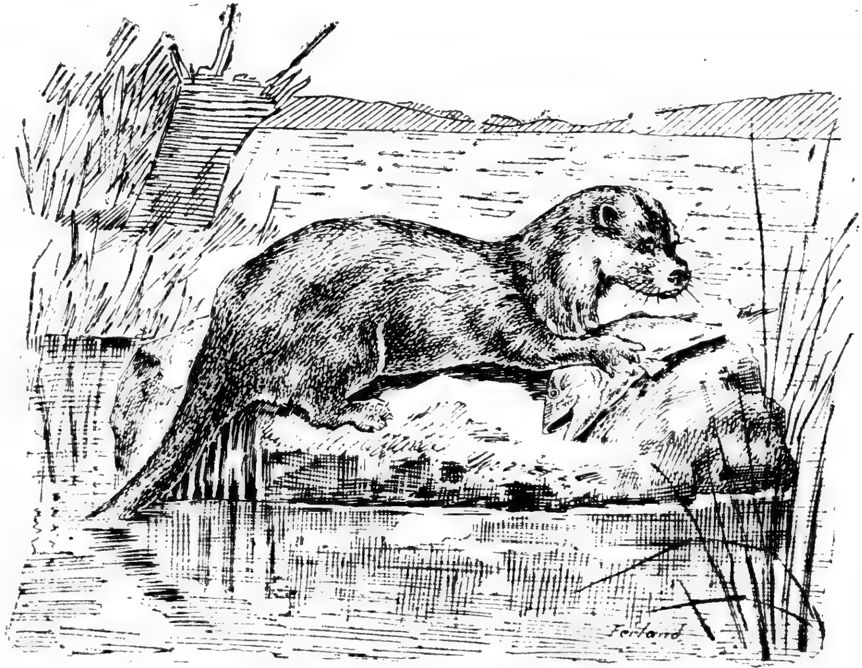
Les peaux de renard s'étendent sur moule, avec tout le poil en dedans.—Figures 5 et 6.

⁂

LOUTRE (LUTRA CANADENSIS, LINNÉE)

Brehm décrit ainsi la loutre :

“ Corps allongé, porté par des pattes courtes, la tête aplatie, le museau obtus, les yeux petits, saillants, les oreilles courtes, arrondies, les doigts fortement palmés, la queue longue, pointue, aplatie ; le poil court, raide, lisse et luisant. Elles ont cinq doigts à chaque patte,



LA LOUTRE.—Gravure du "Chasseur Illustré," Paris.

les deux moyens un peu plus longs que les autres ; la plante un peu plus poilue, mais appuyant presque toute entière sur le sol ”

Un chasseur n'eut pas mieux dit et cette description bien qu'un peu bysantine est d'une rigoureuse exactitude.

Dans nos pays, le pelage de la belle loutre est d'un brun acajou foncé. Sa taille atteint trois pieds de longueur sans la queue, qui mesure à peu près quinze à dix-huit pouces.

Cet animal est essentiellement aquatique et ichtyophage. Cependant, il ne dédaigne, ni les grenouilles, ni les couleuvres, ni les salamandres et l'on trouve quelquefois dans ses épreintes—fientes—jusqu'aux élytres de certains insectes aquatiques qui fréquentent les mêmes eaux que lui.

La loutre habite le bord des lacs et des rivières et se transporte constamment des uns aux autres ; — elle portage ! Cette coutume caractéristique est mise à profit par nos chasseurs qui tendent dans les portages qu'elle se bat ainsi ; portages très visibles, tassés le plus souvent jusqu'à la terre en automne et qui, en hiver, lorsque la neige a couvert le sol, offrent les apparences d'une rigole de huit à dix pouces de largeur, semi-cylindrique, et dans le milieu de laquelle on distingue, dans le sens de la longueur, une rainure également semi-cylindrique, mais rigide, indiquant l'endroit où a trainé la queue de l'animal.

Sur les bords de ces rivières et de ces lacs, elle affectionne certains lieux abrités et vaseux, où elle vient jouer, se reposer ou manger. Elle les choisit généralement à la naissance ou à l'extrémité des sentiers qui la conduisent d'un réservoir à un autre.

Elle adopte pour demeure, des excavations naturelles, des amas de roches et des enchevêtrements de racines où elle peut pénétrer par une ouverture placée au-dessous du niveau de l'eau. Elle sait aussi, dans les falaises molles, se creuser des terriers à double chambre et à double entrée.

Enfin, plusieurs fois, je l'ai vu s'emparer des cabanes abandonnées par les castors, ce qui a fait croire à quelques naturalistes qu'elle attaquait ces animaux et les détruisait.

La saison des amours se produit de février en mars dans nos pays. La mise bas a lieu en mai et les portées se composent de deux à quatre petits ; le plus souvent trois, rarement quatre.

La loutre est un grand destructeur de poisson, mais les dégâts qu'on lui prête ont été fort exagérés. D'abord elle attaque bien rarement les petits, puis elle détruit un grand nombre de

“ mangeurs de frai. ” Elle a pour l'anguille un entraînement irrésistible et chacun connait l'action destructive de ce poisson sur le frai et l'alevin des autres espèces.

Voici d'ailleurs, d'après le “ Chasseur Illustré, ” ce que pensent les Anglais, du rôle de la loutre et de l'anguille dans les réservoirs ou les cours d'eaux poissonneux.

“Une discussion s'est engagée dans quelques journaux d'outre-Manche sur le point de savoir si cet animal est aussi malfaisant qu'on le répète sans cesse. Un ami de la loutre, et qui paraît en connaître fort bien les mœurs, prétend qu'elle se nourrit surtout d'anguilles, avalant ça et là, comme par mégarde, divers animaux aquatiques, parfois même un canard, mais recherchant en définitive, partout et toujours, l'anguille avec une prédilection marquée.

Or, qu'est-ce que l'anguille, sinon le pire ennemi des salmonidés, voire même de tous les poissons ? A l'époque de la ponte, les anguilles ne quittent pas un instant les frayères. Les saumons et les truites deviennent ainsi victimes de sa voracité, et n'était la loutre qui tient en respect cette vilaine engeance, la multiplication des poissons serait réduite à néant, leurs œufs étant dévorés jusqu'au dernier. La loutre favorise donc le repeuplement des eaux en mettant un terme aux déprédations de l'anguille.

“ Cette thèse semble bien quelque peu paradoxale, mais l'on cite des cas où les gardes-pêche, navrés de la disparition du poisson dans un pays sans braconniers, ont découvert, après plusieurs années de patientes recherches, que chaque frayère était occupée, surveillée, mise pour ainsi dire en coupe réglée par des anguilles. Les œufs des poissons, quels qu'ils fussent, disparaissaient aussitôt pondus. Pour mettre un terme à cet état de choses, il a fallu poursuivre les anguilles et les tuer sans merci avec des tridents. A la suite d'exterminations semblables, certaines eaux se sont abondamment repeuplées.

“ Pour en revenir à la loutre, un garde ayant eu la bonne fortune, très rare assurément, d'en observer une, vingt minutes durant, la vit chercher des anguilles sous les pierres avec beaucoup de persévérance ; elle savait évidemment les atteindre, puisqu'on les lui vit manger. La loutre dévore, sans contredit, de temps à autre, des poissons qui ne sont pas des anguilles, mais il est évident que la guerre faite par elle à ces mangeuses de frai est une forme de la protection du poisson.

“ Voilà ce que pensent les Anglais, ou du moins quelques-uns d'entre eux. Tout en reconnaissant que les loutres ont certaines habitudes particulières assez difficiles à comprendre ou à expliquer, notre confrère "Chasse et Pêche," de Bruxelles, ne croit pas devoir demander que l'on cesse de mettre leur tête à prix, parce que, dans les pays plats, elles font toujours de grands ravages dans les étangs à truites arc-en-ciel, à perches-truites, à catfish ; elles ont une prédilection marquée pour le catfish,—et quand elles en viennent aux carpes et aux tanches, elles prendront toujours les plus grosses pièces. Chaque année, nos grosses carpes mères ont à soutenir des combats qui sont un jeu pour les loutres, mais non pour les carpes, qui y laissent des morceaux de leurs lèvres et des rondelles coupées dans leur queue.

" Ne semble-t-il pas que les champions de la loutre soient avant tout les défenseurs d'un sport dont ils détiennent le record et qu'ils regretteraient de voir disparaître faute de sujets, avec la race choisie des "otterhounds." Question de sport également que la guerre vouée à l'anguille en faveur des Salmonidés,—guerre légitime, à notre avis, pour les pisciculteurs et pour les pêcheurs eux-mêmes. Aux uns comme aux autres, l'on ne saurait trop répéter qu'il convient de mêler le moins possible l'anguille, d'ailleurs excellente, aux autres poissons ; à supposer même que l'anguille ne détruise point tout le frai d'un cantonnement, il est certain que, douée comme elle l'est dans la lutte pour l'existence, elle nuira le plus souvent à ses voisins ; l'anguille mange où les autres jeûnent et n'hésite pas, du reste, à quitter, le cas échéant, par la voie de terre, des eaux peu plantureuses où elle a créé elle-même la famine. "

Il semble qu'il devrait peu nous importer que la loutre fut ou ne fut pas l'une des causes de la disparition du poisson et que sa dépouille seule devrait nous intéresser. Il n'en est pas tout à fait ainsi, car, toutes nos industries cynégétiques ou pisciculturales sont solidaires les unes des autres et le chasseur ou l'éleveur de pelleterie peut avoir le plus grand intérêt à ménager le poisson de son territoire de chasse. C'est pourquoi, j'ai cité l'opinion de personnes compétentes ; opinion dont les chasseurs et les pêcheurs sauront tirer quelque profit.

L'élevage de la loutre peut s'entreprendre avec tous les gages de succès. Cet animal accepte mieux que la demi-domestication ; s'apprivoise complètement et peut s'attacher à son maître à la façon d'un chien.

La loutre se chasse au fusil, au piège de fer et à l'attrape passagère ; du moins ce sont les trois procédés les plus usités par les chasseurs de nos pays.

Les chasseurs européens en ont d'autres appropriés à leur territoire de chasse, et parmi ces procédés il en est deux qui, malgré leur efficacité reconnue et la facilité de leur emploi, semblent ignorés de nos trappeurs ; je veux parler du barrage des cours d'eau à l'aide de rets et du parti que l'on tire de l'entraînement très réel que les loutres paraissent éprouver pour les pierres entièrement blanches. Je reviendrai un peu plus loin sur ces deux sujets.

La loutre, quelle que soit sa finesse, qui semble avoir pour principal auxiliaire son cerveau plutôt son odorat, se voit " par corps " assez souvent dans nos pays.

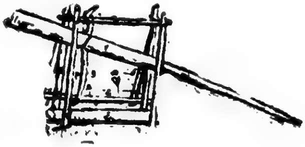
La tirer est donc assez facile et quoique la tuer raide ne soit pas aisé, l'on peut, avec un peu de chance, s'y essayer assez fréquemment. Les montagnais sont très habiles à ce genre de chasse, plus habiles que les trappeurs blancs, qui considèrent la chasse au fusil au bois comme une aventure et préfèrent l'emploi du piège de métal et de l'attrape passagère.

Le piège de fer se place au milieu des cours d'eau et des “ portages. ” Dans ces derniers, il doit être dissimulé avec soin et drogué avec le rognon tondreux de castor. Dans les cours d'eau, il faut choisir un petit rapide, et rétrécir la largeur au moyen d'un barrage ouvert en son milieu provoquant ainsi la formation d'une petite chute ; cela fait, on place le piège au pied de cette chute, dans le bouillonnement de l'eau. Cette position, on le conçoit, offre deux avantages: elle cache le piège sous l'écume et force l'animal à passer à l'endroit même où ce piège est posé. On doit avoir le soin d'engager dans l'organeau de la chaîne un long et fort bâton, que l'on alourdit et que l'on abandonne auprès du piège en lui donnant, autant que possible, l'apparence d'un débris de bois entraîné naturellement, jusque-là, par les eaux. Les chasseurs canadiens, contrairement à ce que font ceux d'Europe, qui appâtent avec une écrevisse ou un poisson très frais, ne mettent rien sur le piège pour attirer l'animal.

La loutre s'introduit très souvent dans les cabanes abandonnées par les castors. Dans ce cas, un piège bien placé à l'entrée réussit à la prendre quelquefois. Mais le moyen le plus “ chanceux, ” ainsi que le disent les chasseurs, c'est l'attrape passagère, (1) qui s'édifie dans les portages.

---

(1) **Figure.**



(Fig. 7)

J'ai dit que, parmi les modes de chasse employés en Europe pour capturer les loutres, il y a en deux ou trois qui paraissent inconnus de nos trappeurs. Ces procédés, dont je puis garantir l'efficacité, pour en avoir fait usage bien des fois avec succès, sont les suivants.

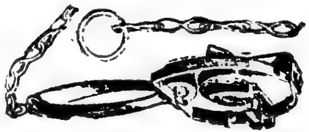
En premier lieu, l'emploi du " tramail ", sorte de rêts à grandes mailles que l'on tend en travers du ruisseau ou de la rivière fréquentée par la loutre que l'on convoite. En second lieu, la " pierre blanche, " pour attirer la loutre près de l'affût que l'on a choisi ou du piège que l'on a tendu. Le tramail, que l'on établit perpendiculairement au courant, force l'animal que l'on fait poursuivre par un chien, à revenir sur l'eau pour franchir la partie du rêts qui en affleure la surface, et pendant qu'il se livre à cette manœuvre, qui le découvre complètement, le chasseur, posté à l'une des extrémités du filet, peut le tuer d'un coup de fusil. Mais ce moyen, très bon en lui-même, demande certains apprêts, l'adjonction d'un bon chien et le transport d'un rêts qui, sans être lourd, deviendrait cependant une cause d'embarras de plus dans les portages ; je comprends donc qu'il ne soit pas adopté par nos trappeurs.

Mais la pierre blanche ! Comment se fait-il qu'ils en ignorent les vertus ? Il est indiscutable que, si vous placez une pierre blanche, bien blanche, sur les bords d'un lac ou d'une rivière fréquentée par les loutres, vous constaterez après deux ou trois jours, par les pistes et par les empreintes — fientes — que ces animaux viennent toutes les nuits méditer près de cet objet de leur prédilection, et cela à l'exclusion de tous les endroits qu'ils affectionnaient avant l'apparition de sa pierre blanche.

Ce fait est certain. Mille chasseurs et plus l'on constaté comme moi ; et voici le moyen de l'exploiter :

On choisit une pierre plate, assez épaisse cependant et d'une largeur de 12 à 15 pouces. On la blanchit avec du lait de chaux ou autrement si elle n'est déjà blanche, puis on la place à trois ou quatre mètres du bord de l'eau. A vingt ou vingt-cinq pas de cette pierre l'on se construit un affût, s'il n'existe déjà un buisson ou une touffe d'arbustes à proximité. Aussitôt que l'on a la certitude que l'animal commence ses méditations, ce qui a lieu au bout de deux ou trois jours et généralement avant minuit, on s'embusque, le soir peu après le coucher du soleil, et l'on attend sans fumer et sans bouger, que la loutre se présente, ce qui ne tarde jamais bien longtemps. Il est alors nécessaire de tirer très juste et à l'endroit le plus vulnérable, car pour peu que la loutre blessée puisse regagner l'eau, vous ne la verrez plus, elle mourra au fond du lac ou de la rivière sans reparaître et sans qu'il vous soit possible de vous douter du point précis où elle aura rendu le dernier soupir.

On peut se servir d'un ou plusieurs pièges No 4, placés près de la pierre blanche, mais, dissimulés avec tout le soin imaginable. Voici le piège le plus convenable à mon avis. La loutre a les pattes courtes et très robustes, et les mâchoires des pièges non armées de dents ne suffisent pas toujours à la retenir. Elles glissent sur le poil et l'animal ne tarde pas à s'échapper.



1 SEUL MODELE

1 RESSORT

5 pouces diamètre entre
mâchoires ouvertes

(Fig. 8.)

L'on doit se défier d'une loutre prise ou blessée, car dans cette situation peu enviable, elle devient féroce, se défend et mord avec une énergie à peine croyable.

La loutre est très répandue dans la province de Québec où la multitude des lacs, des rivières et des ruisseaux poissonneux lui offre d'inépuisables ressources alimentaires.

Son parcours géographique est étendu. On la rencontre au nord jusqu'auprès du 60e parallèle et au sud elle va jusqu'au golfe du Mexique.

On " lève " sa peau—en l'incisant au dedans des cuisses et en passant par l'anus, puis on la met sur moule, avec serre, comme le renard.

La queue se fend et se maintient ouverte au moyen des petits morceaux de bois pointus engagés dans la peau et placés transversalement.

La peau de loutre est assujettie à certaines modifications passagères qui en changent l'aspect. J'y reviendrai lorsque je traiterai des peaux de saison.

⁂

LE CASTOR (CASTOR FIBER, LINNÉE)

Le castor est un animal de formes lourdes et ramassées, mesurant lorsqu'il est adulte de 2 à 3 pieds de longueur sur 1 pied de hauteur.

Ses pieds de derrière sont plus longs que ceux de devant et en diffèrent par la palmure et par l'ongle double de l'avant dernier doigt.

Il a la tête obtuse et portant des narines prolongées au-delà des mâchoires. Sa lèvre supérieure est fendue et sa bouche est armée d'incisives très fortes, plates et de couleur orangée sur leur face interne, blanches et triangulaires en dedans. Il a 22 dents : 4 incisives en forme croissant et 15 molaires composées. Sa queue, dont la longueur est à peu près le tiers de celle du corps, est squameuse à la façon des rats et des pangolins, ellipsoïde et aplatie horizontalement. Son œil et sa pupille sont très petits. Les oreilles petites et de formes élliptique, mais suffisantes, pour s'abaisser sur le conduit auditif et le mettre à l'abri de l'entrée de l'eau.

Pour en terminer avec cette description très exacte, mais un peu technique, que j'emprunte à Alcide d'Orbigny, il me reste à dire que cet animal très intéressant est l'un des plus gros rongeurs qui existent et que son épiderme est entièrement recouvert d'un duvet très épais, soyeux, velouté, d'où s'échappent des poils longs de nuance plus sombre. La couleur de sa fourrure varie du châtain au brun foncé sombre sur le dos et plus clair sur le ventre.

Larousse dans son dictionnaire encyclopédique avance que : les castors du Canada, pendant l'été, vivent dans les terriers qu'ils se creusent le long des fleuves et des rivières, mais qu'aux approches de l'hiver, ils quittent leurs retraites et se réunissent souvent au nombre de deux à trois cents pour construire leurs demeures d'hiver et former de véritables villages. Ce n'est que lorsqu'ils ont endigué, ajoute-t-il, qu'ils procèdent à la construction de leurs cabanes.

Les castors se creusent, il est vrai, des caches le long des fleuves et des rivières, mais, la confection de ces " retraites, " connues sous le nom de *ouaches* (sans doute corruption de *caches*) par les chasseurs, n'est pas autre chose qu'une précaution que la prudence inspire à cet intelligent animal. Il ne quitte sa cabane et ne se réfugie dans son terrier que lorsqu'un danger lui paraît imminent. Aussitôt le péril disparu, il regagne sa demeure, qu'il n'abandonne, ni l'hiver, ni l'été. Quant aux villages de castors, je n'y contredis pas ! Des villes mêmes, si l'on veut, j'y consens, mais, je puis avouer que j'en ai jamais vues depuis vingt-cinq ans que je chasse au Canada.

Tous les chasseurs de profession avec lesquels je me suis trouvé en contact n'ont pas été plus heureux que moi, et les agglomérations de castors assez considérables pour constituer des villages me paraissent être des exceptions.

Cependant, dans certaines circonstances spéciales, il peut y avoir jusqu'à dix et douze familles dans un même lac. Ce cas, très rare, se présente lorsque le lac choisi par ces animaux est très grand, très isolé et très éloigné de toute autre pièce d'eau. Un des plus vieux et des plus habiles trappeurs que j'ai connus, n'a vu pareille chose qu'une seule fois pendant toute la durée de son existence de chasseur. Il trouva, bien au loin dans l'intérieur, un lac écarté, solitaire, de plusieurs lieues d'étendue. Nul canot n'avait encore sillonné ses ondes, aucun chasseur ne semblait, jusque-là, avoir foulé ses rives. Dix cabanes de castors s'appuyaient sur les bords de ce réservoir inconnu. Moins heureux que le vieux chasseur, je n'ai jamais vu plus de deux ou trois familles de castors dans un même lac.

Peut-être, autrefois, tout-à-fait autrefois, a-t-il existé des villages construits par ce mammifère, mais il doit y avoir de bien longues années, et l'augmentation de la population des chasseurs, activée par la Cie de la Baie d'Hudson ou les Compagnies rivales, a dû modifier très vite cet état de choses.

Les cabanes des castors sont construites sur les rives des lacs et sur les bords des rivières affluentes et des mares qui les avoisinent. Elles ont deux étages, l'un au-dessus de l'eau, l'autre immergé. Les deux étages communiquent ensemble, ce qui permet à l'animal de sortir à son gré par l'une des portes de son habitation, porte toujours placée à l'étage inférieur et sous l'eau. Le compartiment supérieur est divisé en loges, où chaque habitant se fait un lit de mousse qu'il entretient avec la plus scrupuleuse propreté. Si une cause accidentelle vient influer sur le niveau des eaux du lac, il sait lui faire reprendre sa hauteur normale à l'endroit où il est domicilié, en modifiant les barrages presqu'indestructibles qu'il jette en travers des ruisseaux et des rivières qui s'en écoulent.

A propos de ces barrages, l'opinion des chasseurs diffère de celle des naturalistes. Ces derniers croient, pour la plupart, que ces digues sont l'ouvrage d'un grand nombre de castors.

Les chasseurs, au contraire, pensent que, malgré leur dimension, elles sont l'œuvre d'une seule famille, dont les efforts et les travaux sont dirigés pendant une longue suite d'années vers le même but.

Je crois inutile de parler des moyens

employés par le castor pour construire ces barrages. Ils sont si connus. La manière dont il érige sa demeure l'est moins.

Les matériaux qui servent à la construction de l'édifice sont le bois, la mousse et la vase. Il gâche la vase, y mêle la mousse et soutient le tout au moyen de morceaux de bois. Quelquefois, il place de petits cailloux dans ce torchis. Les cabanes sont arrondies au sommet et ressemblent assez, de loin, à de grandes ruches.

Le castor sait non-seulement construire, mais encore remettre en état sa demeure, lorsqu'elle a été dégradée par les éléments ou défoncée par les chasseurs.

Pour accomplir toutes ces œuvres, je ne lui connais que deux instruments, ses pattes et ses dents. Il ne me parait pas démontré que sa queue plate et squameuse lui serve de truelle, ainsi que l'ont avancé certains auteurs. La structure de sa cabane indiquerait plutôt le contraire, et je crois que cette queue célèbre lui sert surtout à frapper l'eau, pour avertir ses congénères lorsqu'un danger les menace, et pour casser la glace qui le gêne.

Le castor se nourrit de branches d'arbres. Il a surtout une prédilection bien marquée pour les jeunes pousses de bouleau et de tremble. Vers la fin de l'automne, il accumule autour de sa cabane les branches nécessaires à sa nourriture pendant l'hiver. Il est monogame. S'il perd sa femme, il cherche à se réaccoupler et dans ce but entreprend d'assez longs voyages. Pendant cette recherche, il gagne quelquefois la mer, nageant près du rivage jusqu'au moment où il trouve l'embouchure d'un cours d'eau à sa convenance et où il suppose rencontrer l'objet de ses désirs. C'est un animal très laborieux qui, lorsque il est réduit à l'isolement par les chasseurs, va demander à la cabane la plus voisine une hospitalité et une part de travail qui ne lui sont jamais refusée.

Cependant le castor isolé existe. C'est le castor paresseux ! celui qui, pour une cause ou pour une autre, refuse de prêter son concours aux travaux entrepris par les habitants de la cabane. Lorsque son inaction est constatée, il est expulsé sans pitié et condamné à vivre seul. C'est lui qui habite en toute saison les terriers ; c'est lui qui *portage* tout l'hiver à la recherche de sa nourriture, car il ne se fait pas *d'amas* et son imprévoyance semble égaler sa paresse.

Le castor n'est effrayé, ni par la vue de l'homme, ni par le bruit du fusil. On dirait qu'il n'a qu'une confiance médiocre dans le témoignage de ses yeux et de ses oreilles. Il s'en rapporte exclusivement à son odorat. Aussitôt que ce dernier lui signale un danger, il plonge, disparait dans sa cabane ou va se réfugier dans ses ouaches avec la plus grande rapidité.

Les cabanes sont ordinairement habitées par cinq castors, quelques fois par sept : deux vieux et deux de l'année précédente, auxquels les chasseurs donnent le nom de *moyens*, puis, trois jeunes de la dernière portée.

On trouve assez souvent, néanmoins, huit et dix castors dans une cabane. Il en a été pris jusqu'à onze dans une même demeure. Je ne pense pas que ce nombre ait jamais été dépassé.

Un gros castor adulte pèse jusqu'à soixante livres et sa peau seule peut atteindre le poids de trois livres. La moyenne des peaux séchées varie d'une demi-livre à trois livres.

Sa chair est estimée des chasseurs blancs et des sauvages. Son foie, sauté au beurre, est un mets fort agréable. Sa queue passe pour un morceau des plus délicats. Il est très malheureusement considéré, par les autochtones, non seulement comme fourrure appréciée, mais plus encore peut-être, comme un objet d'alimentation.

Le castor possède quatre glandes, dont deux, appelées *rognons huileux*, sont remplies d'un liquide sirupeux et musqué que les chasseurs emploient pour attirer aux pièges certains animaux à fourrures, tels que le loup-cervier, etc. ; les deux autres, de texture spongieuse, répandant une odeur de musc *sui generis* servent d'appât pour le castor, etc., et sont connues sous le nom de *rognons tondreux* ; ces glandes ont encore des propriétés médicinales particulières.

Les chasseurs s'appliquent les rognons tondreux sous forme d'emplâtre pour guérir leurs contusions, et boivent une infusion de cette substance dissoute dans du whisky et de l'eau tiède, lorsqu'ils sont atteints de certaines affections des bronches et de l'estomac.

La femelle, aussi bien que la mâle, est munie de ces appendices précieux.

D'après le docteur Sarazin, cet animal n'aurait qu'une seule ouverture, comme les oiseaux, pour expulser les excréments solides et liquides. (Brochure de Monseigneur l'abbé J. C. K. Laflamme—Québec, 1887).

D'après Alcide d'Orbigny, l'orifice externe des organes générateurs et celui de la défécation s'ouvrent tous deux dans une espèce poche ou cloaque tellement enfoncée sous la queue que l'on douterait de la possibilité de l'accouplement, si on ne l'avait vu s'accomplir.

De chaque côté de cette poche se trouvent deux paires de glandes ; les supérieures secrétant une humeur onctueuse et odorante particulière au castor. — *Rognons huileux* des chasseurs, quant aux *rognons tondreux*, d'Orbigny semble les ignorer.

Il ajoute que les organes reproducteurs, qu'il ne faut pas confondre avec les glandes ou rognons, sont profondement enfoncés dans les aines d'où ils se déplacent à la saison des amours, du moins est-ce là la croyance des chasseurs.

Comme chez presque tous les animaux, l'albinisme se rencontre chez le castor, mais très rarement. Parmi le grand nombre de peaux qu'il m'a été donné d'examiner, je n'en ai vu qu'une seule qui fût blanche.

On le chasse de bien des manières, mais surtout au piège de fer, au fusil et à l'attrape passagère.

Le piège que l'on emploie est le piège No 4. Il faut le choisir à ressorts solides et à mâchoires minces. Trop épaisses, elles auraient le défaut grave de saisir imparfaitement la patte trapue de l'animal. Plus on a de pièges mieux cela vaut, cependant, ceux-ci étant assez lourds, le nombre que peut en emporter un homme se trouve nécessairement limité.

Six pièges bien employés suffisent pour *tendre une cabane.*—Tendre une cabane, c'est placer autour d'elle une certaine quantité de pièges ou d'attrapes.

Pour trouver cette cabane il faut *marcher*, c'est-à-dire suivre tous les cours d'eau, grands ou petits, qui sont sur le terrain de chasse de votre élection. En général, tous ces cours d'eau servent de *charges et de décharges,* à des lacs ou à des mares fréquentées par le castor. L'examen des travaux d'endiguement, placés pour l'ordinaire, sur les décharges, fournissent de précieuses indications.

Si les digues sont soigneusement entretenues, vous avez lieu de penser que vous êtes très près de l'objet de vos recherches. Vous suivez alors la rive et, si des tronçons de bois ronds, aux extrémités rongées en cône ou en bec de flûte, frappent vos regards ; si la trace des incisives y est de date récente, vous pouvez presque affirmer, la présence du castor dans le lac. Mais, si continuant vos investigations vous tombez sur un *portage,* c'est-à-dire, sur un sentier large d'un pied à dix-huit pouces et battu jusqu'à la terre, vous êtes à quelques mètres de l'animal. N'avancez, désormais, qu'avec précaution, car sa cabane doit être bien près de vous.

Avant d'aller plus loin, je veux dire quelques mots de la singulière faculté que les chasseurs prêtent au castor.

On appelle *bois de castor* certaines portions d'arbres abattus que ces animaux rongent aux deux extrémités. Ces fragments appartiennent à des essences dont la pesanteur spécifique est peu considérable et, il semble que, jetés à l'eau, ils doivent toujours flotter. Il n'en est rien cependant, lorsqu'ils ont été placés sous l'eau par le castor. Aucun lien visible ne les retient immergés et pourtant ils ne surnagent point.

Emparez-vous de l'un de ces morceaux de bois, essayez de le replacer, dans des conditions identiques, il reviendra immédiatement à la surface. A quelle cause attribuer cette modification ? Comment expliquer cet étrange phénomène ? Je laisse la solution du problème à de plus habiles, et je reviens à mon sujet.— Une fois la cabane trouvée, il est bon de se rendre compte du nombre et de l'âge des habitants. L'examen des *fumées* qui sont grisâtres, cylindriques, peu allongées et toujours caractérisées par des particules de l'écorce ou des pousses d'arbres ingérées, vous apprennent ce qu'il importe que vous sachiez. Avec un peu d'habitude, on arrive facilement, par la comparaison du volume des fumées, à donner à chaque producteur l'âge qui lui convient. Il peut se présenter trois éventualités :

Ou la cabane est occupée par un couple de castors adultes ; ou elle contient ce couple, et les jeunes de l'année précédente, appelés *moyens*, sont restés avec leurs parents, et la famille se compose au moins de sept individus. Dans ces deux derniers cas, vous êtes presque assuré d'une chasse heureuse.

Le piège de fer doit être placé à l'extrémité des portages, à deux ou trois pouces sous l'eau, si vous *tendez* pour la patte de devant ; à cinq ou six pouces, si vous avez fait choix de la patte de derrière. Ce résultat s'obtient en rapprochant ou en éloignant le piège de la rive où *débarque* l'animal.

La chaîne du piège doit être fixée par l'organeau qui la termine, à un piquet solidement enfoncé. Quelquefois on se contente d'attacher un cailloux à l'extrémité de la chaîne. Le poids de cette pierre doit être tel, que le castor puisse l'entraîner au large, mais trop lourde, pour qu'il puisse remonter respirer à la surface. Ce moyen est assez bon, lorsque la rive se prolonge en pente douce sous l'eau ; dans le cas contraire, il a l'inconvénient de forcer à des recherches prolongées et quelquefois infructueuses.

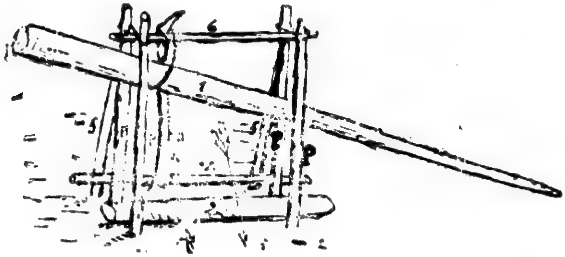
Le piège en place, vous fichez en terre ferme, à quelques pouces en avant, un bout de bois sec, portant à son extrémité un morceau de *rognon tondreux*. Toute l'opération doit être exécutée en silence, et le plus possible, sans quitter le canot. Lorsque vous êtes obligé de mettre pied à terre, il ne faut pas négliger d'arroser à plusieurs reprises, en vous retirant, les endroits où vous avez dû poser le pied. Cette précaution est toujours excellente à prendre, car elle contribue beaucoup à détruire ou à atténuer les émanations qui s'échappent des vêtements du chasseur.

Après avoir *tendu* les portages, il est toujours bon de placer un ou deux pièges sur la digue de la décharge.

Si votre *tenture* a été faite avec soin et avec prudence, il est à peu près sûr que vous aurez un castor ou deux le lendemain matin.

Mais ce procédé, d'une complète efficacité pour se saisir des moyens et des jeunes, devient insuffisant pour capturer un vieux castor, surtout s'il est *futé* ou s'il a déjà eu affaire au chasseur.—On dit qu'un animal est *futé* ou *dompté*, quand son intelligence est parvenue à son plus grand dégré de perfection.—Lorsque rien ne viendra plus à votre piège tendu au bord de l'eau, ce sera une preuve que l'animal *a eu connaissance* de vos agissements et, dès lors, vous n'avez plus rien à ménager. Vous allez droit à sa cabane. Aussitôt qu'il vous entend, il plonge et se dérobe. Vous placez alors un piège, dans le couloir servant d'entrée, et un second, un peu en arrière du premier.

Le vieux castor, à son retour, découvre le premier piège et le fait adroitement décliquer, en y introduisant une branche d'arbre qu'il tient entre ses dents, puis, rassuré, va quelquefois se prendre dans l'autre. Mais le plus souvent, il déjoue toutes vos embûches et fait partir les deux pièges, les déplace, les retourne, les culbute de toutes manières, et vous en êtes pour vos frais de finesse et de rouerie.



Une tenture excellente pour le castor est l'attrape passagère, que je renouvelle ici.

Cette attrape se compose essentiellement de quatre poteaux, P P P P, liés à leur sommet, deux à deux, et maintenus à l'écartement nécessaire par une pièce de bois (6) d'un diamètre égal à celui de la *tombe* (1)—cette pièce (6) est représentée moins grosse que la *tombe* (1) afin de laisser voir le jeu de la *languette* (3)-- ; d'une *tombe* (1) que vous chargez à votre gré ; d'une *contre-tombe* (2) destinée à recevoir le choc de la pièce (1) ; de deux *fiches* (5 5) fixées par deux poteaux (P P) par leur extrémité supérieure et enfoncés en terre par l'extrémité inférieure—" ces deux fiches doivent être dans la réalité plus rapprochées des poteaux que ne l'indique la figure.

D'une *contre-languette* (4) s'appuyant à la partie inférieure des fiches et maintenue contre ces dernières par la pression exercée par la *languette* (3). Cette pièce est taillée en forme d'S très allongée. Une corde plus ou moins forte, suivant le poids que l'on veut appuyer sur la tombe, passe par la pointe supérieure de la languette et vient entourer la tombe, qui, sollicitant assez vivement la languette, la contraint à maintenir par son seul effort la contre-languette (4) appliquée sur les fiches (5 5).

On comprend facilement, si cette disposition a été prise d'une manière intelligente, qu'un animal venant, soit d'un côté, soit de l'autre, dans les deux directions indiquées par les flèches, fera baisser par son poids la contre-languette, lorsqu'il passera dessus ; cette dernière, n'étant maintenue que par l'extrémité inférieure de la languette, laissera échapper celle-ci, qui basculant rapidement, rendra à la tombe....toute liberté de cheoir sur le dos de la bête.

L'attrape passagère peut servir à capturer tous les animaux du bois, et l'on conçoit que la distance, entre la tombe et la contre-languette, doit varier avec la taille de ceux-ci.

Pour le castor, cette distance doit être verticalement de 6 pouces. Cette attrape se place dans les portages qu'il fréquente, et réussit surtout bien dans les voies qui lui servent à se transporter d'un lac dans un autre.

Il est assez difficile à un jeune chasseur de donner à toutes les pièces qui la composent les proportions exactes qui lui conviennent, mais il ne faut pas se décourager, et l'on parvient assez vite à bien faire, avec un peu de travail et de persévérance.

Il vaut toujours mieux un peu trop charger la tombe que de ne pas la charger assez, mais on doit éviter l'excès, pour ne pas raidir trop la languette ; cela nuirait à son échappement et pourrait même l'entraver complètement, lorsque l'animal passerait sur la contre-languette (4.)

Il existe encore bien d'autres attrapes, mais elles ne s'emploient guère pour le castor ; celle que je viens d'indiquer est la seule, à mon avis, propre pratiquement, pour ce genre de chasse, et je passe au fusil.

Quand vous voudrez vous servir de cette arme, choisissez, s'il est possible, une cabane dont les habitants ignorent encore votre présence dans le voisinage. Puis, un beau soir, au coucher du soleil, placez-vous en observant le plus complet silence, près de cette dernière. Il va sans dire que vous avez dû vous ménager l'avantage du vent, sans cela votre présence serait révélée sur le champ et vous perdriez toute chance de réussite.

Au bout de quelques instants d'attente, vous apercevez sur les bords de l'amas de branches accumulées autour de la cabane, le commensal obligé du castor, son cousin germain, le rat musqué.

Quelques minutes après la disparition de celui-ci, vous verrez poindre la tête de l'animal que vous attendez. Le manquez-vous ? restez immobile, car si vous avez su vous ménager l'avantage du vent, il ne tardera pas à reparaître, et dans le cas où le découragement se serait emparé de vous à la suite d'un nouvel insuccès, restez en place tout de même : " votre maladresse sera récompensée par le spectacle le plus curieux. Vous assisterez à l'arrivée des castors revenant de la corvée des vivres et rapportant dans leur gueule, pressées sur leur poitrine, avec leurs pattes de devant, les branches d'arbres qu'ils mettent en réserve pour se nourrir pendant la rude saison d'hiver."

La chasse au fusil est celle qui permet d'agir avec le plus de rapidité. Il est encore bien d'autres façons de s'emparer de cet animal !

On peut démolir sa cabane, la mettre à sec en brisant les digues qui maintiennent le niveau des eaux ; on peut se saisir de lui, en l'acculant peu à peu contre sa demeure ; en l'emprisonnant dans un cercle formé de piquets que l'on rapproche chaque jour de plus en plus ; on peut tendre des filets dans lesquels il se jette quelquefois à la façon des loups-marins d'esprit ; en le poursuivant dans ses caches au moyen de chiens dressés à cet effet (1)—en faisant baisser le niveau des lacs... etc., mais tous ces moyens, peu utilisés d'ailleurs, sont indignes des vrais chasseurs, des véritables disciples de Saint-Hubert, et je ne les indique que pour mémoire.

---

(1) C'est ce que l'on appelle " trancher le castor. "

Le castor se dépouille à la manière de l'ours.

Il s'incise sur le ventre. Les pattes ne se fendent pas, et la queue doit s'enlever. La peau s'étend sur un cadre et rarement au moyen de *serres*. Ce cadre se compose d'un cercle fait en bois de bouleau ou d'épinette noire, et d'un diamètre assez grand pour être largement concentrique à la peau qu'il doit soutenir. On fixe celle-ci au moyen de fil à saumon qui, passant dans de petites incisions pratiquées sur le pourtour de la dépouille, vient entourer chaque fois, le cercle préparé pour l'opération.

Plus la ficelle est raidie avec soin, plus la peau, en séchant, acquiert de qualité. Quelques chasseurs, pour donner à la pelleterie la teinte aimée des acheteurs, la saupoudrent de sel du côté opposé au poil et la laissent dans cet état une demi-heure ou une heure, puis ils l'étendent. Cet artifice donne d'excellents résultats, surtout pour les peaux qui doivent sécher sur les moules, mais ce procédé a vieilli.

Le prix du castor est variable. Il se vend à la livre.

La chasse du castor est l'une des plus fructueuses et l'une des plus goûtées par les montagnais, qui trouvent en elle non-seulement une source de bénéfices, mais encore un aliment qu'ils affectionnent.

Je crois que le parcours géographique du castor n'est pas étendu et qu'il va, chaque jour, se restreignant de plus en plus.

Dans les territoires de chasse du nord du Saint-Laurent et du golfe, c'est-à-dire, dans le vaste espace qui est borné, à l'ouest, par le Saguenay et la rivière Rupert ; au nord et au nord-est, par la baie d'Hudson, le détroit d'Hudson et l'océan ; au sud, par le fleuve Saint-Laurent et le golfe du même nom, cet animal ne se rencontre que bien rarement à la hauteur du 59ème parallèle.

Au-dessous de ce cercle, on le rencontre encore assez souvent et l'on peut trouver dans une saison de chasse plusieurs cabanes de castors. Il existe même une région particulière que les chasseurs désignent sous le nom de " Territoire des Castors ".—Sur ce terrain, qui est compris,—pour la péninsule du nord-est,—de chaque côté du 51ème parallèle, sans atteindre le 53ème au nord et s'arrêtant au sud à une trentaine de milles du littoral, le castor est plus abondant que partout ailleurs. Si au nord et au sud de cette zône, l'on prend un de ces animaux, dans cette même zone, on en prend *cinq*.

Son élevage n'offrira aucune difficulté et sera des plus fructueux. Le castor se domestique assez facilement et s'habitue surtout très vite à la présence de l'homme.

Il n'a qu'un seul ennemi, le carcajou, et encore celui-ci éprouve-t-il les plus grandes difficultés à s'en emparer. C'est à tort que Brehm a considéré la loutre comme l'ennemi du castor. La loutre est essentiellement ichtyophage et le castor complètement végétarien Jamais ces deux animaux ne viennent en conflit. Ils n'y ont aucun intérêt.

A deux ans, les jeunes castors sont adultes, mais ils n'entrent en ménage qu'à trois ans et demeurent, d'habitude, avec leurs parents jusqu'à l'accomplissement de ce grand acte.

⁂

LE PEKAN (MUSTELA CANADENSIS)

En Amérique, dit Brehm, le genre martre est représenté par le pékan ou martre du Canada. C'est de toutes les espèces, celle dont la fourrure est la plus répandue dans le commerce.

Voilà une étrange assertion. Le pékan est au contraire la plus rare des martres que nous possédions. Mais ça n'est point tout. Il ajoute :

“ Le pékan est chassé par les jeunes indiens qui trouvent dans cet animal méchant de quoi essayer leur courage, sans courir d'aussi grands dangers que ceux que leur offrira plus tard la chasse de l'ours." Le pékan un animal redoutable !

Et c'est Brehm, Brehm voyageur infatigable et que l'on dit avoir étudié les animaux, qui avance de pareilles choses !

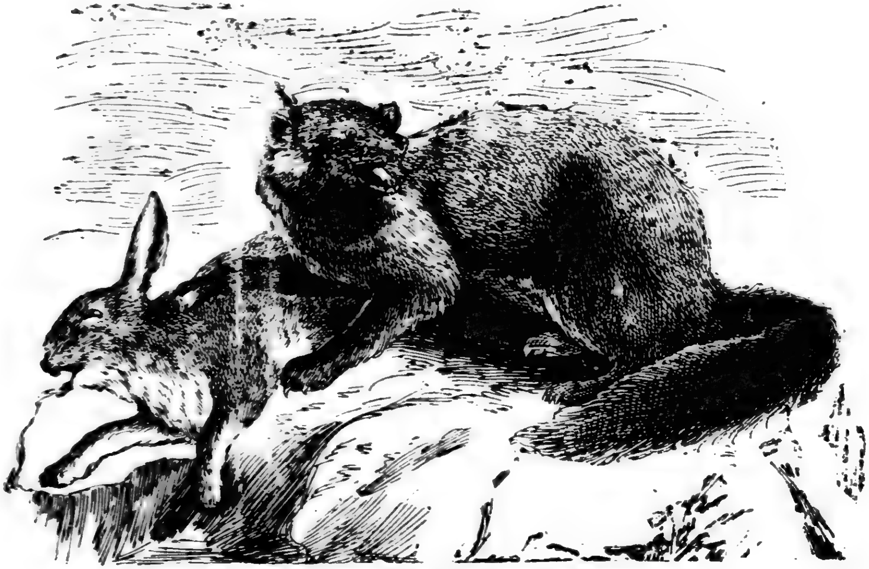
Mais je n'ai pas l'intention de déprécier la haute valeur de ce naturaliste distingué et, si je me permets de faire ressortir en lui les faiblesses de la science, c'est pour rendre mes lecteurs plus indulgents à celle des chasseurs.

Je n'ai pas besoin de le dire, n'est-ce pas ? le pékan n'est redoutable que pour le menu gibier et le poisson.

C'est un animal d'instinct assez développé.

L'expérience produit sur lui une impression très-vive. Le prendre une première fois est chose assez facile, mais s'il échappe au piège, il devient malaisé de l'y rattraper ensuite, car il se *fûte* très-rapidement. Il sait alors démolir les cabanes du trappeur en les attaquant du côté opposé au piège, et sans danger s'emparer ainsi de l'appât, objet de sa convoitise.

Il est très-gourmand, presque gourmet, si l'on en juge par les gardes-manger abondamment garnis des comestibles de sa prédilection, qu'il



LE PEKAN—Gravure extraite du Forest andStream.

se construit à l'extrémité des chicots de pin ou sur certaines épinettes à tête élargie. La perdrix, le lièvre, l'écureuil, les petits oiseaux, les œufs, et les baies de Mascamina, etc., lui servent à varier ses menus. Au milieu de ces mets de choix, le poisson semble avoir toutes ses préférences. Je me suis laissé dire cependant qu'il partageait le goût dépravé de tous les animaux carnivores qui peuplent les bois pour la chair épouvantablement nauséabonde de la bête puante (*Méphitis Américana*—Desme)

Il grimpe dans les arbres, où il se plaît à chasser, et où il se réfugie lorsqu'un péril le menace.

Ses fientes, assez semblables à celles du loup-cervier mais moins volumineuses, sont quelquefois caractérisées par les écailles de poisson et les graines de mascamina et de bluet.

On ne le chasse jamais au fusil, il faut une chance exceptionnelle pour le voir par corps et le tuer avec cette arme. On le prend surtout à l'attrape et au piège.

Je ne décrirai pas l'attrape, qui est en tout semblable à celle dont on se sert pour s'emparer de la martre, mais, contrairement à ce qui se fait pour celle-ci, on tend quelquefois une attrape à pékan au pied d'un arbre. Dans ce cas, on construit une tenture comme celle qu'on emploie pour le renard, en ayant soin d'adopter des dimensions un peu moins grandes, et par suite, mieux appropriées à la taille du pékan. On se sert du piège No 2 et même du No 4—On l'établit à terre au pied d'un arbre et sous cabane—La partie postérieure de cette cabane doit être solidement charpentée, car, ainsi que je l'ai dit, le pékan futé sait fort bien en disjoindre les piquets et se saisir impunément de l'appât. On défend la partie attaquée de la cabane au moyen d'un second piège bien dissimulé, ou bien l'on attache sur un arbre à proximité, et à une certaine hauteur, un appât très-séduisant, une truite par exemple, et l'on tend en-dessous un piège soigneusement caché. L'animal, en sautant sur l'arbre ou en le quittant, s'y prend quelquefois.

Le pékan ressemble à la martre, mais il est plus gros et plus gris de pelage, quoiqu'il s'en rencontre de très noirs.

Les empreintes sont allongées et caractérisées par l'impression très sensible que les ongles antérieurs laissent sur la voie.

Il s'écorche en incisant, soit autour des lèvres soit au dedans des cuisses, et la peau s'étend sur un moule comme celle du renard.

Sa fourrure est très belle et très recherchée.

Je ne puis encore fixer d'une manière précise la saison des amours de cet animal et l'époque de la mise bas.

Il a été très rare, mais il revient en bonne quantité et il devient assez ordinaire d'en prendre plusieurs pendant la durée d'une saison de chasse.

Le pékan, qui se prend dans nos comtés du sud, a le poil plus court mais plus noir que celui que nous capturons dans nos territoires du nord. C'est le contraire de ce qui se passe pour la martre commune.

Le parcours géographique de cet animal est assez étendu. On le rencontre presque toujours avec la martre. Cependant, je le crois peu commun dans le nord des territoires du nord-est.

Son élevage serait assez difficile et nécessiterait de grandes précautions de clôturage, mais il serait productif, la fourrure du pékan se vendant toujours un bon prix.

⁂

MARTRE OU MARTE (MUSTELA MARTES-LINNÉE)

La martre est le plus connu de nos carnassiers-digitigrades-mustéliens.

Elle peut avoir deux pieds et demi de longueur en y comprenant la queue qui mesure de dix à onze pouces.

Son pelage est de couleur jaune, brune ou brun foncé lustré presque noir. Sa gorge est généralement jaune, quelquefois blanche ou grisâtre.

Le bout du museau, les pattes et le bout de la queue sont toujours plus foncés que les autres parties du corps, pendant que le ventre est, au contraire, d'une nuance constamment plus claire. Néanmoins,il n'en est pas toujours ainsi pour le bout de la queue surtout, car il existe quelques régions insulaires où les martres ont, d'une manière persistante, l'extrémité de cet organe entièrement blanc.

La martre, disent d'Orbigny et Brehm, a les pieds courts et terminés par cinq doigts que réunissent une membrane dans la plus grande partie de leur longueur.

Les ongles sont arqués et très pointus. Elle a les machoires armées de 34 à 38 dents très solides et très meurtrières malgré leur petitesse.

Ses mamelles sont au nombre de 4 à 8 et sa pupille s'allonge transversalement. Près de l'anus se trouvent de petites glandes qui secrètent un liquide d'odeur peu agréable et qui devient quelquefois fétide.

Tout cela est très exact, mais ces messieurs ne disent pas que presque toute la pelleterie, et l'on pourrait dire plus justement, peut-être, presque tous les animaux de la forêt, sont agrémentés de glandes, de vésicules ou de secrétions spéciales et diversement placées qui leur donnent à certains moments des odeurs insoutenables.

Possèdons-nous sur nos territoires de chasse du nord la martre d'Alaska et la martre zibeline ? Je le crois.

Il m'est arrivé de prendre, assez rarement il est vrai, des martres dont la gorge grisâtre, les oreilles et la tête blanchâtre, et le dessous des pieds garnis de poils se rapprochaient étonnamment de ces deux variétés, si elles ne se confondaient pas tout-à-fait avec elles.

Quoiqu'il en soit, ce charmant et précieux petit animal, que l'on rencontre dans presque toutes les parties du monde, mérite, par la beauté de sa fourrure et la constance des lois qui régissent la durée de son séjour dans nos forêts, d'être considéré comme le prototype des bêtes à fourrures. Je glisserai sur ses vertus domestiques qui n'existent pas et sur ses vices qui n'existent que trop. On peut tout lui pardonner, sa fourrure est si jolie et son instinct relativement si peu développé, qu'on ne saurait lui faire un crime de ses imperfections.

Les chasseurs distinguent la martre jaune, la martre brune et la martre noire. La variété jaune se rencontre rarement dans le nord. La variété noire est presqu'exclusivement boréale ; c'est la plus belle de toutes, celle qui se rapproche le plus de la zibeline, dont rien ne la distingue à mes yeux, bien que l'on prétende qu'il existe une différence assez sensible dans la taille de ces deux animaux. La variété brune, fort belle encore, est celle que les chasseurs comme moi, qui s'écartent peu du littoral, prennent le plus communément.

La martre, quelle que soit la nature de son pelage, vit de perdrix, de lièvres, d'écureuils et de poissons quand elle en trouve. Elle ne dédaigne pas les bleuets et apprécie les baies de mascamina ou maskamina (sorbier d'Amérique). Elle grimpe sur les arbres, poussée par les mêmes mobiles désintéressés que le pékan, dont elle semble être d'ailleurs la réduction très réussie. Ses fumées, comme celles de ce dernier, sont caractérisées par les mêmes éléments, mais elles sont plus petites. Rien n'égale son habileté à se dissimuler entre les branches de sapins ou d'épinette. Elle sait les contourner de manière à les tenir entre son épiderme et les yeux indiscrets du chasseur qui cherche à la découvrir ; aussi est-il très rare de la tuer au fusil, ce que, du reste, l'on ne pense guère à tenter dans nos pays.

On la chasse plus particulièrement au piège de fer No 1½ et à l'attrape. Il est une multitude

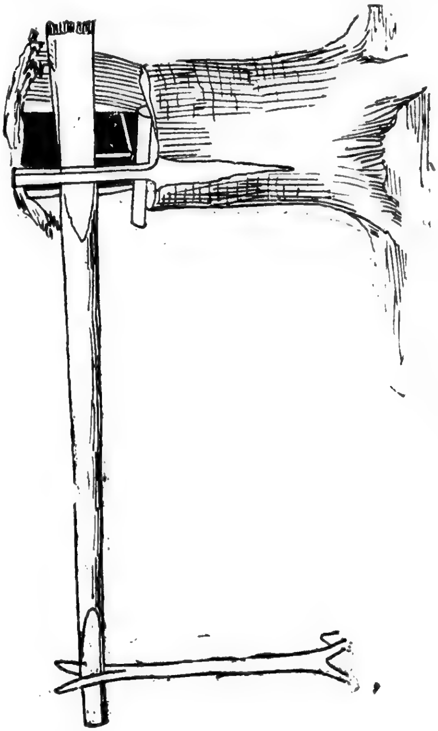
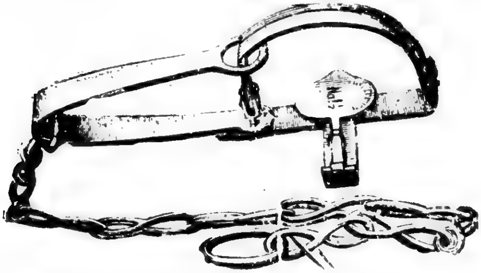


Fig. 1½

d'attrapes à l'usage des martres, mais celle que je représente ci-dessous est la plus employée. Il est inutile de la décrire tant elle est simple, mais elle a un grave défaut, comme toutes les attrapes qui ne sont point passagères, elle devient inutile lorsque l'animal ne se laisse plus séduire par l'appât, ce que les trappeurs expriment en disant qu'il ne *mord plus*.

En outre, cette attrape devient peu sensible par les temps de grand froid ou sous une forte tombée de neige. Il en résulte que le piège de fer à ressort simple No 1½ ou No 2, et le piège sauteur à double ressort doivent toujours être préférés à tous les autres procédés de capture.



Hermine, Rat musqué, Vison, Martre et Pékan.

TROIS MODÈLES—1 RESSORT

No 0—diamètre entre mâchoires—3½ pouces.
No 1—diamètre—4 pouces.
No 1½—diamètre—4½ pouces.

On doit concevoir facilement qu'avec l'un de ces derniers, même quand l'animal ne mord pas, il suffit que sa curiosité, qui est grande, le porte à pénétrer dans la cabane et à s'approcher d'un appât qu'il ne fera que flairer, pour qu'il se prenne dans le piège. Dans l'attrape, au contraire, ne touchant pas à l'appât, il ne peut provoquer la chute de la tombe et par suite ne peut se prendre. Cependant, les attrapes, quelque défectueuses qu'elles soient, sont très employées, tous les matériaux se rencontrant sous la main du chasseur et ne nécessitant aucun transport, ce qui est inappréciable lorsqu'on *tend* sur des territoires très-éloignés. On les établit comme les pièges, dans des cabanes construites avec des éclats de bois que l'on édifie sur les vieilles souches ou les chicots qui abondent toujours dans la forêt et que l'on recouvre de branches d'épinette ou de sapin pour garantir l'intérieur de la neige.

En certaines années bénies, les martres sont très abondantes ; néanmoins, une saison de chasse qui permet le capture de trente de ces animaux peut être considérée comme "moult belle et fructueuse."

En temps ordinaire, pourvu que l'on pénètre assez loin dans les terres, on les rencontre en quantité suffisante et l'on peut les chasser avec quelque succès sur tous les territoires. Mais il est, paraît-il, un pays spécial que l'on appelle "le pays des Martres." Cette contrée merveilleuse objet des rêves du trappeur, est perdue là-bas, très loin dans le Nord, seules indications que je puisse donner à ceux qui désireront l'atteindre. Là, les martres ont tout dévoré. Il n'y a plus ni lièvre, ni écureuil, ni mulot, ni bluets, ni baies de Mascamina. Il n'y a plus que des martres. La martre y mange la martre. (1) On y amorce le piège avec le fils pour se saisir du père. On y garnit l'attrape avec la mère pour s'emparer de la fille et l'oncle y dévore son neveu. Dans cet Eldorado du chasseur, la vie est difficile. Il n'y existe pas de bois et il faut ainsi que tous les êtres qui vous entourent, manger de la martre. Emporter des provisions est presque impossible, c'est si loin ! Aussi, bien peu y ont chassé ; les aborigènes seuls ont pénétré jusque-là, et encore !

L'un d'entre eux, paraît-il, s'y rendit un jour. Dès son arrivée, il se mit à édifier cinquante attrapes, car n'aimant guère la région, il ne voulait point y perdre un instant de plus la perspective du régal qui l'attendait, régal dont je prie la Providence de me préserver ainsi que vous, stimulait encore son activité naturelle. La nuit tombait au moment même où il donnait son dernier coup de hache. Il s'endormit près d'un maigre feu de mousse, et d'un seul somme gagna l'aurore du lendemain. Aussitôt levé, il s'en alla visiter son chemin de chasse, relevant ses attrapes à mesure qu'il en retirait une martre ; et il en retira cinquante, car chaque attrape en contenait une. Arrivé au bout de son chemin, poussé par je ne sais quel pressentiment, il revint sur ses pas vers son feu de la veille. Chacune des attrapes qu'il venait de relever contenait encore une martre !

---

(1) Les grandes plaines dénudées du Nord (Barren grounds) sont en effet quelquefois très riches en martres noires.

Gardons-nous de répandre le venin de notre scepticisme sur cette histoire ; car il est certain qu'il existe des contrées tout particulièrement affectionnées par les martres et où on les rencontre en plus grande abondance que partout ailleurs ; mais j'estime que l'on fera peut-être sagement de ne pas chercher à retrouver le pays des martres, avant d'avoir obtenu des données plus précises sur sa véritable position géographique.

Je ne m'étends plus sur la manière de placer des pièges, je l'ai indiquée plusieurs fois déjà, il devient inutile d'insister. Cependant, j'appuie sur le soin que l'on doit apporter à cette opération. Si peu difficile à prendre que soit l'animal dont on se propose la capture, les soins que l'on donne aux chemins de chasse ne sont jamais perdus.

On *drogue* les pièges ou les attrapes à martre avec l'huile d'aspit, le jus de pomme et le rognon tondreux de castor.

On *appâte* avec des petits oiseaux, des truites, du lièvre, du rat musqué, des bluets et des baies de mascamina.

Je crois avoir déjà dit que la *drogue* et l'*appât* sont deux choses bien distinctes. La drogue est destinée à donner à la tenture une odeur qui plaît à l'animal et l'attire; l'*appât* sert à provoquer son appétit, sa gourmandise ou sa curiosité.

L'on trouve chez les martres des cas assez nombreux d'albinisme partiel et de changement de pelage. Il existe des martres toutes blanches. Il en existe d'un roux ardent avec le cou blanc. MM. Wilson et Thériault ont vu des martres dont le cou et les quatre pattes jusqu'à la première jointure étaient blancs. Le beau-frère de M. Thériault a pris un de ces animaux dont la poitrine était jaune et les quatre pattes blanches. Ce dernier a été vendu à M. Scott, du poste de la Cie d'Hudson, aux Sept-Iles.

La martre (*Mustela martes*, Linnée. *M.... Americana*, Baird) songe à sa famille dès le commencement du printemps et met bas fin avril trois ou quatre petits qu'elle protège et qu'elle soigne avec sollicitude. Le mâle prend soin des petits comme la mère.

Elle s'écorche comme tous les animaux à fourrure et se met sur moule.

Le parcours géographique de cet animal est très étendu. Il atteint certainement au nord le 70ème parallèle.

Dans quelle mesure pourrait-on tenter son élevage ?

C'est ce que je ne saurais dire avec certitude. La faire vivre en captivité, dans des bâtiments disposés à cet effet, n'offrirait aucune difficulté bien sérieuse, mais je ne sais si, sous nos latitudes, il serait possible de lui conserver l'intégrité du pelage. Or ce dernier fait toute sa valeur : jaune elle vaut $1.50 ; brune $3 ; noire elle atteint 7 à 8 dollars. A la hauteur du 45ème parallèle, toutes sont jaunes, au 50ème elles brunissent et plus elles se rapprochent du nord plus leur pelage devient noir et lustré.

⁂

VISON OU SAUTEREAU (MUSTELA—VISON—LINNÉE)

Le vison ou sautereau, qu'il ne faut pas confondre avec le *mink*.* Le *mink* est notre vison ordinaire ou vison brun (*mustela lutrocephala*) des fourreurs. C'est un petit animal très connu, qui a eu son heure de célébrité et qui, malgré la beauté de sa fourrure, était tombé dans la plus humble médiocrité.

Depuis, son prix s'est élevé de nouveau et sa fourrure très solide et de longue durée reprend faveur. Il est très commun sur tous les cours d'eau, où il fait une chasse sans merci au poisson dont il est très friand. Il mange d'ailleurs de tout et semble plus glouton que gourmet. Il est d'apparence vive et fine, quoique sa défiance, peu développée, rende sa capture assez facile. Il n'est pas de voleur de poisson plus vaillant que lui.

Je me rappelle que, pendant la durée d'une seule nuit, un unique vison parvint à me dérober une vingtaine de truites d'assez bonne taille que j'avais eu l'imprudence de laisser au frais sur le seuil de mon camp. Je le tuai comme il enlevait la dernière, mais il me fut impossible, malgré la persévérance de mes recherches, de trouver l'endroit où il avait caché toutes les autres.

---

* Bien que le mot mink soit la traduction anglaise la plus précise du mot français vison ou sautereau, les pelletiers et les fourreurs de toute nationalité désignent encore par le mot mink le *vison blanc* ou *putorius albeola*.

Après ce récit, il est inutile de dire, je pense, qu'il mord avec enthousiasme au poisson et que cet appât doit être le plus fréquemment employé. Ses mœurs son assez relâchées ; cependant, j'ai lieu de croire qu'il est quelquefois monogame. Il répand une odeur très forte qui approche beaucoup de celle qu'exhale l'huile d'aspit, aussi est-ce avec cette dernière que l'on parfume le piège ou l'attrape qui lui est destiné.

Ses épreintes participent de celles de la loutre, mais sont plus dures et moins volumineuses. Il habite les interstices des roches accumulées sur les bords des lacs, des rivières ou des ruisseaux, et sa présence y est souvent décelée par les exhalaisons caractéristiques qu'il répand.

On le tue au fusil, mais il se prend surtout au piège No 2 placé dans des cabanes érigées près des cours d'eau ou dans des attrapes-à-marchette appropriées à sa taille.

La femelle est bonne mère et met bas dans les premiers jours de mai, 4 ou 6 petits qu'elle protège et élève avec soin.

Les familles restent unies jusqu'en automne et quelquefois jusqu'au printemps qui suit la mise-bas. Lorsqu'un danger menace les jeunes visons, leur mère sait les transporter d'un lieu dans un autre à la façon des chats.

Il existe, en été, une saison où le jeune vison est toujours vendable, c'est-à-dire, prématurément de saison. C'est au mois d'août que le fait se présente ; à cette époque, le poil de l'animal, quoiqu'un peu court, est toujours beau et son côté chair toujours blanc. Cet état particulier de la fourrure est dû à la chûte complète de l'ancien poil et au lustre que possède le nouveau, qui n'a rien perdu encore de ses qualités par le contact avec les agents extérieurs. Le jeune vison a d'ailleurs, en toute saison la chair plus blanche que le vieux. Ces derniers sous le rapport du côté chair sont rarement d'un blanc satisfaisant avant le milieu de décembre et quelquefois le commencement de janvier.

D'après certains acheteurs, le vison du sud (côte sud du Saint-Laurent) est plus noir que celui de la côte nord.

On incise le vison comme la martre et l'on met sur moule. L'élevage du vison n'offrirait aucune difficulté. Il s'habitue bien et très vite à la présence de l'homme.

RAT-MUSQUÉ (OU-ONDATRA) (ONDRATRA—ZIBETICUS—LESSING)

Voilà certainement de toutes les bêtes portant fourrure celle que la loi aurait dû le moins protéger, car le rat-musqué, malgré toutes ses qualités, adore le foin des prairies fraîches et se pâme de joie dans l'avoine verte, qu'il dévore de tout son cœur.

On ne saurait s'imaginer combien ce petit animal, qui devient légion, peut produire de ravages dans les récoltes les mieux surveillées.

Le rat-musqué, malgré quelques différences spécifiques assez sensibles, est proche parent du castor, dont il a les mœurs et les habitudes.

Comme ce dernier, sa nourriture semble exclusivement végétale, et dans nos territoires de chasse, il se nourrit plus particulièrement de racines aquatiques, qu'il va chercher au fond de l'eau et qu'il vient manger sur le rivage en été, ou en hiver sur la glace, dans laquelle il fore un trou qu'il recouvre d'herbages et qu'il entretient abrité et couvert pendant toute la saison froide, Il dévore aussi une quantité énorme de mollusques, lacustres et fluviaux. C'est le plus grand ennemi de l'oreillarde perlière (*margarita arcuata.*)

Il vit en parfaite intelligence avec les castors, dont il partage presque toujours la cabane, où l'attirent les provisions d'hiver accumulées par celui-ci.

Il sait réparer les demeures abandonnées par les castors, et s'y loger confortablement sur des lits de mousse qu'il y transporte. Il se creuse également des terriers à double issue dans les falaises glaiseuses des ruisseaux et des rivières.

Lorsqu'il a choisi pour logis une cabane habitée par les castors, on est toujours assuré de le voir, à la tombée de la nuit, prendre l'eau, quelques instants avant eux. Il semble leur servir d'éclaireur.

Lorsque les derniers rayons du soleil se sont éteints à l'horizon, il surgit avec précaution au milieu des branches entassées autour de la cabane, nageant doucement, ridant à peine la surface de l'eau et le corps entièrement submergé. On dirait qu'il explore les environs. Puis, après quelques instants de cet exercice, il plonge bruyamment, revient à la surface et se dirige d'assurance, soit vers le milieu du lac, soit vers le milieu du rivage. Quelques minutes après son départ, le castor fait son apparition.

Sa ressemblance avec ce dernier est très grande. Il n'en diffère que par sa queue plus longue et plus étroite, par sa taille beaucoup petite, et par les vésicules odorants, ou muscs, que les chasseurs appellent *fioles* ou rognons et qui lui ont valu le qualificatif de *musqué*.

Le rat-musqué est plein de courage. Il se défend avec la plus grande énergie. Il meurt sans faiblesse, sans détourner la tête, regardant en face le coup qui le menace et qui va le frapper, et cherchant à mordre son ennemi jusqu'à son dernier soupir.

Ses vertus prolifiques sont très grandes. Sa femelle lui donne tous les deux ans deux portées de onze petits, et quelques chasseurs prétendent même qu'elle renouvelle cet exploit jusqu'à quatre fois dans l'année. Une fois par trimestre! Aussi, dans les lacs bien pourvus de plantes aquatiques, se rencontre-t-il en abondance extrême,et sa chasse y devient aussi fructueuse qu'amusante.

Lorsque le crépuscule commence, on voit les rats-musqués arriver en foule de tous les points du lac. Ils nagent çà et là, se croisent, s'entre-croisent et plongent à la recherche des racines charnues des nénuphars qu'ils arrachent du fond et transportent au rivage pour les manger à loisir. C'est le moment de faire parler la poudre, mais ainsi que pour le castor, il faut viser juste et le plus possible à la tête, afin de ne pas trop endommager la peau.

Pour cette chasse, je conseille l'emploi du plomb No 8, surtout si l'on se sert d'un fusil à bascule ; avec cette arme, les petits plombs garnissent mieux.

Le bruit du fusil les effraye peu, quelques instants à peine : néanmoins, il est bon de se tenir immobile et de conserver avec soin l'avantage du vent, car, s'ils paraissent avoir l'ouïe peu sensible, ils ont en revanche l'odorat excessivement développé, et les parfums qu'exhale l'espèce humaine leur paraissent ainsi qu'à tous les animaux sauvages, profondément antipathiques.

On le chasse également avec l'attrape et avec le piège No 1, appelé *sauteux*. Les attrapes les plus employées sont celles de construction simple comme l'attrape à martre et comme le 4 *de chiffre*. On le capture aussi avec des collets.

Les pièges, les attrapes et les collets se *tendent* dans les chemins, portages ou sentiers tracés et battus jusqu'à terre par le passage réitéré de ces animaux, au milieu des herbes et arbrisseaux qui tapissent les rives des lacs et garnissent les prairies marécageuses environnantes. Le rat-musqué portage beaucoup la nuit et ses voies sont des plus visibles. Il est très facile à prendre, quoique doué d'un instinct très développé.

Sa trop grande témérité est presque toujours l'unique cause de sa perte.

La peau de cet intéressant petit animal s'incise entre les cuisses de derrière et se *lève* en la retournant sur elle-même comme on le pratique pour écorcher un lièvre ; ou en incisant sur le ventre, de la tête à l'anus comme pour celle du castor. Dans le premier cas, la dépouille une fois séparée des chairs s'étend sur un moule courbe—une branche de bois arrondie en arc, par exemple ; dans le second cas, on la cloue sur une surface plane, en ayant soin de lui donner toute l'extension qu'elle est susceptible de recevoir sans être déchirée.

La peau des rats-musqués est de saison dès le milieu de septembre, ou du moins vendable, mais elle n'acquiert toute sa beauté qu'à la fin de l'automne.

Les cas d'albinisme sont fréquents chez les rats-musqués. J'ai vu plusieurs familles d'une entière blancheur, notamment à la rivière Pentecôte.

Cet animal clôt la liste des pelleteries proprement dite.

Sa dépouille est très recherchée et donne lieu à de nombreuses transactions. Son prix varie de 15 à 25 cents, suivant grandeur et qualité.

J'ai négligé de décrire ses épreintes (fientes) qui sont, sous un moindre volume, en tout semblables à celles du castor. Sa beauté comme celle de ce dernier, est toute morale.

Il serait inutile, du moins pour le présent, de tenter l'élevage de cet animal, mais il sera toujours avantageux de le protéger sur les territoires de chasse où l'on ne cultivera pas les graminées. Il trouve dans tous les lacs et dans tous les marécages, une abondante nourriture. Il s'élève parfaitement en complète domesticité.

⁂

BETE PUANTE (VIVERRA MEPHITIS-GMELIN)

La moufette est très justement nommée *bête-puante* par les chasseurs canadiens. Il n'est pas, en effet, un être au monde susceptible de laisser échapper une odeur plus odieusement nauséabonde que celle que répand cet animal. L'acide sulfhydrique n'en peut donner que la plus faible idée. Les trappeurs en redoutent à tel point la *senteur*, ainsi qu'il le disent, qu'ils ne le chassent jamais et le couvrent de malédictions, lorsque par hasard, il se prend dans l'un de leurs pièges ou dans l'une de leurs attrapes.

La moufette abonde dans nos bois, sous nos granges, sous nos chaffauds, partout enfin.

Elle semble vivre en famille. J'en ai

rencontré jusqu'à sept dans le même terrier. Elle se nourrit surtout de fruits et quelquefois de viande morte. On l'accuse d'étrangler les volailles, mais je crois que ce fait — je ne le conteste pas — se présente assez rarement. Ses fumées sont presque identiques à celles du pékan. Ses mœurs sont détestables.

Tout l'été, elle vagabonde dans la forêt, s'abritant de temps à autre dans les troncs d'arbres creux où elle séjourne quelques jours, puis, à la fin de l'automne, elle se cantonne dans une localité choisie et, pendant toute la saison, s'y réfugie dans des terriers ou dans des excavations naturelles dont elle s'éloigne très peu pendant toute la durée de la saison froide. Cet animal fait en certaines circonstances résonner la terre en la frappant de ses pieds, et ce bruit décèle sa présence d'assez loin.

Cette habitude singulière, qu'elle partage avec le carcajou, est restée jusqu'ici inexplicable.

La moufette est une bête peu farouche, assez faible, n'ayant qu'un unique moyen de défense, mais ce moyen est le plus redoutable des moyens. Elle le trouve dans un liquide fétide que certains viscères placés en arrière de l'anus lui permettent de projeter à deux ou trois verges de distance.

Malheur à l'animal qu'atteint ce projectile d'un genre nouveau. Il devient fou. J'ai vu des chiens trop téméraires rendus entièrement idiots pendant plusieurs jours et des chasseurs revenir à leur campement nus comme des mollusques, plutôt que de conserver sur eux, un instant de plus, des vêtements devenus asphyxiants.

Lorsqu'elle *a donné dans un piège* et qu'elle vit encore, il faut bien se garder de l'approcher de trop près, si l'on ne veut subir le martyr par infection.

Dans cette circonstance, si l'on tient à conserver l'animal et à le tuer sans se faire arroser, il faut se munir d'une gaule aussi longue que possible, en garnir l'extrémité d'un nœud coulant et s'efforcer de le passer autour du cou de la bête, ce qui est assez facile. Une fois cette opération préliminaire menée à bonne fin, on donne un coup brusque, ainsi que le font les pêcheurs à la ligne qui *ferrent* un gros poisson et l'on étrangle la moufette avant qu'elle n'ait eu le temps de manifester son mécontentement, en produisant son liquide parfumé.

On procède de même lorsqu'elle est prise dans une attrape et que la chûte de la tombe ne l'a pas tuée sur le coup. Rien ne vaudrait, il me semble, pour la chasse du Skunk, le piège français à grandes mâchoires d'acier qui saisissant le gibier par le cou, mais il est trop coûteux pour être employé par les trappeurs canadiens.

La moufette américaine a la taille égale à celle d'un chat domestique. Sa fourrure est d'un noir assez luisant. De chaque côté de son museau part une ligne blanche qui, après avoir contourné les yeux, s'élargit sur les côtes et se prolonge jusqu'à la naissance de la queue, où les deux branches se réunissent. La queue est à peu près de la même longueur que le corps ; elle est garnie de poils longs et soyeux qui, lorsque l'animal la redresse—ce qui ne lui arrive que trop souvent, hélas ! forment une sorte de panache (Manuel du pelletier,page 74).

Il existe une variété entièrement noire et fort estimée mais les sujets en sont assez rares en notre pays et plus communs, dit-on, au sud, dans les territoires des Etats-Unis.

Elle s'écorche comme la martre et se sèche sur moule.

J'ai déjà dit plus haut que sa chair était considérée par les chasseurs comme l'appât le plus propre à séduire l'ours, le pékan et surtout le renard.

Les chasseurs, mais ils sont assez rares, emploient sa graisse en onctions qu'ils prétendent souveraine pour les rhumatismes.

L'élevage de cet animal serait facile, mais son odeur est insupportable et il est extrêmement difficile pour ne pas dire impossible de désinfecter complètement sa fourrure. Cela est fâcheur, car sa dépouille constitue une pelleterie solide, durable et originale. Cependant, aux Etats-Unis et même en Canada, son élevage a été tenté avec des chances diverses.

⁂

MARMOTTE DU CANADA (ARCTOMYX EMPETRA—GMEL)

Le siffleux ou marmotte canadienne se trouve partout en notre province. Il y est sur certains points d'une abondance extrême, car les animaux et les enfants seuls s'occupent de le chasser.

C'est un animal au pelage brun acajou, plus roux sur les côtés et sur le ventre ; ayant le museau et les joues d'un blanc gris-bleuâtre sale. Sa longueur est comprise entre 20 et 24 pouces en y comprenant la queue qui égale le tiers de la longueur du corps et qui est couverte de poils noirâtres. Ses oreilles sont arrondies et ses ongles longs et aiguës ; ses membres sont courts et larges. Elle a quatre doigts réunis jusqu'à la seconde phalange à la main antérieure ; cinq doigts réunis jusqu'à la première phalange à la main postérieure.

C'est un animal soumis au sommeil hibernal et qui devient intéressant à ce titre.

" D'après monsieur Gustave Regelsperger, le " sommeil des marmottes dure généralement " depuis le commencement de décembre jusqu'à " la fin d'avril ; mais il peut commencer plus " tôt et se prolonger davantage, si la saison " est rigoureuse " —c'est ce qui se présente au Canada où l'animal s'endort plus tôt et se réveille un peu plus tard.

" Le plus souvent ces animaux sont très gras " lorsqu'ils commencent à hiverner et à leur " réveil ils ont sensiblement maigri. D'où l'on " peut penser que leur graisse est une réserve " qui les nourrit pendant le sommeil hibernal. " Mais, depuis, quelques naturalistes l'ont contesté en disant que la léthargie des marmottes " n'est pas un sommeil simple, mais une suspension plus ou moins complète de la circulation, " ce qui écarterait toute idée de nutrition. " — Il vaut mieux, je crois, se rattacher à cette dernière manière de voir. Plus loin, il ajoute, et c'est là, à mon sens, le plus surprenant des phénomènes : " la marmotte interrompt son " sommeil tous les quinze jours, quand la vessie " pleine d'urine la force à s'en débarrasser ;

elle se rend sans même ouvrir les yeux, à l'endroit, toujours le même, dont elle a fait choix et revenant prendre sa place, elle retombe dans sa torpeur. Mais la marmotte ne rend jamais pendant ce temps de " déjections solides, car l'estomac demeure inactif. "

Monsieur Regelsperger ne nous dit pas à quelle source la vessie puise son activité tous les 15 jours et ne fait rien pour nous expliquer cette anesthésie compliquée et fort originale, on en conviendra.

Le réveil de la marmotte est plus intéressant encore à observer. " La marmotte, dit SACC—
" (sur la marmotte des Alpes—Revue de zoologie
" 3ème Série T. 1. 1858, page 337), se déroule
" d'abord en poussant de gros soupirs, mais elle
" est encore froide au toucher ; bientôt elle
" ouvre ses beaux gros yeux, aussi doux que
" limpides, puis le mouvement gagne les pattes
" de devant et l'animal commence à marcher,
" tirant après lui son train de derrière comme
" le calimaçon emboîte sa coquille. "

La marmotte creuse son terrier avec ses ongles. Elle lui donne la forme d'un Y renversé. Comme elle choisit un terrain en pente et en général de faible consistance, les deux branches de l'Y s'ouvrent en dehors, l'une au-dessus de l'autre, et aboutissent toutes les deux à un cul-de-sac.arrondi de trois pieds dans tous les sens, sur huit à dix pouces de haut et qui sert d'habitation quelquefois à deux ou trois familles, qui le garnissent de foin et de mousse.

La branche supérieure de l'Y sert de couloir d'entrée, la branche inférieure sert à déposer les immondices facilement rejetées au dehors ensuite.

Ces animaux semblent craindre beaucoup l'humidité. Dans nos pays, ils creusent leur habitation dans les falaises et les plains sablonneux qui surgissent au-dessus des eaux. La bande de falaises glaiseuses recouvertes de sable, qui s'étend de Natashquan à Kegaska, abonde en terriers de ce genre.

La marmotte ou siffleux doit son nom au sifflement particulier et très accentué qu'elle fait entendre quand elle est effrayée ou surprise. On prétend que devenues vieilles, elles ne sifflent plus.

On reconnait l'âge des marmottes par l'examen de leurs incisives. Elles sont blanches la première année, jaune citron la seconde et orange la troisième. Elles se nourrissent de racines et d'herbes.

La fourrure de la marmotte du Canada ou de Québec, car ces deux noms lui sont donnés, n'a point une très grande valeur.

Cependant, elle est quelquefois fort jolie, bien que le poil du ventre soit toujours trop clair.

Néanmoins, son élevage serait si facile et coûterait si peu, qu'il pourrait y avoir avantage à l'entreprendre, surtout simultanément avec celui d'un animal de fourrure plus précieuse.

Le siffleur a beaucoup d'ennemis et si l'on se proposait sa reproduction, le principal soin consisterait dans une protection suivie.

⁂

ÉCUREUILS ET POLATOUCHE

Nous trouvons sur nos territoires de chasse trois espèces d'écureuils proprement dits et deux genres (Tamia et polatouche).

Les trois espèces d'écureuils sont :

Ecureuil voyageur — Sciurus Carolinensis (Linnée.)

Ecureuil noir—Sciurus Niger (Linnée).

Ecureuil de la Baie d'Hudson — Sciurus Hudsonicus (Penn).

Les deux genres sont :

Le suisse et le polatouche (Ecureuil volant).

Tous ces animaux ont de nombreux représentants dans nos bois, mais nul ne s'en occupe, si ce n'est pour les couvrir de malédictions, lorsqu'ils font décliquer les pièges et cheoir les attrapes, au grand détriment des chasseurs qui perdent ainsi pour plusieurs jours, quelquefois, la possibilité de capturer des animaux plus précieux.

Nul chasseur ne s'aviserait de faire une chasse spéciale à l'écureuil, quoique sa chair soit appréciée comme appât pour les martres.

Il est inutile de décrire les traits de l'écureuil ordinaire.

Le polatouche ou écureuil volant a les membres réunis par une membrane qui le soutient dans l'air, lorsqu'il bondit d'arbre en arbre. Le suisse (Tamia quadrivitatta) est fauve rayé de quatre bandes blanches. Il ne grimpe sur les arbres que lorsqu'on l'y contraint, ce qui le distingue de tous les autres écureuils, qui y passent une partie de leur existence.

Ces petits mammifères rongeurs sont pleins de prévoyances. Ils réunissent pour l'hiver de nombreuses provisions végétales, et plus l'hiver doit être long, plus l'amas qu'ils accumulent est considérable.

Ils sont de mœurs pures. Peu farouches, mais d'une irritabilité sans limite. La vue d'un chasseur, s'il a un chien surtout, les exaspèrent.

Leur fourrure, souvent très jolie dans nos régions, n'a aucune valeur.

L'écureuil nage très bien et en automne entreprends de véritables voyages même à la mer.

Il s'écorche et se sèche comme le rat-musqué.

Pour les trappeurs du Labrador canadien, la pelleterie s'arrête au rat-musqué, dont ils ne recherchent d'ailleurs la dépouille qu'à défaut de fourrures plus précieuses.

Si la peau de ce charmant petit animal prenait un jour quelque importance, rien ne serait plus facile que son élevage.

On rencontre les écureuils et les suisses très loin dans le nord.

⁂

BELETTE ROZELET OU HERMINE (PUTORIUS HERMINEA —LINNÉE)

Nous possédons dans nos bois le roselet et l'hermine que nos chasseurs appellent fort improprement la *belette*. Je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré celle-ci sur nos territoires de chasse, et j'incline à croire qu'elle n'y existe pas ; cependant nous possédons sûrement l'herminette ou belette des neiges (mustela-hyemalis—Pallas) qui a constamment le bout de la queue noire, été comme hiver, ce qui la distingue de la belette commune.

L'herminette tient le milieu, pour la dimension, entre l'hermine et la belette. L'hermine mesure neuf pouces de longueur, non compris la queue, qui a trois pouces et demi.

La belette, six pouces de longueur, non compris la queue, qui a deux pouces.

L'extrémité de la queue de cette dernière n'est jamais noire. Quoi qu'il en soit, l'hermine, malgré son abondance, n'est pas chassée. Tous les chasseurs la dédaignent, tant le prix qu'ils obtiennent pour sa dépouille est peu élevé.

Il est assez étrange que cette fourrure, qui semble estimée en Europe et en Asie, soit tenue en pareil mépris sur la côte du Labrador.

On ne *tend* pas à la belette. Ainsi que la bête-puante, ainsi que l'écureuil, elle se prend dans les pièges et dans les attrapes qui ne lui sont pas destinés.

Je crois inutile de décrire l'hermine que tout le monde connait.

Elle s'écorche et se sèche comme la martre dont elle a, d'ailleurs, les mœurs et les habitudes peu louables. L'hermine et la belette ne peuvent donner lieu à aucun élevage pratique au moins pour le moment.

Sur les îles du golfe, leur abondance est extrême.

Les œufs des oiseaux sauvages les attirent et, en hiver, la surface des îlots du Bluff est recouverte d'un réseau interrompu formé par les chemins que battent ces petits animaux.

On rencontre l'hermine et l'herminette à toutes les hauteurs.

* * *

PELLETERIE--FOURRURE--PEAU DE SAISON

Pelleteries et Fourrures.

Séchée sur un moule ou sur un cadre et garnie de son poil, la peau de certains animaux prend le nom de *pelleterie.* Apres avoir subi l'apprêt et le travail du fourreur, cette même peau se transforme en *fourrure.*

On donne le nom de *pelage* à la réunion des poils d'un mammifère quand on se propose d'en indiquer les couleurs ou les nuances. On dit : le pelage du renard rouge—*Vulpes fulvus*—est d'un brun rouge ; le pelage de l'hermine—*putorius herminea*-est d'un blanc pur légèrement lavé de soufre en hiver...., etc.

Le système pileux des animaux à fourrure se compose toujours de deux espèces de poil : le duvet et le long poil ou *jarre,* qui recouvre le duvet.

Chez la plupart des animaux à fourrure, les poils sont soumis à des modifications annuelles que l'on appelle *mues.*

La mue, ou chute et renouvellement du poil, se produit au printemps en nos pays. On conçoit facilement que les animaux qui conserveraient, en été, l'épaisse couverture qui les préserve en hiver, périraient de chaleur.

La Providence y a pourvu en les débarrassant de tout excès de poils au moment nécessaire.

Ces poils se renouvellent pendant le cours de la saison tempérée et progressivement. Le phénomène inverse, la *contre-mue*, s'il est permis de la désigner ainsi, prend naissance au commencement de l'automne et se poursuit jusqu'à l'heure où l'animal n'a plus rien à craindre des rigueurs extrêmes du climat.

Cet accroissement de la densité de l'enveloppe et de son lustre atteint son point culminant à la fin de janvier, reste stationnaire jusqu'en mars et commence à s'atténuer d'une manière sensible en avril, du moins dans les parties les plus élevées en latitude de notre province de Québec ; dans les parties les plus basses, elle se manifeste plus tôt.

La chute et le retour du poil ne se produisent pas aux mêmes dates pour tous les animaux. Ils ont lieu à des époques différentes et dépendent beaucoup du genre de vie de chacun d'eux. C'est ainsi que les mammifères à fourrure dont les habitudes sont essentiellement aquatiques, tels que le castor, la loutre et le rat-musqué muent beaucoup plus tard et reprennent leurs poils beaucoup plus tôt que les espèces exclusivement forestières, telles que les renards, les loups-cerviers, les martres, etc.

Les animaux soumis à l'anesthésie hibernale échappent à ces lois. L'ours, par exemple, ne perd de sa valeur comme pelleterie que pendant la durée de la gestation pour la femelle et au cours de la saison du rut pour le mâle.

Les phénomènes de la mue et de la contremue ont une action directe sur l'épaisseur de la peau.

La peau d'un mammifère se compose de deux couches dermiques enveloppantes connues respectivement sous les noms d'*épiderme* et de *derme*.

Le dernier est l'enveloppe immédiatement en contact avec les parties graisseuses et les muscles, et c'est dans ce derme que naissent les poils qui recouvrent l'épiderme ou couche la plus extérieure.

L'abondance du poil est en raison inverse de l'épaisseur de la peau. Ce qui veut dire que, plus la toison est épaisse, dense, serrée, plus la peau est mince ; plus ils est court, rare, espacé, plus la peau est épaisse.

Ces prolégomènes compris, dans quelles conditions une dépouille sera-t-elle de saison, c'est-à-dire, à quel moment aura-t-elle atteint sa plus grande valeur commerciale ? Poser la question, c'est la résoudre, n'est-ce pas ?

Il est évident qu'une *peau de saison* sera celle que l'on aura capturée à l'époque où son poil sera le plus beau, le plus épais, le plus brillant ; où il aura atteint, en un mot, son développement le plus complet, et il semble que rien n'est plus simple que d'établir ses qualités que l'on sait se présenter, à l'ordinaire, de janvier en mars.

Dans la pratique,il est loin d'en être ainsi et rien n'est plus difficile, quelquefois, que l'application des lois que je viens de formuler et le choix d'une peau de saison.

Cette difficulté est due à plusieurs causes d'ordre différent.

En premier lieu, il y a les causes naturelles, parmi lesquelles je placerai les accidents de tous genres, maladies, blessures et privations qui frappent les animaux comme les hommes et qui modifient singulièrement leur aspect extérieur, quelle que soit la saison.

En second lieu, les causes artificielles, qui comprennent la manière dont chaque intéressé interprète le terme peau-de-saison et les manipulations *occultes*—que l'on me pardonne cette épithète—que la pelleterie peut subir avant son apparition sur le marché.

CAUSES NATURELLES D'ERREUR

Personne n'ignore que les animaux sont sujets à un grand nombre d'affections morbides et de misères.

Or, leur fourrure et leur pelage se ressentent toujours des conditions de santé et d'existence qu'ils subissent. Les agents extérieurs et les variations climatériques ont également une grande influence sur leur enveloppe indépendamment de la saison. Il en résulte que très souvent, une bête à fourrure, prise en temps permis, n'a aucune des apparences d'une pelleterie de saison et que, par suite, la loi est exposée à commettre de graves erreurs. C'est ainsi, par exemple, qu'à la fin de l'hiver et au commencement du printemps, après une pluie, la martre semble ne plus être de saison. Le côté chair de sa pelleterie se parsème de taches roussâtres et brunes et les chasseurs disent que l'on peut, en comptant ces taches, indiquer le nombre de gouttes de pluie qui ont atteint l'animal. Si la pluie se continue, les taches augmentent, si, au contraire, elle est remplacée par un temps sec et vif, les taches disparaissent et le côté chair reprend toute sa blancheur.

En quarante-huit heures, une peau de martre, à cette époque, peut être et ne pas être de saison.

Quand un castor souffre pour une cause ou pour une autre ; quand sa digue se brise et qu'il a un surcroît de travail ; quand il subit des privations inusitées, des craintes trop grandes ou souvent renouvelées, sa peau devient très laide et prend toutes les apparences des pelleteries *hors de saison.* Lorsqu'en hiver la glace qui recouvre la surface de l'eau s'affaisse près de sa cabane ou près de ses terriers, le jarre ou long poil qui surmonte le duvet est enlevé par le frottement, contre les parois glacées devenues trop basses, sur toute l'étendue du dos, et sa peau devient plus laide encore.

Il arrive souvent au printemps qu'une loutre dont la fourrure—j'emploie ici le mot fourrure dans le sens d'enveloppe—a été longtemps en contact avec la glace, gravit une roche pour se chauffer au soleil. Sous l'action des rayons solaires et en très peu de temps, son poil se recroqueville, se frise et perd tout son lustre. Si l'animal était pris ou tué en ce moment, et cela se présente assez fréquemment on le conçoit, sa pelleterie garderait un caractère d'infériorité et perdrait une grande partie de sa valeur, bien qu'il suffise de quelques heures d'immersion pour lui rendre toutes ses qualités. Parmi les causes naturelles, je citerai encore le vison pris au cours de la *saison d'août.* Au mois d'août, la première mue se termine pour les jeunes animaux de cette espèce et tout le poil de naissance disparait pour faire place au duvet et au jarre nouveau. Le pelage est alors formé de poils un peu courts, il est vrai, mais très fournis, très lustrés, et le derme, sous l'influence de cette transformation, devient blanc. L'animal est *de saison* ou plutôt en a l'air, ce qui, dans la pratique, revient au même.

On dit que cette particularité se présente pour tous les jeunes animaux à fourrure de l'année. Je ne puis l'affirmer, n'ayant étudié que le vison, mais cela semble probable, les mêmes causes présidant aux mêmes effets, quelle que soit l'espèce, pourvu qu'elle appartienne à la même famille des mustelins.

La maladie change également et beaucoup l'aspect du pelage. Un renard blessé ou très récemment guéri peut être horrible d'aspect en janvier. Son poil devient court, clair-semé, sans lustre et, s'il ne prouve la date certaine de sa mort, le trappeur qui l'a tué ou pris, est exposé à voir saisir la triste dépouille qu'il possède comme n'étant pas de saison, par le premier garde-chasse qui l'aperçoit.

CAUSES ARTIFICIELLES D'ERREUR

Qu'est-ce qu'une *peau de saison?* Pour la loi, une peau de saison est celle qui a été prise entre la date de l'ouverture et celle de la prohibition.

Pour le chasseur, cette même peau *est de saison* quand il lui est possible de la vendre son prix maximum sans s'exposer à aucune poursuite, ou sans être contraint à un sacrifice, par l'acheteur.

Pour le commerçant en pelleterie, pelletier ou fourreur, une peau est toujours de saison s'il peut sans danger l'acheter à bas prix et la revendre très cher, soit brute, soit manufacturée.

Comme on le voit par cette triple interprétation de la périphrase " peau de saison ", c'est la loi et le luxe qui sont toujours les dupes du trappeur, du marchand et quelquefois de l'animal lui-même.

Je le déplore, mais il en est ainsi et je ne puis être tenu responsable, bien que trappeur, des naïvetés de la loi, des finesses du marchand et des roueries de mes collègues en *trapperies*, fort honnêtes, d'ailleurs, en toutes autres questions n'intéressant pas l'industrie qui leur dispense trop parcimonieusement un pain toujours chèrement acquis.

Dès lors, l'on peut concevoir très facilement que les causes artificielles ne contribuent pas moins que les causes naturelles, dont je viens d'exposer les plus tangibles, à rendre fort délicate l'action de reconnaitre d'une façon précise une peau de saison.

Cependant, malgré mon profond respect pour la loi et ma grande sympathie pour le luxe, je dois exposer quelques-uns des moyens que l'on emploie, pour abuser leur candeur.

Vous capturez, en avril, après la fermeture de la chasse,disons une martre. A cette époque, le poil n'a plus grande solidité et la peau du côté chair commence à s'obscurcir. Il faut faire disparaitre ces tares, qui rendraient sa peau invendable ou tout au moins en diminueraient beaucoup le prix. Voici l'une des manières de procéder.

Vous écorchez l'animal comme à l'ordinaire et étendez sa dépouille sur son *moule.* (Voir *Guide du chasseur de pelleterie*). Vous grattez le côté chair avec soin et vous le savonnez au savon blanc. Cela fait, vous enlevez la peau du moule et la retournez le poil en dehors, puis, vous l'immergez dans un bain d'eau pure chaude. Vous l'y laissez baigner deux heures environ. Vous l'en retirez brusquement, ce laps de temps écoulé, et la plongez dans un bain glacé où vous avez fait dissoudre, au préalable, de l'alun et du sulfate de zinc en parties égales, et vous la retirez au bout d'une demi-heure d'immersion. La contraction des pores, dilatées par le bain chaud, se produit, sous l'influence du froid et des substances astringentes qu'il contient, avec une telle intensité que les poils reprennent toute leur solidité. Il ne vous reste plus qu'à remettre sur moule, à gratter et à savonner de nouveau, à laisser sécher la peau bien tendue et conservée au frais. Votre pelleterie est redevenue tout à fait de saison, et vous n'avez plus qu'à la vendre le plus vite et le plus cher possible. Ce traitement, dont j'affirme l'efficacité lorsqu'il est convenablement compris, s'applique à toutes les peaux.

La mise sur moule peut également et singulièrement modifier les apparences d'une pelleterie de saison et provoquer sur la personne de la bête—si j'ose m'exprimer ainsi—les plus amusantes erreurs.

En plaçant une peau sur cet appareil, on peut allonger ou raccourcir la tête de l'animal, modifier la forme de ses pattes, de sa queue, augmenter ou diminuer dans une certaine mesure la densité de son poil, etc.

Et, comme preuve de ce que j'avance, l'on me permettra de narrer le fait suivant :

Un chat devenu sauvage fut capturé un jour par un trappeur nommé Bro.... Il l'étendit sur moule avec toute l'habileté d'un vieux chasseur qu'il était. Puis, il la vendit comme peau de pékan, à un trader (trafiquant) nommé Bel.... qui la revendit à un autre trader nommé Poit.... Ce dernier la transporta à Mingan où, finalement, il la céda, toujours en qualité de pékan, à M. Peter MacK.... facteur de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui m'affirme-t-on, ne démentira pas le fait.

Un autre chat, pris dans les mêmes conditions et préparé de même manière, a été également vendu comme pékan—toujours—à l'un des postes de la Compagnie, mais cette fois à Betsiamis. Et cependant l'on ne saurait accuser les commis de la Baie d'Hudson d'ignorer la pelleterie.

Il se vend, assez couramment, des peaux de chèvres comme peaux de loups, et certains chasseurs teignent, par des procédés qui leur sont propres, avec tant de perfection, la peau du renard fauve, qu'ils le vendent comme renard noir.

Un dernier exemple pour en terminer.

Il n'y a pas de longs jours encore, une peau que l'on croyait celle d'un caribou fut saisie. On l'accusait d'avoir été *levée* en temps prohibé. Le propriétaire se défendait et deux experts furent désignés. Le premier conclut à la validité de la saisie, la peau n'étant pas de saison, disait-il. Le second, au contraire, déclara que cette dépouille appartenait à un animal tué en octobre. On appela un troisième expert qui ne fut pas de l'avis du premier et refusa de partager l'opinion du second sur la date de la mort du caribou. Les recherches se continuèrent et furent poussées à leurs dernières limites et l'on finit par démontrer avec la plus éblouissante clarté que la peau de caribou incriminée était une peau de vache.

On le voit, je l'espère du moins, acheter une pelleterie ; savoir si elle est de saison ; déterminer exactement sa nature ; établir que malgré les apparences elle a été capturée en temps permis ou en temps prohibé, sont quelquefois œuvres fort délicates.

CARACTÈRES DES PEAUX DE SAISON

Cependant il est plusieurs caractères qui, lorsqu'ils sont accumulés sur une même pelleterie, peuvent conduire à une quasi-certitude.

Le côté chair d'une peau de saison doit être blanc et glacé comme du papier à écrire.

On ne doit apercevoir dans le derme aucun de ces petits réseaux veineux qui ressemblent à des arborescences violâtres ou rosâtres.

Si vous saisissez une peau de saison par l'une de ses extrémités et que vous l'agitiez brusquement,elle fait entendre un bruit particulier, un craquement qui ressemble à celui du papier froissé.

Si, à la blancheur et au craquement se joint le peu d'épaisseur de la peau, la solidité, le lustre et la densité du poil, vous avez bien des raisons de croire que la peau est de saison.

Néanmoins, vous ferez toujours bien de vous assurer que la blancheur n'a rien de factice, que le lustre est de bon aloi, que la solidité du poil est constante, que la peau n'a pas été amincie et que le craquement lui-même n'est dû à aucune hypocrisie.

Un des bons moyens de s'assurer à quel genre de blancheur l'on a affaire consiste à lécher le derme. La saveur salée, styptique ou acide, indiquera la nature de la substance employée au blanchiment. Un léger bain à l'eau tiède permet, presque toujours, d'expérimenter la solidité de son poil et la valeur de son lustre.

Il n'existe en réalité qu'un seul caractère qui puisse affirmer d'une manière complète la bonne saison d'une pelleterie. C'est le changement hibernal de la couleur du pelage, et ce caractère n'existe-t-il que pour un très petit nombre d'animaux, tels que le lièvre, l'isatis et les belettes ou les hermines. Encore ne faut-il pas confondre l'albinisme hibernal, qui n'a rien de morbide, avec l'albinisme persistant qui provient d'une affection du système pileux.

Presque tous les animaux offrent des exemples soit complets, soit inachevés de ce dernier albinisme. Il est fréquent chez le rat-musqué ; très rare chez le castor. Je n'ai jamais vu de loutre blanche, ni de carcajou, ni de loup-cervier.

Les martres offrent de nombreux exemples d'albinisme partiel. Il y a des martres d'un roux ardent avec le cou blanc. Il en est qui ont le cou blanc et les quatre pattes blanches jusqu'à la première jointure. On en trouve dont la poitrine est jaune et les quatre pattes blanches. Enfin, on rencontre des régions où la plupart des martres ont le bout de la queue blanc.

⁂

Il existe entre la pelleterie d'une bête à fourrure et son poids une relation qui semble constante.

Une pelleterie est toujours en poids le vingtième, à très peu de chose près, du poids total de l'animal.

Un ours de trois cents livres donnera une pelleterie du poids de quinze livres. Un castor de soixante livres une pelleterie de trois livres. Une martre de quatre livres une dépouille de trois à quatre onces....., etc.

Je n'apprendrai rien à mes lecteurs et confrères en Saint-Hubert en leur disant que les pelleteries se vendent à la pièce, le castor seul et ses rognons se vendent au poids. Mais peut-être sont-ils moins versés que moi dans les dessous de la chasse du bois, et j'espère les scandaliser, en leur apprenant que la peau de castor s'alourdit avec des plombs très aplatis que l'on introduit au moyen d'incisions dans le derme encore frais de l'animal et avant de tendre sa peau. En séchant, toutes les traces d'incisions disparaissent et le plomb très malléable, surtout ainsi aplati, ne décèle plus en rien sa présence. On peut par ce moyen gagner quelques onces sur chaque peau.

Le rognon se traite à peu près de la même manière, la substance alourdissante seule change. Pour alourdir le rognon, on le fend longitudinalement lorsqu'il est frais et l'on y ajoute une certaine quantité de la chair musculaire qui prolonge la colonne vertébrale à proximité des glandes odorantes. Cela fait, on laisse sécher et il devient très difficile alors de se rendre compte de la falsification.

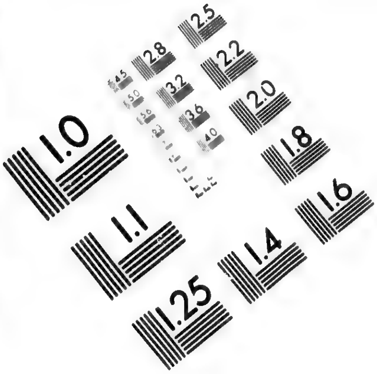
Il est encore bien des procédés d'alourdissement, d'embellissement, de changement des peaux, des pelleteries ou des matières qui en procèdent, mais les exposer tous serait faire un cours de fourberies cynégétiques bien éloigné de ma pensée et les quelques exemples que j'ai cru devoir citer suffisent, pour que chacun puisse apprécier les difficultés qui encombrent la connaissance des pelleteries et des fourrures.

* * *

Oiseaux-Gibiers

Ière PARTIE

OISEAUX-GIBIERS DES BOIS



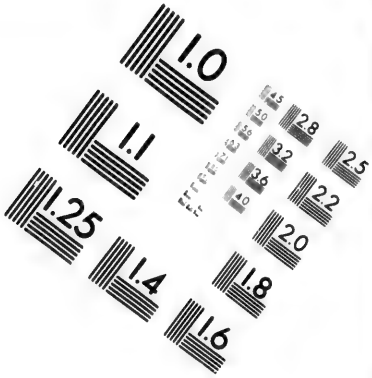
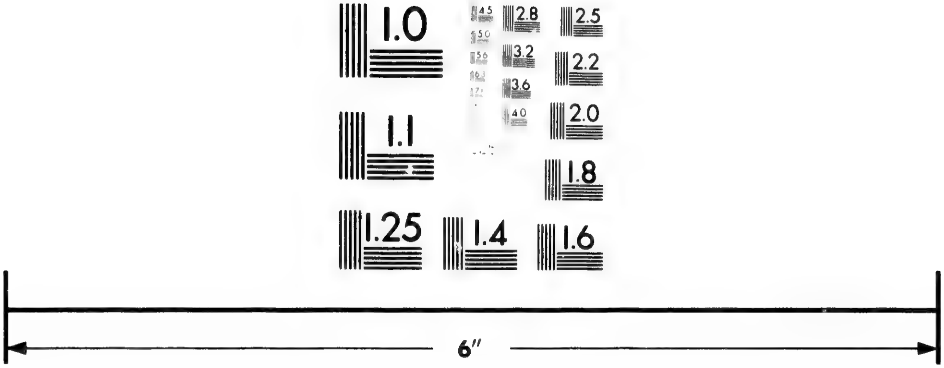
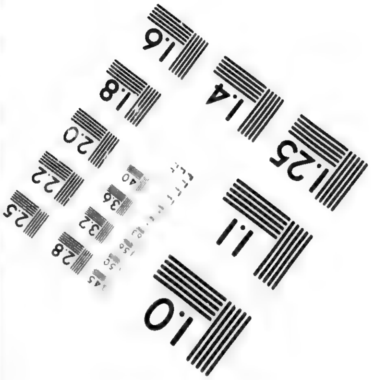
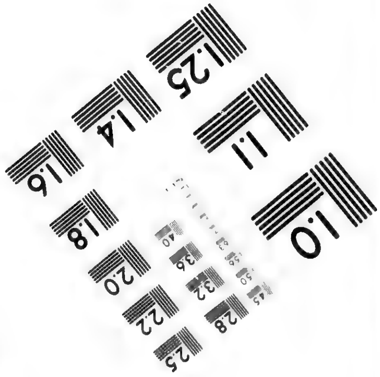


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

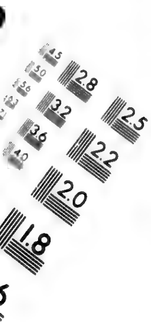


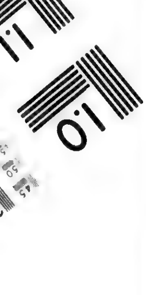




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


4.5
5.0
5.6
6.3
2.8
3.2
2.5
3.6
4.0
2.2
2.0
1.8


1.1
1.0
5.0
4.5

LES OISEAUX--GIBIERS DES BOIS

S'il est vrai de dire que les fauves-ruminants et les mammifères à fourrure de notre province peuvent être l'objet des élevages les plus fructueux, il est plus vrai, peut-être encore, de prétendre que l'on doit obtenir les plus heureux résultats de la multiplication et de l'élevage de la plupart de nos oiseaux-gibiers.

Les espèces les plus comestibles, les plus savoureuses sont originaires de nos pays.

Est-il donc déraisonnable de penser qu'il soit possible, par une culture méthodique, d'y domestiquer entièrement celles de ces espèces qui naissent chez nous ? Et n'est-il pas de toute évidence qu'il serait aussi aisé que productif de les y multiplier ?

L'Europe a su s'approprier les genres les plus disparates. Elle a recueilli en Asie, en Afrique, des races nouvelles qu'elle a fait siennes, en dépit des agglomérations humaines que nous n'avons à craindre ou ne pouvons espérer que dans un avenir lointain.

Pourquoi ne point imiter cet exemple ? N'est-il pas de notre intérêt de nous y essayer ? La nature des milieux particuliers à nos régions ne nous offre-t-elle pas des conditions d'élevage et d'acclimatation exceptionnellement favorables aux races septentrionales ?

Est-il une industrie, plus à la portée de nos agriculteurs, plus pratique, que l'élevage de nos pulvérateurs (gallinacés), de nos palmipèdes et de quelques-uns de nos échassiers ?

En quelles contrées trouver des races plus rustiques et plus disposées à la domestication ou à la demi-domestication, que nos poules-de-prairies, que nos perdrix de bouleau et de savane, que nos canards eïders, que nos canards noirs, etc. ?

Est-il plus compliqué et plus coûteux d'élever une outarde (Bernicla Canadensis-Boie) qu'un dindon ; plus difficile de nourrir une poule-de-prairie ou une perdrix-de-bouleau qu'un faisan ?

⁂

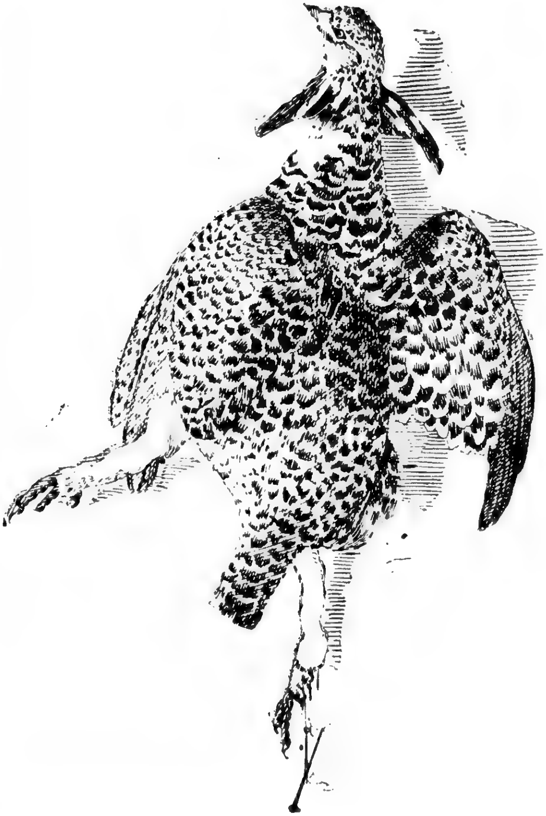
nous
que

le ?
er ?
ions
age
ora-

nos
nos
es et

plus
tion
s-de-
de
ards

ever
u'un
e-de-
san ?



POULE DES PRAIRIES (Cupidonia).—Gravure du "Field."

POULE-DES-PRAIRIES (CUPIDONIA CUPIDO-BAIRD).

Brehm et Monsieur Dionne lui donnent le nom de Gélinotte-des-prairies et Brehm ajoute que ce genre est caractérisé par deux touffes formées de dix-huit plumes environ, étroites, placées de chaque côté du cou et recouvrant des places nues correspondant à des sacs en communication avec les organes respiratoires.

Les deux sexes, dit-il, diffèrent peu par leur plumage ; mais, le mâle a des plumes d'ornement plus longues que la femelle.

Cet animal ressemble beaucoup à la perdrix-de-bouleau par ses autres caractères, bien que sa queue, qui se compose de dix-huit plumes arrondies, soit un peu plus courte que celle de ce dernier oiseau.

La poule-des-prairies a l'œil brun, surmonté d'une ligne rouge, le bec couleur de corne et les parties nues des pattes et du cou d'un jaune orange.

Elle recherche les plaines et les lieux découverts et dans notre province, où elle est devenue très rare, on la rencontre dans les brûlés récents et encore très clairsemés de nos comtés de l'ouest, du moins dans celui de Pontiac où je l'ai trouvée en 1896.

On prête à cet oiseau des mœurs singulières.

Plusieurs naturalistes prétendent que les cupidons mâles sans emploi, se réunissent en familles et vivent en commun pendant que les femelles couvent.

Ils choisissent comme lieu de réunion un terrain plat et découvert, où, dès avant le lever de l'aurore, ils s'appellent et se pavanent lentement, tournant et retournant les uns autour des autres ; puis finissent par se provoquer et par se combattre avec ardeur pendant plusieurs heures. Au cours de cette occupation originale, ils s'arrêtent pour se livrer à des bonds de un à deux pieds de hauteur et jeter des cris qui ressemblent au rire d'une personne qu'on chatouille ; de telle manière dit ce bon Vieillot, que par sympathie l'on se sent disposé à rire.

La poule-des-prairies pond fin avril et commencement de mai dix ou douze œufs assez gros et en septembre ou octobre les petits sont *maillés.*—(aisselles garnies de plumes).

Elle se tue sous le canon lorsqu'elle n'a point encore été chassée ; mais, elle s'effarouche vite, ne tient pas devant les chiens, et dans les endroits découverts qu'elle fréquente, il devient assez difficile quelquefois, de l'approcher à bonne portée, surtout les jours de grande brise.

Sa chair est exquise ! A mon avis, plus délicate, plus tendre que celle de la perdrix-de-bouleau.

Audubon affirme—et l'on peut le croire—que nul oiseau n'accepte mieux la domesticité.

"Pendant mon séjour à Henderson, dit-il, "j'achetai soixante cupidons-des-prairies, jeu-"nes pour la plupart ; je leur fis couper les "ailes, et les laissai courir librement dans un "jardin de 4 acres d'étendue. Au bout de quel-"ques semaines, ils étaient si bien habitués à "moi que je pouvais les approcher sans les "effrayer. Je leur donnais du grain et eux-"mêmes cherchaient d'autres substances végé-"tales. En hiver ils perdirent toute crainte ; "ils couraient dans le jardin comme les poules "domestiques, se mêlaient à celles-ci, et ve-"naient même manger dans les mains de ma "femme. Quelques mâles étaient devenus "assez courageux pour se battre avec les coqs "et les dindons.

"Chacun de ces oiseaux se choisissait un "endroit pour y passer la nuit et tournait sa "poitrine contre le vent. Au printemps ils "combattirent comme en liberté. Plusieurs "femelles pondirent, eurent des œufs et des "petits. Mais ils finirent par causer tant de "dégâts dans mon jardin que je les tuai."

Nos territoires de chasse ne sont pas exposés à subir les mêmes détériorations que le jardin du célèbre naturaliste. Une surveillance assidue, quelques semis d'avoine et d'orge, qui viennent partout en nos régions, suffiraient pour retenir les cupidons.

Un clôturage en filet, à mailles fines et goudronnées, protégerait sans peine les poules productrices et leurs petits, et ces maigres déboursés seraient largement compensés par les profits que donnerait la vente d'une foule de poules-des-prairies.

⁂

PERDRIX-DE-BOULEAU (BONASA UMBELLUS—STEPH.)

Gélinotte-à-fraise, perdrix de bois franc, perdrix grise ; tels sont les noms que je lui connais et qu'on lui donne : peut-être en est-il d'autres encore.

La perdrix-de-bouleau est très répandue dans notre province. Elle en habite les grands bois et y recherche de préférence le bord des ruisseaux, des rivières et des lacs. Elle a de nombreux rapports d'attitude, d'aspect et de mœurs avec les autres gélinottes, mais elle s'en distingue par sa collerette ou *fraise* formée de vingt à trente plumes noires, lustrées et molles qu'elle a la faculté de redresser et qui lui font au cou une auréole très ornementale. Elle n'a pas, comme la perdrix-de-savane, l'œil cerclé de rouge. Sa tête est ornée de plumes molles assez longues qu'elle peut également redresser en aigrette.

Le mâle se pavane et fait la roue à la manière des dindons. C'est un oiseau querelleur et qui semble quelquefois fort peu intelligent ; c'est un vaniteux !

La gélinotte a l'ouïe et la vue très développées.

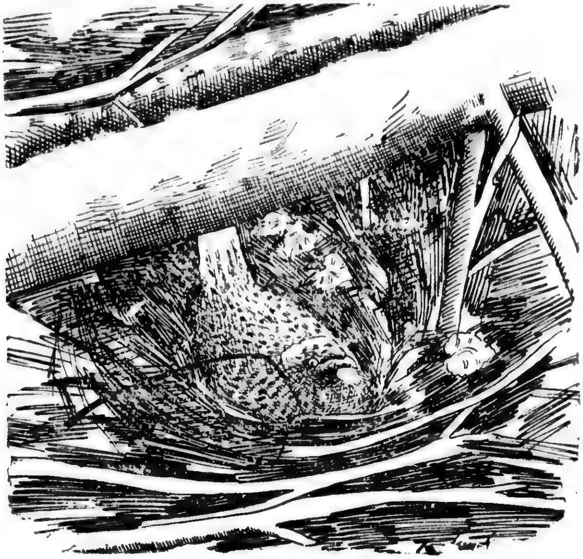
Sa nourriture ordinaire se compose de vermisseaux, de baies et de faînes de toute nature.

Rien n'est plus curieux que de la voir sauter pour atteindre les baies pendantes à l'extrémité des branches et placées souvent à une assez grande hauteur au-dessus du sol.

Brehm prétend que dans le sud, cet oiseau se nourrit d'une plante toxique qu'il appelle *le laurier-de-montagne* et que dans ce cas l'ingestion de sa chair peut causer de graves accidents. Je n'ai, Dieu merci, jamais entendu parler de chose semblable en notre pays. Chez nous, la perdrix-de-bouleau est toujours un gibier excellent et que bien peu de gens n'apprécient pas à sa juste valeur. Je ne vois que la chair du faisan qui soit comparable à la sienne en haut goût et en délicatesse. Et encore, je ne sais si je n'accorderais pas mes préférences à la perdrix.

Dans les régions de notre province situées à l'est, ces oiseaux commencent à se réunir par couple dès la fin de septembre et dans les comtés de l'ouest tous sont appariés en octobre.

Dès le mois de septembre et quelquefois en août, le mâle fait entendre le bruit sourd et singulier, ressemblant un peu à celui du tonnerre, que les chasseurs appellent le *battement des perdrix* et dont les causes sont restées mal définies. Ce bruit semble toujours lointain et cependant l'animal qui le produit est souvent très près de vous.



Gravure du " Forest and Stream."

La femelle de la gélinotte-à-fraise ne songe à son nid qu'en mai. Elle le dispose dans un buisson épais ou entre les racines des souches. Elle le construit sans soin.

Gravure du " Forest and Stream."

Elle y dépose 8 à 12 œufs de couleur crême foncée et les couve environ quatre semaines.

Les orages ont une influence désastreuse sur les nids qu'ils submergent ou envasent, et, souvent la malheureuse perdrix ne sauve qu'à grand peine une faible partie de ses œufs. De là les très petites compagnies que l'on rencontre sur toute l'étendue des contrées qui ont éprouvées de nombreux orages.

Les petits naissent couverts de duvet et se mettent à marcher et à picorer de suite. La perdrix est excellente mère et s'expose sans hésiter au coup de fusil, pour éloigner tout danger des ses enfants. Ceux-ci se cachent avec une rapidité et une habileté à peine croyable. Ils se dissimulent si bien au milieu de la mousse et des feuilles qu'il est extrêmement difficile de les apercevoir.

Je ne sais trop dans quelle mesure le mâle participe à la couvaison et à l'éducation des enfants. Je crois qu'il y reste étranger.

La gélinotte-à-fraise est monogame : cependant, il ne faudrait pas trop s'y fier. Le coq s'oublie souvent près des poules qui s'égarent à proximité du lieu de nidification de sa femelle légitime et celle-ci est obligée de le rappeler près d'elle quelquefois.

Cet animal n'accepte jamais la domestication, mais il s'habitue assez rapidement à la présence de l'homme.

On ne saurait le faire vivre en volière. Néanmoins, j'estime que son élevage, ou tout au moins sa propagation, sur nos territoires de chasse, serait œuvre assez facile.

Il suffirait, à l'époque de la ponte, de panneauter quelques couples et de les enfermer dans un parc entouré d'un filet à mailles étroites que l'on aurait eu le soin de faire goudronner pour le préserver des atteintes de l'humidité et de la morsure des lièvres et des porc-épics.

Cette clôture, infranchissable pour les perdreaux, avant l'époque de leur diffusion sur le territoire de chasse choisi, aurait le mérite de ne coûter que fort peu de chose.

La chasse de la perdrix-de-bouleau est, à mon avis, la plus élémentaire des chasses. Elle ne présente aucune des difficultés que l'on aime à vaincre dans la poursuite et la mise-à-mort d'un grand nombre d'espèces cynégétiques.

Elle consiste à tuer d'un coup de fusil chargé à petit-plomb ceux de ces oiseaux que l'on aperçoit sur le sol ou sur les arbres, où ils se branchent presqu'aussitôt qu'on les a fait lever.

Si vous avez eu la chance de faire brancher une compagnie, vous aurez le soin de tirer la perdrix la plus basse perchée ; puis vous passerez à celle qui la suit, en procédant constamment de bas en haut, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière.

Si vous en agissiez autrement, la chute de l'oiseau le plus élevé provoquerait le départ des autres, que votre coup de fusil semble ne pas effrayer.

Lorsqu'une perdrix est seule et branchée assez bas, vous pouvez la saisir avec un collet placé au bout d'une gaule, d'une dizaine de pieds de longueur. Avec un peu d'adresse, cette opération réussit toujours.

La gélinotte-à-fraise est *maillée*, c'est-à-dire, les plumes qui poussent sous l'aisselle sont complètes,—vers le milieu de septembre. Elle a acquis dès lors toute sa grosseur et toutes les qualités qui la font tant apprécier des chasseurs et des fourchettes les plus délicates.

⁂

PERDRIX-DE-SAVANE (TETRAS CANADENSIS LINNÉE).

La perdrix-de-savane ou tétras canadien est très répandue dans notre province.

Elle se distingue de la perdrix-de-bouleau par son corps moins volumineux et plus trapu: par sa queue moins longue et surtout par une bande de peau nue colorée de rouge ou d'orange qui borde le dessus de sa paupière supérieure.

Elle se nourrit de vermisseaux et de baies de toutes natures ; de bourgeons de sapin et d'épinette qui communiquent à sa chair une saveur spéciale fort appréciée de certains amateurs et repoussée avec horreur par d'autres.

Elle habite les bois d'essence résineuse et surtout le bord des savanes entourées de mélèzes et de sapins.

Cette gélinotte s'accouple plus tard que la perdrix-de-bouleau et en mai, la femelle dépose dans un nid peu soigné, mais fort bien abrité et parfaitement caché, de huit à quatorze œufs à fond brunâtre ou jaunâtre tacheté de brun plus foncé ou de noir.

Elle les couve environ trois semaines. Les petits naissent assez forts pour marcher et picorer à leur sortie de l'œuf.

Pendant la durée de la couvaison, le mâle se tient à l'écart, mais dans le voisinage de sa femelle. Quelques jours après la naissance des petits, lorsqu'il juge que ceux-ci sont devenus assez vigoureux, il s'empresse de rejoindre sa famille, qu'il dirige avec prudence et qu'il protège ou défend avec un courage qui ne se dément jamais. Ces oiseaux sont franchement monogames et l'on dit que le mâle ne se laisse en aucun cas, distraire de son devoir. Cependant quelques chasseurs, et je suis du nombre, prétendent que le mâle ne participe en rien à l'éducation et à la défense des poussins.

La perdrix-de savane fait en hiver la joie du chasseur que tourmente l'envie de manger un morceau de choix. Il est assez rare de la trouver isolée, les compagnies se maintenant mieux et plus longtemps que celles des perdrix-de-bouleau. Puis, elle fréquente volontiers les bords des savanes que prolongent souvent les sentiers de chasse, et par suite, elle s'offre plus facilement au lacet et au coup de fusil que la gélinotte-à-fraise qui n'aime pas à quitter les grands bois.

Comme toutes les gélinottes de nos pays, elle sait se creuser des tunnels sous la neige le long des arbres abattus, le long des roches et sous les buissons épais. Mais elle y reste peu, car elle y est plus exposée aux entreprises de la pelleterie, qui la poursuit, et à laquelle elle n'a pas toujours le temps de se soustraire en prenant son vol.

Elle se branche ainsi que la perdrix-de-bouleau et l'on doit pour la tuer au fusil procéder ainsi que je l'ai indiqué pour la précédente. La plus basse perchée d'abord et successivement toutes les autres jusqu'à la plus élevée dans l'arbre.

Cet oiseau n'admet pas la domesticité, on ne peut donc en faire directement l'élevage, mais l'on peut en agir avec elle comme j'ai conseillé d'en agir avec la gélinotte-à-fraise, c'est-à-dire panneauter les femelles au printemps, leur raccourcir les rémiges et entourer les lieux de nidification d'un filet goudronné à petites mailles.

⁂

PERDRIX BLANCHE (LAGOPUS ALBUS—AUDUBON), ET PTARMIGAN (LAGOPUS RUPLETRIS—LEACH)

Les perdrix à pieds de lièvre—(Lagopus) ou perdrix blanches, comme nous les appelons au Canada, sont pour certaines régions de nos pays, de simples gibiers de passage. Leurs demeures ordinaires sont très éloignées dans le nord, aussi ne les voyons-nous qu'en hiver sur les bords du Saint-Laurent et d'une partie du golfe. (1)

---

(1) Cependant, j'ai tout lieu de croire que cet oiseau ne quitte jamais l'île d'Anticosti et qu'il y niche : car, je l'y ai rencontré et tué dans sa robe d'été, et aussi parce que, dès les premières neiges qui tombent, on rencontre cette perdrix sur la lisière de l'île, bien avant qu'elle n'ait été aperçue en terre ferme. Je n'ai jamais trouvé de nid ou de nichée de perdrix blanches en terre ferme, à l'ouest de la Pointe-aux-Esquimaux. Mais à l'est de ce point et surtout au Grand Nord, elles sont communes sur les îles qui bordent le littoral et à l'intérieur.

Ce sont des oiseaux à queue courte légèrement arrondie ou coupée à angle droit, à corps trapu, peu allongé et à pattes courtes, toutes recouvertes de plumes très fines semblables à des poils. Ils sont soumis à l'albinisme hibernal et de gris qu'ils sont en été deviennent d'un blanc pur en hiver, à l'exception des rectrices ou plumes de la queue qui restent noires.

On prétend que leurs ongles se renouvellent périodiquement.

La perdrix blanche se nourrit, en été, de jeunes pousses d'arbrisseaux, de baies, de graines et d'insectes. En hiver, elle absorbe surtout des bourgeons végétaux et les extrémités les plus tendres du saule. Ses *déjections* sont d'une surprenante abondance et quelquefois aussi volumineuses que son corps. Les chasseurs s'accordent à dire que ces amas sont le produit d'une seule nuit et le résidu d'une seule journée de nourriture.

Le vol de cet oiseau se rapproche beaucoup du vol de la perdrix d'Europe. Comme celle-ci, il donne d'abord quelques coups d'ailes précipités, puis se laisse glisser dans l'air.

Sa chair est noire, mais exquise à mon avis.

Il se cache souvent dans la neige et s'y creuse de véritables terriers d'où il sort à l'improviste et presque sous vos pieds.

Le plus souvent, en hiver du moins, il est très facile de l'approcher, d'autre fois, au contraire, et sans cause appréciable, il devient inabordable à courte portée.

Brehm prétend que les amours du mâle continuent longtemps après la ponte et rien n'est plus vrai que cette allégation. Le mâle ne quitte jamais la femelle. Il est le leader de la famille. C'est touchant de voir avec quel courage mâle et femelle défendent leurs petits contre l'homme et contre tous les animaux. La femelle confectionne son nid d'herbes sèches et de plumes. Ce nid, ajoute-t-il, est toujours si bien caché qu'il est fort difficile de le trouver.

La femelle, à la fin de mai ou au commencement de juin, y dépose 8, 10 ou 15 œufs en forme de poire, à coquille lisse, brillante, de couleur jaune tacheté de brun-cuir ou de brun rouge. Elle les couve de 20 ou 25 jours. Les petits marchent, picorent et volent dès leur naissance (1). Je ne puis dire à quelle époque ils sont *maillés*.

La côte nord du golfe Saint-Laurent, à l'ouest de la Pointe-aux-Esquimaux, ne voit pas chaque année la perdrix blanche. Elle disparaît pendant plusieurs années, puis revient tout-à-coup, au bout de périodes que l'on dit être de 3, 5 ou 7 ans, avec une extrême abondance et presque toujours son arrivée coïncide avec une grande *bordée* de neige. Puis elle diminue graduellement et finit par disparaître complètement pendant plusieurs années. Les causes de ces migrations me sont encore inconnues.

---

(1) J'ai vu à la Pointe-à-Giroux le des poussins agés au plus de 10 jours franchir au vol des distances de plusieurs mètres, quelques jours plus tard, j'ai vu les poussins de perdrix de savane en faire autant.

La perdrix blanche, que Monsieur Dionne appelle le lagopède-des-rochers et les Anglais le ptarmigan, ne se distingue de la perdrix blanche (lagopus albus) ordinaire que par sa taille légèrement plus petite et par une barre noire qui, partant du bec, vient finir de l'autre côté de l'œil.

Ses habitudes, ses mœurs, sont identiques à celles de la perdrix blanche ordinaire. Elle habite les mêmes régions que cette dernière et la suit dans ses migrations périodiques, quoiqu'en moins grande quantité.

D'après certains auteurs, les lagopèdes acceptent assez bien la domesticité, mais je n'ai pu constater personnellement rien de semblable. Je ne puis donc rien conseiller, rien affirmer concernant son élevage.

Je ne puis non plus prévoir le genre de modification qu'apporterait en eux la captivité.

Leur élevage en liberté, dans des parcs conçus à l'instar de ceux que j'ai conseillés pour la gélinotte-à-fraise, offriraient des gages de succès, mais je crois qu'il serait prudent d'établir ces parcs sur les lieux que traverse le 50ème parallèle et même plus haut s'il était possible. La perdrix blanche pond, couve et habite sous les hautes latitudes et semble ne les abandonner en hiver que par aventure.

⁂

LA BÉCASSE (MICROPTERA AMERICANA-AUDUBON).

La bécasse est un oiseau à bec très long, à œil très gros, à pattes courtes et emplumées jusqu'à la naissance des tarses. Elle a la queue peu développée, les ailes courtes, arrondies et bombées. Ses couleurs sont le brun et le roux sur le dos ; le roux rosâtre plus clair sur le ventre. Son bec et ses pattes sont couleur de corne.

C'est un animal crépusculaire ou nocturne. Il ne voyage jamais le jour et tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, il abandonne difficilement les bois où il séjourne, même lorsqu'il y est chassé avec persistance. Dans ce cas, il va du centre à la périphérie et de la périphérie au centre et ne quitte l'asile qu'il a choisi que lorsqu'il est assuré de trouver un nouvel abri dans un bois rapproché.

Les bécasses ne voyagent que par petits groupes de deux, trois ou cinq individus et le plus souvent par couples. Mais on en trouve assez fréquemment, à l'époque du passage, plusieurs couples dans un bois de dimension restreinte.

Rien n'est plus fantaisiste que cet oiseau aujourd'hui ici et demain ailleurs.

La nuit, il abandonne les bois pour aller picoter et verroter dans les prairies humides et marécageuses et à la passée du soir, on le voit quitter le bois, qu'il regagne lors de la passée du matin.

C'est un animal d'apparence peu gracieuse et tout à fait originale. Il marche la tête inclinée vers la terre et la queue relevée en éventail. La position de ses yeux ne lui permet pas de voir en face ; aussi, quelquefois, se dirige-t-il sur le chasseur sans se déranger jusqu'au moment où une déviation dans sa course lui permet de l'apercevoir.

Dans nos pays, les cédrières sont les lieux chéris des bécasses, mais elles se rencontrent aussi très fréquemment dans les îles mouillées et boisées où le peu de consistance du sol leur permet de verroter à loisir.

Leur vol est silencieux à leur gré, et lorsqu'on les chasse à suivre, au moyen d'un chien, il faut toujours avoir l'œil au guet, car elles se dérobent sans bruit par un vol très bas, rasant la terre, qui conduit le chasseur inexpérimenté de remise en remise et l'amène à douter de l'odorat de son auxiliaire, qui finit, lui-même, par perdre patience et par s'emballer.

Son apparence est des plus décevante ; elle à l'air stupide et cependant, tous les vrais chasseurs ont appris à leurs dépens combien cet oiseau était fin. La manœuvre que je viens de citer en est une preuve, mais s'il faut en croire MM. Victor Fatio et Déodate Magnin elle dépasse tout ce que l'on peut concevoir de l'intelligence d'un oiseau.

Elle a des connaissances chirurgicales très précises et sait réduire une fracture,si nous en croyons ces deux auteurs.

M. Victor Fatio a présenté récemment à la *Société de physique et d'histoire naturelle de Genève* les observations suivantes :

“ Déjà à maintes reprises, j'ai eu l'occasion “ de constater que la bécasse blessée se fait elle-“même, avec son bec et au moyen de ses plumes, “ des pansements fort intelligents ; que, suivant “ les cas, elle sait très bien s'appliquer un “ emplâtre sur une plaie saignante ou opérer

" adroitement une solide ligature autour de
" l'un de ses membres brisés.

" J'ai tué, un jour, un de ces oiseaux qui,
" sur une ancienne blessure à la poitrine,
" portait un large emplâtre feutré de petites plumes duveteuses arrachées à différentes parties de son corps et solidement
" fixées sur la plaie par du sang coagulé. Une
" autre fois, c'était sur le croupion blessé que
" l'emplâtre, fabriqué de la même manière, se
" trouvait appliqué.

" Deux fois, j'ai rapporté des bécasses qui
" portaient à l'une des pattes, une ligature
" de plumes entortillées, serrées et reliées par
" du sang desséché, tout autour de l'endroit
" où l'os avait été précédemment fracturé.
" Chez l'une, la jambe droite, au-dessus du
" tarse, était fortement, mais tout fraîchement
" bandée avec des plumes provenant du ventre
" et du dos. Chez l'autre, le tarse lui-même,
" en bonne voie de guérison, portait encore la
" bande qui l'avait maintenu en position.

" Le cas à la fois le plus curieux et le plus
" malheureux que j'aie rencontré, est celui
" d'une bécasse à laquelle j'avais brisé les deux
" pattes d'un coup de feu et que je ne retrouvai que le surlendemain. La pauvre bête
" avait réussi à se faire des applications et des

“ bandages aux deux fractures différentes ;
“ mais, obligée d'opérer dans une position très
“ difficile et privée du concours de ses pattes,
“ elle n'avait pu se débarrasser de quelques
“ plumes qui, collées et enroulées autour de
“ son bec, vers l'extrémité, la condamnaient
“ à mourir de faim. Quoique admirablement
“ pansée et capable de voler encore, elle était
“ déjà maigre comme un clou. ”

“ Cette communication en a amené une
“ autre, de M. Déodate Magnin, publiée dans
“ un numéro du journal cynégétique suisse, *la*
“ *Diana* :

“ Au mois de novembre 1859, chassant avec
“ deux amis, MM. Renevier père et fils, M.
“ Magnin rencontra, au haut des bois de Versoix,
“ une bécasse qui tint fort longtemps l'arrêt.
“ Mais M. Magnin la manqua au départ et elle
“ s'échappa ; on put remarquer qu'elle avait
“ une patte pendante, et on crut pouvoir en
“ conclure qu'elle avait été touchée. Un peu
“ plus tard, M. Renevier père l'ayant abattue,
“ examen fut fait de la blessure.

“ Les chasseurs constatèrent que l'animal
“ avait eu la jambe cassée anciennement au
“ milieu du tarse et qu'en s'appuyant sur sa
“ patte, elle avait fait glisser les deux
“ parties de l'os l'une sur l'autre jusqu'à l'arti-

“ culation du jarret ; au-dessous de cette articulation se trouvait un gros bourrelet formé, “ tout autour de la fracture, de plumes et de “ brins de mousse entremêlés.

“ Ce qui frappa surtout les observateurs “ dans ce pansement, c’était une ligature très “ adhérente faite avec une herbe plate et “ sèche en spirale tout autour des deux parties “ de l’os juxtaposées. Cette herbe, en grande “ partie dissimulée sous les corps composant “ le bourrelet, paraissait elle-même fixée au “ moyen d’une sorte de glu transparente. En “ remontant jusque sur l’articulation de la “ jambe, la pointe supérieure du tarse fracturé “ gênait si bien le mouvement que le membre “ était complètement raide et que la patte “ ne pouvait plus guère servir que de béquille, “ les doigts pliés appuyant sur le sol par leur “ face supérieure. ”

Extrait du journal la *Famille* (1889.)

La bécasse se nourrit de larves, de lombrics, de vers rouges, de petites sangsues, etc.

Elle pond en mai ou juin dans nos contrées ; elle recherche pour accomplir ce devoir une cédrière épaisse. Puis, elle creuse le sol et tapisse l’excavation qu’elle a obtenue d’herbes et de feuilles sèches au milieu desquelles elle dépose trois ou quatre œufs d’un brun clairjaunâtre tachetés de brun rougeâtre foncé, qu'elle couve seize ou dix-huit jours. Vers l'âge d'un mois, les *bécassins* commencent à voler. jusque là, au moindre péril, ils se cachent avec “ tant d'habileté qu'il est très difficile de les découvrir.”

Cet oiseau est plus abondant dans nos grands bois qu'on ne serait disposé à le croire ; nos chasseurs de profession dédaignant sa chasse pour laquelle ils ne sont pas outillés.

La chair de la bécasse est exquise en septembre et octobre. Alexandre Dumas—le père bien entendu—qui était aussi bon cuisinier que grand romancier, disait :

“ C'est le premier des oiseaux noirs et la reine “ des marais. Pour son fumet délicieux, la volatilité de ses principes et la finesse de sa chair, “ elle est recherchée par les gourmets de toutes “ les classes. Ça n'est hélas ! qu'un oiseau de “ passage, mais on en mange pendant plus de “ trois mois de l'année. Les bécasses sont après “ le faisan, le rôti le plus distingué. On vénère “ tellement ce précieux oiseau qu'on lui rend “ les mêmes honneurs qu'au grand Lama ; des “ rôtis mouillés de bon jus de citrons reçoivent les déjections et sont mangées avec respect par les fervents amateurs.”

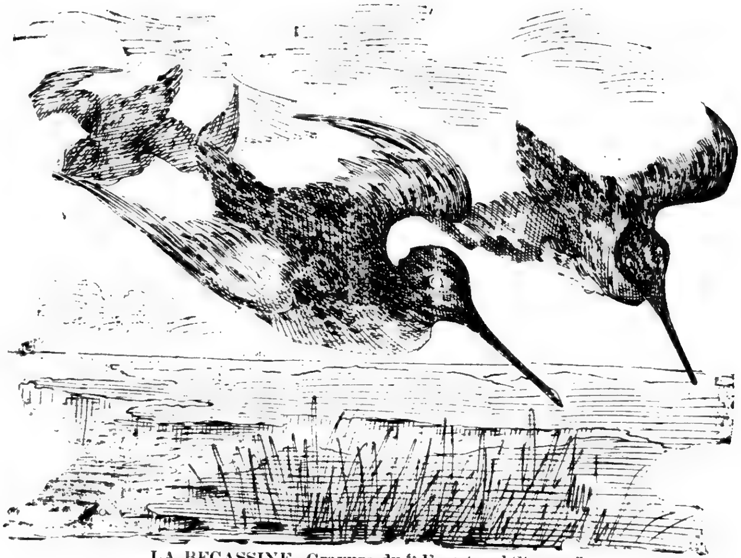
L'élevage de la bécasse est-il possible ? Je ne le crois pas, malgré ce qu'en dit Monsieur Jean Jacques des Martels dans le journal *La Chasse Illustrée*, année 1879. Cet oiseau est trop habitué aux déplacements pour qu'il soit possible de concevoir d'une manière pratique sa multiplication industrielle. Les *bécassettes* élevées par Monsieur des Martels recevaient la becquée à la main, procédé applicable à deux ou trois oiseaux, mais absolument impratique dans le cas où il faudrait en nourrir deux ou trois cents. Cependant Brehm dit : "Malgré son naturel défiant, la bécasse se laisse apprivoiser ; prise jeune, elle devient très confiante et témoigne à son maître son amitié par ses postures, ses allures singulières, qui rappellent celles qu'elle prend ordinairement, au moment de ses amours ; elle crie quand il l'appelle, le salue de ses cris."

Je n'y contredis pas et peut-être serait-il sage de tenter quelques expériences ; mais, apprivoiser ou élever sont deux choses, à mon sens, bien différentes, lorsqu'il s'agit surtout d'applications industrielles.

Oiseaux-Gibiers

2ème PARTIE

OISEAUX-GIBIERS DE MARECAGE



LA BECASSINE—Gravure du "Forest and Stream."

Oiseaux-Gibiers de Marécage.

LA BÉCASSINE (GALLINAGO WILSONI-BONAPARTE)

Il paraît que notre bécassine n'a point tout-à-fait les caractères de celle de l'Europe. Elle s'en distingue par la forme de sa tête et par le nombre de ses rectrices.

Quoi qu'il en soit, notre *bécasse-des-marais* ou bécassine, a le bec plus long que la tête, comprimé, aplati au bout et légèrement ponctué dans la moitié de sa partie terminale.

Le haut de sa jambe est emplumé, ses doigts sont libres et bien détachés les uns des autres et ses tarses sont nus jusqu'à l'articulation tibio-tarsienne.

Son plumage, si merveilleusement nuancé pour se confondre avec le ton général des marécages, est si connu que toute description en devient inutile.

Elle se nourrit de vermisseaux, d'insectes,de mollusques mous ou à coquille fragile..... etc.

Fin avril ou en mai, elle arrive en merveilleuse abondance nicher dans nos pays. Certains de nos étangs marécageux de la côte nord du golfe St-Laurent en sont encombrés à l'époque du passage. Lorsque j'habitais la lumière des Perroquets,tous les ans j'en recueillais quelques-unes au pied de la tour qui portait les feux Attirées par la lumière,elles venaient se briser. le crâne sur les glaces de la lanterne.

C'est un oiseau crépusculaire et nocturne, et quoique se déplaçant au moindre prétexte en plein jour, elle voyage surtout la nuit. On prétend qu'elle se transporte par couple ou par groupe très restreint, cependant j'en ai rencontré bien souvent des troupes de vingt-cinq ou trente, à la queue des mares ou petits lacs que l'on trouve sur les îles Mingan, et toutes se levaient ensemble à la moindre alerte ou au premier coup de fusil.

Ainsi que la bécasse, elle est très sensible aux variations climatériques et comme elle extrêmement fantaisiste ; aujourd'hui vous la rencontrez en prodigieuse quantité et demain, au même lieu, vous n'en trouverez plus une.

La lune semble avoir une certaine influence sur ses déplacements et le chasseur doit consulter l'état de cet astre lorsqu'il veut rencontrer des bécassines. C'est ainsi que, si le lever de la lune précède de quelques instants le lever du soleil, elles volent beaucoup et tiennent assez bien devant les chiens, surtout s'il souffle une brise bien accusée.

Elles sont monogames, du moins, je le crois, et le mâle à la saison de la ponte et de la couvaison, se livre aux évolutions les plus étonnantes. Il se perche sur la pointe des arbres à l'instar du chevalier-à-pattes-jaunes et comme lui ne reste pas un instant silencieux.

Au commencement de mai, la femelle dépose, dans un nid aussi peu élégant que peu confortable, composé de mousses et de brins d'herbes, quatre ou cinq œufs relativement très gros, de couleur jaune olivâtre ou verdâtre et tachetés de brun. Elle les couve 15 ou 18 jours

Quelques semaines après leur naissance, les petits commencent à voler et vers la fin du mois d'août ils ont déjà le coup d'aile très soutenu.

La femelle est toujours un peu plus grosse que le mâle.

La bécassine est l'un de nos gibiers de marécage le plus apprécié.

Selon les uns, ses qualités comestibles sont bien différentes suivant les saisons ; selon les autres, elle sont également délectables en tout temps. Cependant, je crois que la véritable époque de sa plus grande saveur, dans nos régions, est la dernière semaine de septembre à cause de l'abondance des vermisseaux dont elle se nourrit avec d'autant plus d'entrain que bientôt ils vont disparaître avec les gelées d'octobre.

Une bécassine pèse de cent grammes à cent soixante-quinze grammes suivant son embonpoint, c'est-à-dire, de un cinquième de livre à un tiers de livre ou un peu plus.

Les chasseurs ne sont pas d'accord sur la manière dont cet oiseau doit être tiré ; les uns préconisent le tir au lever, les autres veulent que l'on attende le crochet qui se produit après le départ. Malgré cette divergence d'opinion, tous considèrent la chasse à la bécassine comme l'une des plus attrayantes.

Autrefois, les battures qui bordent le Saint-Laurent à droite et à gauche étaient bien pourvues de bécassines, aujourd'hui elles semblent moins fréquentées par cet oiseau. Il y a peu de temps encore, les marécages qui s'étendent entre la baie de Mille Vaches et la rivière Portneuf étaient spécialement favorisés. Au Labrador Canadien, elles sont quelquefois légion, mais les marécages qu'elles recherchent sont en si grand nombre qu'il est quelquefois difficile de les rencontrer sans faire d'assez longs déplacements.

Moins encore que pour le bécasse, je ne puis croire au succès de l'élevage de ce petit animal. Comme celle-ci, il faut lui donner sa nourriture à la main et comme elle encore, la bécassine est trop fantaisiste pour qu'il soit possible d'indiquer quelques moyens pratiques de la retenir en captivité.

J'ai tué plusieurs fois au Bluff, dans les baies apocalyptiques et vaseuses qui découpent la côte du golfe, la bécassine-rousse (Macror amphus griseus-Gmel) que monsieur Dionne signale dans son catalogue des oiseaux de la province de Québec, mais les caractères qui la séparent de la bécassine de Wilson sont tellement indécis et ses mœurs ou habitudes tellement semblables à celles de cette dernière, qu'il est inutile de les exposer à des chasseurs.

⁂

LES COURLIS (NUMENIUS LONGIROSTRIS, WILSON —NUMENIUS HUDSONICUS, LATH— NUMENIUS BOREALIS, LATH.

Les courlis abondent sur nos grèves et dans nos marécages.

Ce sont des oiseaux caractérisés par un bec courbé beaucoup plus long que la tête, mou dans toute sa longueur excepté à l'extrémité où il prend la consistance de la corne. La mandibule supérieure dépasse un peu l'inférieure. Leurs jambes sont allongées et dépourvues de plumes jusqu'au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne. Leurs ailes sont grandes, aigües, leur vol est puissant ; leur queue est arrondie, moyennement longue et leur plumage fourni, très serré, est le même pour les deux sexes.

Nous en possédons trois espèces : le courlis gris-roux, le grand et le petit courlis noir.

Le premier est le plus grand des trois. La teinte de son plumage est la moins foncée. On le rencontre surtout dans nos régions de l'ouest. Les deux autres espèces, beaucoup plus brunes se trouvent plus habituellement dans les plaines, les marais et sur les grèves du Labrador canadien.

C'est un oiseau farouche, toujours en éveil et qu'il est fort difficile d'approcher. Il voyage seul ou en petits groupes. Les grandes agglomérations de courlis m'ont toujours paru rares. A l'affut, et par les matinées brumeuses, ils passent quelquefois à portée.

La chair de cet oiseau, surtout celle des deux espèces septentrionales, vaut, à mon humble avis, celle de la bécasse.

Le courlis niche assez haut dans les terres, mais on trouve quelques nids à proximité de la mer au Labrador. Ce nid est un simple creux garni de feuilles sèches. Il y dépose quatre œufs assez gros, presqu'aussi gros que des œufs de poule, peu brillants et d'un jaune verdâtre sale, tacheté de brun olivâtre.

Brehm dit : " En captivité, ces oiseaux s'ha-
" bituent facilement au changement de régime;
" mais il montrera toujours une préférence
" marquée pour la viande. Moyennant peu de
" soins, ils prospèrent parfaitement, surtout si
" on les met dans une volière spacieuse ou dans
" un enclos un peu étendu. Ils s'habituent rapi-
" dement à leur maitre et à la société des
" animaux qui partagent leur captivité."

On peut donc en tenter l'élevage avec succès et ils en valent la peine. Ce sont de très beaux animaux, dont la chair est exquise, je le repète. (1)

En liberté, ils se nourrissent d'insectes, de vers, de mollusques, de petits poissons et surtout des baies noires ou *graines-noires* qu'au Labrador nous appelons *graines de courlis* ou de *corbigeaux*.

Les pluviers, les chevaliers, les barges et les maubèches n'offrent, à mon avis, au point de vue de la chasse, qu'un intérêt secondaire.

---

(1) Sa plume a une certaine valeur industrielle.

La loi les protège et fait bien, car ils servent de dérivatifs aux passions trop destructives des jeunes chasseurs, peu difficiles sur le choix du gibier qu'ils poursuivent. Puis, parce que plusieurs de ces oiseaux, bien qu'excellents en quelques cas, ont la plupart du temps un goût de coquille et de marécage très prononcé.

Je ne fournirai donc, sur ce gibier, que les données les plus concises. Je les emprunte en grande partie aux "Oiseaux du Canada" et au "Catalogue des oiseaux du Canada" de monsieur Dionne (C. E.)

⁂

LE PLUVIER A VENTRE NOIR ou SQUATAROLE (SQUATAROLA HELVETICUS —CUVIER)

Très abondant quelquefois en automne sur les grèves du Labrador Canadien. Un peu plus gros que le pluvier doré dont il se distingue également par une tache noire qu'il porte sur la poitrine.

Bec plus court que la tête ; ailes très aiguës ; tarses assez élevés ; doigts unis à leur base.

Niche au Labrador Canadien et dans les

environs de la baie d'Hudson. Dépose, dans une dépression du terrain ou de la mousse, tapissée de quelques feuilles sèches, et cela au mois de mai ou au commencement de juin, quatre œufs vert olivâtre-clair marqués de noir.

Arrive par groupes assez considérables. Reste peu de temps sur les grèves.

Chair supportable, plume de literie médiocre.

⁂

LE PLUVIER DORÉ (CHARADRIUS VIRGINICUS-BOIE)

Mêmes caractères que le précédent, sauf le doigt postérieur qui manque ainsi que la tache noire de la poitrine. Plumage du dos tacheté de jaune, ce qui lui a valu son nom de doré.

Niche dans le nord et pond dans une dépression du sol trois à quatre œufs blanc de crème, pointillés de brun foncé ; époque de la ponte, mai et commencement de juin.

Se rencontre dans les plaines, les savanes sèches et sur les grèves sablonneuses. Quelquefois très abondant. Se joint souvent en automne et au Labrador, aux squataroles qu'ils accompagnent en groupes assez nombreux.

Chair supportable, plume de literie médiocre, se vend quelquefois assez bien sur nos marchés.

LE PLUVIER KILDIR (ŒGIALITIS VOCIFERUS—LINNÉE)

Plus petit que les deux précédents et plus commun sur nos grèves qu'on ne le croit généralement.

Il pond, à peu près dans les mêmes régions que les autres, trois à quatre œufs d'un blanc jaunâtre et tachetés de brun et de pourpre.

Nous avons encore : le pluvier à collier ou semi-palmé (Tringa hiaticula-Wilson) plus petit que les précédents et que l'on rencontre en bandes énormes quelquefois en automne ; et le pluvier criard (Œgialitis melodus—Cab) qui fréquente également nos grèves en abondance, pendant la dernière saison.

Comme je l'ai dit pour les pluviers que j'ai déjà énumérés, leur chair est médiocre et leurs plumes n'ont que peu d'usage.

L'élevage de ces oiseaux ne vaut pas la peine d'être tenté industriellement.

Je ne ferai que citer les maubèches, qui fréquentent nos chasses. Leur peu d'importance, cynégétique et industrielle, justifie ce laconisme.

— La *maubèche pourprée* (Tringa maritima—Brun). J'en ai tué plusieurs fois sur les grèves rocheuses de Ouatichou et de la Baie-à-Jean.

— La *maubèche rousse* (Tringa canutus—Linnée). Se voit comme la précédente et aux mêmes lieux.

— La *maubèche-à-poitrine cendrée* (Tringa-maculata-Veillot). Commune en automne un peu partout.

— La *maubèche à croupion blanc* (Tringa fuscicolis —Vieillot). Moins commune—Grèves de Pashasheeboo.

— La *maubèche semi-palmée* (Ereunetes pusillus—Linnée). Bien commune.

— La *maubèché à dos roux* (Tringa alpina—Coues). Assez commune.

— Le *sanderling* (Calidris arenaria—Linnée), Commune sur les plaines sablonneuses.

— La *maubèche tachetée* (Tringa macularia—Gr). Bien commune sur le bord de tous les lacs et de toutes les rivières.

Tous ces oiseaux pondent des œufs blancs sale ou verdâtre tachetés de brun au nombre de trois ou quatre. On les trouve assez facilement. Les petits marchent très vite presqu'au sortir du nid et se cachent très habilement, quoique peu farouches.

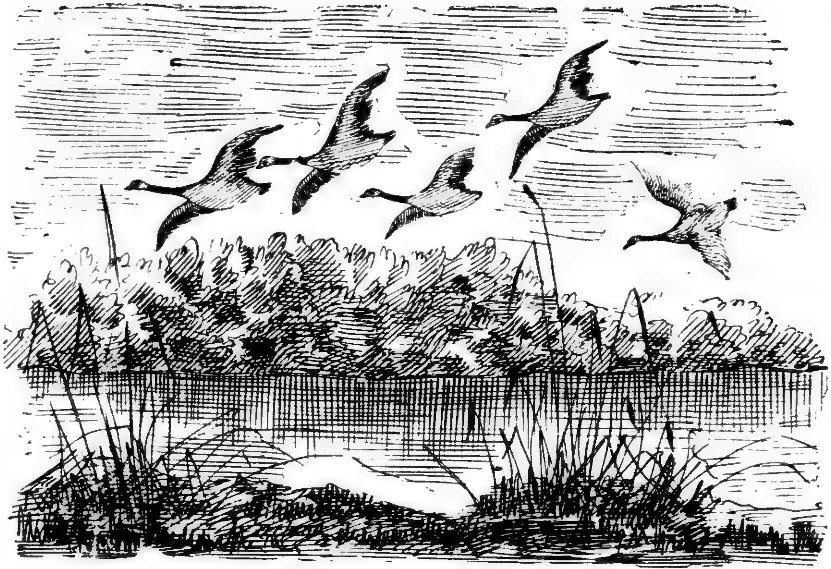
Il est encore beaucoup d'autres oiseaux de marécage, mais ils ne sont pas considérés comme gibier proprement dit en notre province et le cadre de cet ouvrage ne me permet pas de traiter de leur chasse et de leur élevage ou de leur emploi.

Néanmoins, j'en donnerai une liste en indiquant en quelques mots les usages ou les habitudes des plus intéressants d'entre eux.

Oiseaux-Gibiers

3ème PARTIE

OISEAUX-GIBIERS D'EAU



L'OUTARDE—Gravure du "Field."

i
c
l
c

c
c
r
l
l

a
é
e

p
t

LES ANSERIDES.

Il existe peu d'oiseaux plus intéressants que les palmipèdes-lamellirostres de la famille des anatidés ou canards. Leur importance comme objet d'alimentation et comme objet de trafic ne saurait se contester et leur chasse est l'une des plus attrayantes que l'on puisse désirer.

Tous les animaux de la famille des canards et de la sous-famille des ansérinés ou oies sont d'une grande rusticité et d'un élevage économique et fructueux. Plusieurs des membres les plus précieux de ces familles ou sous-familles sont sédentaires en nos pays.

Ils y sont souvent, en quelque lieux, d'une abondance prodigieuse et c'est pour cela, peut-être, qu'ils n'ont été jusqu'ici, le sujet d'aucune entreprise commerciale méthodique.

De l'outarde, de l'oie, du canard rien ne se perd ! Toutes leurs parties ont un usage industriel défini et presque partout recherché.

L'OUTARDE (BRANTA CANADENSIS-LINNÉE)

Le Cygnopsis canadien fort improprement appelé *outarde*, on ne voit point trop pourquoi, est un oiseau volumineux—ce que les chasseurs appellent un coup de fusil de premier ordre—qui offre les caractères suivants :

Sa tête et le dessous du cou, plus longs et plus élevés chez cet oiseau que chez l'oie, sont noirs. Un croissant blanc sous-tend la gorge et vient se terminer en pointe de chaque côté et un peu au-dessus du niveau des yeux.

Le plumage est d'un gris brunâtre. Le ventre gris blanchâtre à son origine s'en va blanchissant jusqu'à l'anus. Les rémiges primaires sont presque noires, les secondaires toutes noires ainsi que les rectrices.

L'œil est d'un gris brun très brillant. Les pattes et le bec noirs.

La femelle est semblable au mâle, mais un peu plus petite.

L'outarde est pleine d'intelligence. Elle ne s'arrête jamais en troupe dans un marais, une prairie, sur une batture, sans poser aux endroits les plus élevés des sentinelles d'une vigilance extrême et qui avertissent la troupe occupée à paître du moindre danger, du moindre incident.

Ces oiseaux voyagent en groupes quelquefois assez nombreux, mais dépassant rarement cinquante individus pour chaque groupe. Ils volent sur une seule ligne droite lorsqu'ils sont en petite quantité et que leur parcours est de peu d'étendue ; toujours en triangle lorsqu'ils traversent les hautes régions de l'atmosphère et qu'ils sont disposés à un long trajet. Les mâles les plus vigoureux se succèdent au sommet de l'angle à mesure que la fatigue causée par la résistance de l'air, force le conducteur à prendre quelque repos.

L'ouïe de l'outarde acquiert d'incroyables développements. Il paraît certain qu'elle distingue la nature des bruits qui se produisent à distance. Elle sait reconnaître si la branche brisée sous le couvert, qui avoisine le lieu où elle s'est posée, l'a été par un animal inoffensif ou par l'homme. Elle reconnaît le chasseur entre tous et sait le distinguer de l'homme sans arme.

Rien n'égale sa finesse lorsqu'elle est blessée ou dans l'impuissance de prendre son vol.

Audubon raconte qu'un de ces oiseaux qu'il poursuivait un jour en canot au Labrador, plongea dès le début de la poursuite et reparut plus loin. Poursuivi de nouveau et se voyant sur le point d'être atteint, il plongea encore et disparut à tous les regards. Après de longues recherches, l'illustre naturaliste finit par remarquer que le pauvre animal s'était réfugié tout auprès de la pince-arrière du ca [illegible] la tête seule hors de l'eau et nageant dans cette position aussi vite que l'embarcation elle-même, et sans cesser un instant d'en toucher le bord. L'un des hommes qui accompagnaient Audubon voulut la prendre à la main ; mais elle plongea avec tant de rapidité, passant tantôt à droite, tantôt à gauche du canot sans s'écarter jamais de ses flancs, qu'il ne put parvenir à s'en emparer. Touché de cette intelligence et de tels efforts, Audubon ordonna de l'abandonner.

Le Cygnopsis du Canada, dit Brehm, choisit pour nicher un lieu assez éloigné [illegible] l'eau ; il s'établit dans les hautes herbes, [illegible] un buisson ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il niche sur un arbre. Le prince de Wied vit un nid de cette espèce sur un *peuplier*, au haut duquel se trouvait l'aire d'un *pygargue à tête blanche*.— Rien n'y manque ! Si un chasseur contait une histoire semblable, j'entends d'ici le hurlement des gens d'esprit. Mais c'est un prince appuyé d'un naturaliste de grand talent et l'on gobe avec bonheur. L'outarde nichée dans un arbre, passe encore. J'ai vu des goëlands et des canards branchus en faire autant, mais, une outarde plaçant son nid tout près du nid de l'aigle à tête blanche, cela me fait rêver. Je commence à supposer qu'il est possible à un prince de farder la vérité. Cependant, je n'ai pas tout vu, il s'en faut, et je prie monsieur de Weid, s'il existe encore, d'agréer mes excuses et mes remerciments.

Au Labrador, le nid de l'outarde se trouve dans les plaines découvertes de l'intérieur, à proximité des marécages. Elle le place dans une dépression du sol et le garnit d'une grande quantité de substances végétales molles et flexibles qu'elle tapisse ensuite de duvet.

Dans ce nid, elle dépose de la mi-mai aux premiers jours de juin, suivant les milieux et les conditions climatériques, de trois à neuf œufs, rarement dix, et les couve vingt-huit jours.

D'après Brehm, l'outarde en captivité pond un plus grand nombre d'œufs.

Les petits naissent couverts de duvet et prennent l'eau deux ou trois jours après leur sortie de l'œuf. Le père et la mère en prennent un égal soin et les protègent avec un dévouement absolu.

Aussitôt que les petits sont assez forts, bien qu'incapables encore de voler, les parents s'acheminent à petites journée vers la mer—je parle pour ceux de ces oiseaux, et ils sont en grand nombre, qui nichent à proximité du littoral—puis, lorsque leur vol est assuré, la famille se fixe sur le bord du golfe, voyageant tous les jours et deux fois par jour, des battures du large à la terre ferme où ils viennent passer la nuit. Les jours de calme, on les entend et on les rencontre assez loin de la côte. Puis enfin, lorsque le coup d'aile des jeunes s'est complètement affermi, que les gelées commencent à se succéder sans répit, la famille gagne les hautes régions de l'air où elle se joint à d'autres groupes, et tous ensemble gagnent les terres tempérées.

La chair de l'outarde est délicate quoique un peu huileuse quelquefois. Elle atteint lorsqu'elle pâture dans des lieux où elle trouve, avec la sécurité, une nourriture abondante, un poids considérable ; elle pèse jusqu'à quinze et dix-huit livres et arrive à un grand état de graisse. Salée, elle constitue une nourriture de réserve d'excellente qualité et très saine Rien ne se perd chez l'outarde ; ses os longs servent à confectionner des tuyaux de pipes. Sa graisse offre les mêmes avantages que celle de l'oie ; sa plume, son duvet se vendent avec profit et sa peau, mégissée recouverte de son duvet, se vend aussi bien que celle de ce dernier oiseau. Ses rémiges sont très estimées comme plumes à écrire et à dessiner.

En moyenne, on compte une livre de plume, duvet compris, par outarde adulte et de six à neuf livres de chair désossée. Il s'agit ici de l'outarde tuée au fusil et non de l'outarde domestiquée, dont les produits deviennent plus considérables avec les soins qu'elle reçoit.

Je reviendrai sur la valeur des plumes de cet oiseau en traitant de l'oie et de ses variétés propres à notre pays.

Nous chassons l'outarde à *l'affut* et à la *passée*. La chasse à l'affut consiste à creuser un trou au sommet des grèves fréquentées par le cygnopsis canadien, au printemps et à l'automne ; puis, à le tirer aussitôt que la mer en montant l'a forcée à se rapprocher de l'affut. Le trou d'affut peut être plus ou moins confortable, plus ou moins bien placé. C'est l'affaire de chaque chasseur.

Sur le bord de la mer, c'est le tir à la passée qui est préféré. Tous les jours, une heure avant la basse mer, les outardes qui se tiennent au large ou en terre ferme viennent au vol se poser sur les battures qui commencent à se découvrir et y restent jusqu'au moment où le point de mer montante les forcent à quitter la place. On se cache dans les bois les plus rapprochés et on les tire à leur passage d'aller et de retour.

Cette chasse, lorsque le point de mer voulu se présente le soir et dure jusqu'au crépuscule, devient très fructueuse, car tous ces oiseaux, si le vent menace au large, reprennent en totalité le chemin des plaines marécageuses de l'intérieur et passent en très grand nombre.

Les meilleures tirées de l'outarde sont, du moins pour ceux que je connais : les battures de la ferme du Séminaire à St-Joachim, comté de Montmorency; la batture aux alouettes près du Saguenay ; les Sept Iles ; la baie de la Romaine près Mingan : Appeeteetat Bay à l'est de la Pointe aux Esquimaux ; et surtout le Bluff dans le voisinage d'Olomanosheeboo, où il est possible d'en tuer une très grande quantité au printemps et en automne.

Le parcours géographique de l'outarde est assez étendu. On la trouve dans toute l'Amérique septentrionale.

⁂

LA BERNACHE (BERNICLA BRENTA--STEPHENS)

La bernache est un diminutif de notre cygnosis ou outarde.

Elle a le cou relativement moins allongé que celle-ci et la tête plus conique au sommet. Sa taille est beaucoup moins élevée. Son bec est court, petit large à la racine et aminci vers la pointe. Il est de couleur noire.

Son cou est entouré d'un croissant blanc dont les pointes s'arrêtent un peu au dessus du niveau des yeux. Elle a les pieds noirs et l'œil vif et brillant.

La teinte générale de son plumage est semblable à celle de l'outarde, mais un peu plus foncée vers le haut du corps.

Les jeunes ont le plumage un peu plus sombre que les adultes et pas de cravate en croissant, au cou.

D'après Brehm, les différences que l'on a voulu établir entre la bernache européenne et la bernache américaine n'existent pas.

Elles passent en bandes énormes au printemps et à l'automne. Ce sont des cosmopolites, hélas ! comme la plupart de nos palmipèdes, que la glace chasse de nos régions.

Elles nichent dans les *plaines tremblantes* du grand nord, bien qu'un grand nombre d'entre elles trouvent des lieux de nidification à leur gré à proximité du littoral du golfe, notamment dans les savanes marécageuses qui s'étendent en arrière du rivage de Pigou, de la Rivière-aux-graines et de la pointe courlis au Cap Whitle.

Le vol de cet oiseau est soutenu, ses ailes étant relativement plus longues que celles des autres anséridés. Il nage fort bien et plonge encore mieux à la recherche des mollusques et des zostères que les cygnopsis recherchent comme lui et que, pour cette cause, nous avons appelés "*herbe-à-Outarde*" et "*herbe-à-Bernache.*"

La finesse de sa vue et de son ouïe ne le cède pas à celle de l'outarde ; cependant la bernache est moins farouche que cette dernière.

Elle arrive de bonne heure au Labrador Canadien, mais elle séjourne plusieurs jours à la mer avant de se diriger vers l'intérieur.

Avant de quitter les eaux du golfe, elles semblent se livrer chaque soir à une sorte d'apprentissage, à une sorte d'entrainement de voyageur.

Deux années de suite, j'ai pu les observer à la baie-des-homards dans l'exécution de cette singulière fonction.

Vers la fin de mai, trois ou quatre jours avant leur départ, le soir au coucher du soleil, elles se levaient toutes d'un seul bloc au nombre de cent cinquante à deux cents et gagnaient les hautes régions de l'air ; puis, après avoir tournoyées en criant quelques minutes au-dessus de la baie, elles se dirigeaient vers le nord. Arrivées au-dessus des falaises qui bordent la baie, elles faisaient brusquement volte-face et revenaient se jeter en masse sur leur point de départ.

Cette manœuvre se renouvelait chaque soir, et chaque soir la troupe s'avançait un peu plus dans les terres, mais revenait coucher dans la baie.

Le troisième ou le quatrième soir, elles prenaient une dernière fois leur vol et disparaissaient dans la nuit. Le lendemain, l'on n'eut pas trouvé une bernache dans toute la baie. Cela se passait du 1er au quatre juin.

Cet oiseau construit son nid dans une dépression du sol qu'elle tapisse d'herbes sèches et d'un peu de duvet. Elle y dépose six à huit œufs d'un blanc vert-jaunâtre sale. Je crois qu'elle couve de vingt à vingt-deux jours.

Les petits naissent couverts de duvet, se sèchent un jour ou deux dans le nid et prennent l'eau aussitôt secs.

Leur chair est assez savoureuse lorsqu'ils arrivent de l'intérieur, mais après quelques jours à la mer, elle contracte un goût d'huile et de coquillage peu agréable.

Salée, elle a toutes les qualités de la chair de l'outarde.

Deux bernaches adultes donnent une livre de plumes. Jeunes, il en faut trois et quelquefois quatre.

Ses rémiges donnent d'excellentes plumes à dessiner. Sa peau peut se mégisser bien qu'un peu petite.

En captivité, cet animal reste quelque temps fort sauvage, puis, il s'habitue peu à peu, s'attache à celui qui le soigne et finit par le suivre comme un chien.

La Bernache se chasse à l'affut et à la passée comme l'outarde. On en peut quelquefois tuer un très grand nombre. Il serait possible d'en tuer ou capturer des quantités bien plus grandes encore si l'on voulait perfectionner les moyens de la chasser.

Son parcours géographique est à peu de chose près celui du Cygnopsis canadien.

⁂

LES OIES

Nous en possédons deux espèces dans la province de Québec.

La première, *l'oie grise* à front blanc (anser albifrons gambeli — Hartland) se rencontre assez rarement sur nos territoires de chasse, où on la tue néanmoins quelquefois.

Je me rappelle en avoir vu des groupes assez nombreux, dans les baies qui avoisinent la rivière—des-Rochers, mais une fois seulement au cours de plusieurs années.

Quoi qu'il en soit, monsieur Dionne la décrit ainsi : " Dessus gris foncé, chaque plume est bordée de brunâtre ; couvertures supérieures de la queue blanches ; tête et cou brun grisâtre avec le front blanc, ce dernier brun chez les jeunes ; " dessous quelquefois gris, tacheté de noir ; bec rose ; pieds oranges". (Oiseaux du Canada, page 241). J'ajouterai que les rémiges et les rectrices sont noirâtres et à tiges blanches.

C'est à cette espèce que nos oies domestiques doivent, pour la plupart. leur origine. Bien que peu répandue, en apparence, dans notre province, où elle évite les lieux habités, elle niche en assez grand nombre, dans nos *plaines tremblantes*, à côté des autres anséridés.

Néanmoins, comme elle ne constitue pour nos chasses qu'un objet accidentel, je passe à l'oie blanche dont elle a les mœurs, les habitudes et les mêmes usages comestibles et industriels.

L'oie blanche (chen hyperboréen-Coues) est revêtue d'un plumage entièrement blanc, sauf les rémiges qui sont noires. Elle a le bec rose-chair, l'œil brun-foncé et les pattes d'un rouge orange-carminé. Les jeunes, jusqu'à l'âge adulte, qui se produit, je crois, vers la troisième année, ont la tête grisâtre, le haut du corps d'un gris noirâtre et le bas d'un gris cendrée; à quelques pas de distance, quand on ne peut détailler leur livrée, ils paraissent d'un gris uniforme.

Les oies-de-neige ou chen-du-nord arrivent par troupes immenses au printemps et j'ai vu, l'on me pardonnera l'emploi du pronom "je" si souvent, mais je suis contraint à ce fréquent usage par la nature même du sujet que je traite,—le chenal nord du Saint-Laurent presque obstrué, à la hauteur de l'île Madame et du Cap Tourmente,par les oies blanches.Ce sont des oiseaux très farouches presqu'inabordables en grandes troupes et se levant à un mille du chasseur. Il n'est pas d'animal plus prudent et plus soucieux de sécurité. Toutes les fois qu'il s'arrête pour paître ou pour dormir, il place des sentinelles qui le préviennent du moindre danger. Sa vue est parfaite, son oreille d'une extrême délicatesse et comme le cygnopsis, il sait distinguer l'homme inoffensif du chasseur. Cependant, *Audubon* affirme, qu'à la fin de l'automne, lorsqu'il gagne, dans le sud, ses quartiers d'hiver, il devient très confiant et qu'il a pu en tuer, chaque jour, six ou sept sur un petit étang, au moment du passage.

Les oies blanches ne viennent chez nous que pour nicher.

Pour accomplir cette œuvre, elles choisissent, ainsi que les autres anséridés de nos régions, les plaines-tremblantes de l'intérieur. Mais, contrairement à ce qui se passe pour l'outarde et la bernache, elle s'arrête peu à proximité du littoral, je n'y ai du moins jamais trouvé aucun nid.

Dans ce nid, assez semblable à celui du cygnopsis, elle dépose de huit à dix œufs d'un blanc jaunâtre, un peu plus gros que ceux de la moniac ou canard-eïder.

La femelle couve trois semaines ou trois semaines et demi. Les jeunes naissent couverts de duvet et quittent le nid presque tout de suite. Dès le mois d'août, ils commencent à voler et en septembre ils ont le coup d'aile très ferme, quoique n'étant pas encore maillés.

L'oie hyperboréenne est un excellent gibier. La chair des jeunes surtout est très délicate. Sa chair constitue une excellente réserve comestible. L'oie adulte donne trois quarts de livre de plume y compris le duvet

Ses rémiges étaient et sont encore, je crois, très employées comme plumes à écrire et à dessiner, de première qualité.

La peau, comme celle du cygne, de l'outarde et de l'oie grise, peut se mégisser garnie de son duvet et faire l'objet d'un grand commerce de pelleterie spéciale.

On la chasse à *l'affut*, à la *passée* ainsi que tous les autres anséridés de nos régions. On connait ces deux modes de chasse qu'il est inutile de décrire.

On pourrait prendre de prodigieuses quantités d'oies blanches au moyen de filets et de trappes, si l'extension de notre marché et son accès plus facile exigeaient de grands arrivages. On ne peut se faire une idée du nombre étonnant d'anséridés oies, ou outardes que tuent les sauvages du nord : un des postes de la compagnie de la baie d'Hudson, je ne sais lequel, reçoit chaque année une redevance de *trente mille* de ces animaux.

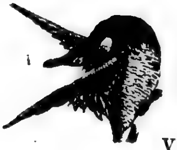
Malheureusement, ces oiseaux si précieux ne sont, à l'état sauvage, que des oiseaux de transition. Ils arrivent et s'en vont. Dès que leurs fonctions de reproduction sont accomplis, ils nous quittent pour aller se faire manger loin de chez nous et nous avons été assez peu pratiques, jusqu'ici, pour les laisser faire.

On rencontre dans notre province beaucoup d'oies blanches domestiques et beaucoup de leurs croisements. Il est donc sans objet de parler de leur élevage qui existe à l'état latent un peu dans toutes nos paroisses.

L'aire de dispersion du chen hyperboréen est immense. Il fait le tour du cercle polaire en été et en hiver on le voit jusqu'en Chine.

LES CANARDS.

GÉNÉRALITÉS.



Gravure du Forest and Stream

Il est peu de pays où le canard soit plus abondant que dans la province de Québec.

Toutes les espèces connues y viennent nicher et quelques-unes d'entre elles y sont sédentaires et ne nous quittent jamais, malgré la rudesse de nos hivers.

Nulle chasse ne serait plus productive que la chasse méthodique et raisonnée de cet oiseau, et cependant, il n'a été fait encore dans ce sens aucun effort sérieux. Cela tient à l'éloignement des marchés consommateurs et aux restrictions peu justifiées que la loi impose aux chasseurs des canards d'automne ; cela tient plus encore, peut-être, au peu d'esprit d'entreprise de nos populations, qui ne voient dans cette chasse qu'un plaisir ou qu'un moyen de varier leur alimentation ordinaire. Mais cet état de chose peut se modifier très vite. La création de voies de communications nouvelles ou plus rapides mettra un terme à l'indifférence de nos chasseurs et bientôt, sans doute, nos marchés exploiteront avec profit des richesses que nul autre pays ne saurait égaler.

Les canards sauvages ont de nombreux points de ressemblance avec les canards domestiques dont il est quelquefois difficile de les distinguer au premier abord, surtout à une certaine distance. Cependant, les chasseurs savent que le canard sauvage crie moins souvent et moins bruyamment que le canard domestique ; que son œil est plus vif, ses allures plus dégagées, ses couleurs plus nettement accusées et son volume un peu plus petit.

C'est un oiseau très intelligent, très défiant, qui doit apprécier les circonstances et les milieux et se conduire d'après l'expérience acquise.

Tous les canards sont d'une rusticité extraordinaire et d'une prodigieuse gloutonnerie. Ils mangent de tout : les jeunes pousses d'herbes, les plantes aquatiques, les bourgeons, les graines, les racines, les poissons, les coquillages, les vers, les reptiles, les chairs en putréfaction, etc., etc., et malgré ce mélange peu engageant, ils acquièrent le plus souvent un goût exquis à toutes les sauces.

Ils arrivent dans la province de Québec au commencement ou vers le milieu du printemps, suivant les régions, restent quelques jours à s'engraisser sur les rivières, sur les lacs ou à la mer, puis, gagnent les marécages de l'intérieur où ils se construisent un nid, généralement établi dans une dépression du sol, qu'ils garnissent d'herbes sèches et de duvets.

Quelques espèces nichent sur les arbres et dans le tronc des chicots secs et garnissent leur nid de la même manière.

Le choix des lieux de nidification n'est point arbitraire et chaque espèce adopte des endroits différents, toujours les mêmes. Je connais certains lacs où ne nichent que des cacawis (Hareida glacialis), d'autres où l'on ne rencontre que des canards macreuses (œdemia americana), d'autres enfin où l'on ne trouve que la cane de roche ou canard histrion (Histrionicus torquatus).... etc.

Certaines espèces trop persécutées finissent, néanmoins, par modifier leurs habitudes. C'est ainsi que le canard eïder, qui nichait autrefois sur les roches nues du littoral, s'en écarte peu à peu, gagne les lacs ou se réfugie pour pondre, dans les taillis épais de conifères qui avoisinent les eaux salées.

Peu après leur arrivée, les canards s'accouplent.

La femelle ou cane pond de dix à vingt œufs, quelquefois plus, qu'elle couve avec assiduité de 24 à 28 jours. Les petits, plus tard *Halbrans*, restent un jour ou deux dans le nid, puis prennent la mer. La cane est excellente mère. Le mâle ne partage en rien les soins de l'incubation et de l'éducation. Dès que la cane se met à couver, il abandonne sa compagne et se réunit aux autres mâles, devenus comme lui, sans emploi.

Les canards voyagent en bandes nombreuses, décrivent dans l'air des triangles réguliers et une fois en route, suivent une direction invariable.

Le coup de fusil qui les salue et les décime au passage est impuissant à les faire modifier leur route; ils s'élèvent, mais continuent impertubablement le même trajet.

Ils tournoient longtemps avant de s'abattre et ne se posent que lorsqu'ils croient avoir acquis la certitude qu'il n'existe aucun ennemi à proximité du lieu qu'ils ont choisi.

Quelques chasseurs affirment qu'à l'instar des anséridés, ils placent des sentinelles. Je ne crois guère à une précaution de ce genre, mais on ne peut nier qu'il en est toujours quelques-uns en éveil, paraissant surveiller ce qui se passe aux alentours et provoquant le départ de la bande au moindre danger.

Ce sont d'excellents plongeurs, quelquefois bien difficiles à atteindre.

Dans quelques cas restés inexpliqués, le passage des canards, sur certains points, prend des proportions étonnantes. Il ne décesse pas un instant de toute la nuit.

J'ai assisté une fois dans la baie-à-Victor à un passage de ce genre. Du crépuscule au lever du soleil, les canards passèrent sans répit et sans trève au-dessus de ma tente. Le bruit de leurs ailes se fit entendre sans interruption toute la nuit et m'empêcha de dormir.

Bien des chasseurs, et je suis du nombre, croient que lorsque les grandes tourmentes athmosphériques des hautes régions coïncident avec les migrations des oiseaux, un coup de vent ou un cyclone. peut réunir et entraîner, hors de leur route, des masses de canards et les contraindre à suivre pendant plusieurs heures une voie commune, qu'elles eussent, sans cela, parcourues par bandes séparées, ou dont elles se fussent écartées pour la plus grande partie.

Les canards nous quittent en automne. Les premières glaces les obligent au départ. Ils nous abandonnent en troupes immenses et vont se faire manger chez nos voisins du sud.

On trouve sur nos territoires de chasse de quarante-huit à cinquante espèces appartenant à la famille des anatidés. Je ne les décrirai pas toutes, quelques-unes ne se rencontrant que par aventure. Je me bornerai à faire connaître celles qui s'offrent le plus souvent à nos coups de fusil ; celles qui naissent et vivent chez nous et celles dont le nombre est suffisant pour offrir quelqu'importance commerciale.

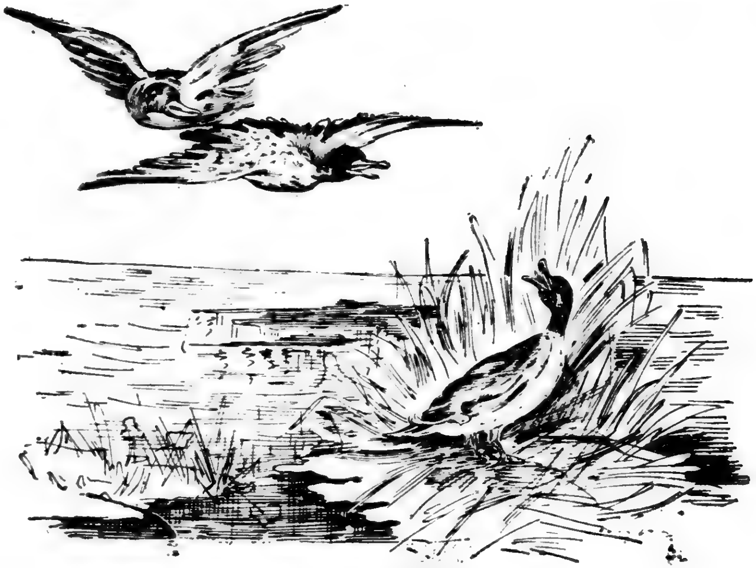
⁂

CANARD ORDINAIRE (ANAS BOSCHAS-LINNÉE)

Le canard ordinaire, canard-Colvert, canard-gris ou canard-de-France, est un fort bel oiseau.

Il a la tête et le cou d'un vert irisé. La poitrine brune, le haut du dos brun cendré rayé de gris blanchâtre et le col cravaté d'un anneau blanc.

Le miroir qui orne son aile est d'un beau



Gravure du " Field."

bleu bordé d'une bande blanche. Ses rémiges sont d'un gris foncé. Son œil très vif est d'un brun clair, son bec jaune-verdâtre et ses pattes d'un rouge peu accusé.

La femelle est moins parée. Elle s'en tient aux tons gris les plus modestes. Les canetons devenus Halbrans ressemblent à la mère jusqu'à l'âge adulte.

Autrefois, nous trouvions ce superbe canard un peu partout sur nos territoires de chasse et de pêche. Il semble qu'aujourd'hui il soit devenu plus rare. Cette diminution n'est qu'apparente. Il est toujours abondant, mais s'est localisé sur certains points particuliers. On le trouve encore en grande quantité dans nos régions de l'ouest. Il est moins répandu dans l'est ; cependant, à chaque voyage, je le rencontre sur la presqu'île Manicouagan, à la rivière Saint-Athanase, sur les lacs de la rivière Sheldrake, etc., etc.

Brehm prétend qu'il niche souvent sur les arbres dans les nids abandonnés par les corneilles. Je ne l'ai jamais vu en agir ainsi en notre province. Il dépose ses œufs dans une dépression du sol, qu'il garnit soigneusement d'herbes sèches et de duvet, qui sert à la femelle quand elle quitte son nid à recouvrir les œufs qu'elle y a déposés.

Ces œufs sont généralement au nombre de huit à seize, blanc verdâtre ou blanc jaunâtre, allongés et à coquille résistante.

La chair du canard de France est excellente. Sa plume est très appréciée pour la literie.

En automne, douze canards donnent une livre de plume ; au printemps il en faut quatorze. Il s'agit ici de canards adultes.

L'élevage du colvert est facile et productif. Il est, comme chacun le sait, avec le canard noir (anas obscura), la souche de toutes nos espèces domestiques canadiennes.

Il se chasse à l'affut et au moyen d'appelants et de filets.

⁂

CANARD NOIR OU BRUN (ANAS OBSCURA-GMELIN.)

Le plus répandu de nos canards. D'une abondance dépassant quelquefois tout ce que l'on peut imaginer, surtout dans l'est de la province, au milieu du fouillis inextricable de marécages ou roches qui bordent le littoral.

La teinte générale de l'anas obscura est le brun sans éclat. Les plumes sont bordées plus ou moins distinctement de fauve-grisâtre pâle. Il a la tête et le cou rayés de blanc-grisâtre, plus foncé près du bec. Le haut de la tête parsemé de barres sombres, presque noires en arrière de l'œil.

Le miroir est d'un beau violet métallique tournant au vert avec les jeux de la lumière. Il est bordé d'une lisière blanche, suivie d'une bande plus large d'un noir velouté. Ce canard a le bec jaune verdâtre ; l'iris brun sombre ; les pieds rouges orange avec les palmures plus foncées.

Les sexes sont semblables.

Il construit, comme le colvert, son nid dans une dépression du sol qu'il garnit d'herbes sèches et de duvet. Il y dépose huit à dix œufs d'un brun verdâtre ou d'un brun safrané.

Les petits naissent le vingt-huitième jour de la couvaison. Ils se sèchent un jour ou deux dans le nid, puis prennent l'eau. La mère a pour ses canetons le dévouement le plus complet et leur prodigue son dévouement jusqu'à leur transformation en *Halbrans*. Le mâle quitte la femelle quelques jours après les débuts de la couvaison et ne prend aucune part à l'éducation de ses enfants.

La chair du canard noir n'est pas moins délicate que celle du colvert. Sa plume produit le même poids pour le même nombre d'individus.

Il se chasse aussi de la même manière, mais il donne de plus beaux résultats à cause de son abondance qui est beaucoup plus grande.

C'est le canard le plus connu sur nos marchés et on le trouve partout surtout à la hauteur du cinquantième parallèle. Comme la plupart des autres canards, il nous abandonne en automne pour, alimenter de sa chair, alors jeune et délicate, le marché américain.

⁂

CANARDS BUCÉPHALES

Nous possédons trois espèces de ce genre.

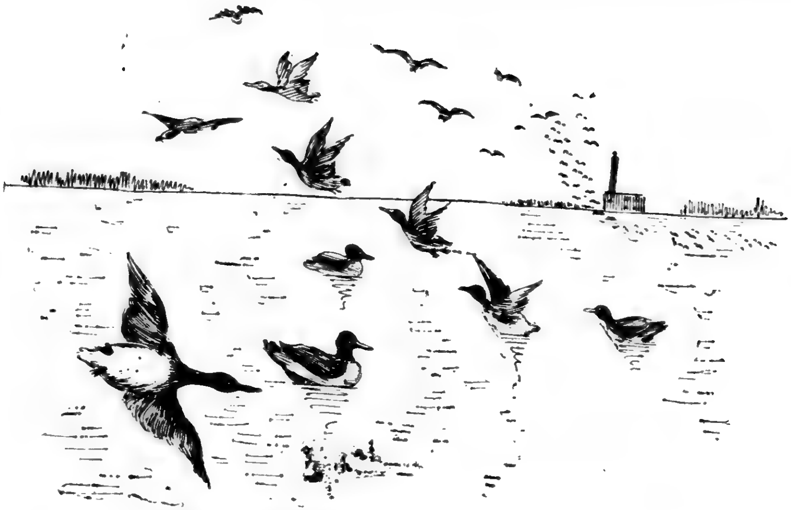
Le Bucéphale d'Amérique (Bucéphala americana—Baird).

Le Bucéphale d'Islande (Bucéphala Islandica—Baird).

Et le petit Bucéphale (Bucéphala albeola—Baird).

Les Bucéphales, quelle que soit leur espèce, sont très répandus dans le fleuve et le golfe Saint-Laurent, où on les désigne sous les noms de plongeurs, de cailles, de goriots, etc. Eté comme hiver, la plupart d'entre eux restent près de nous.

Le *bucéphale américain* a la tête et le cou d'un beau noir à reflets métalliques et changeants, vert tournant au violet. Il a le dessous



CANARDS BUCEPHALES—Gravure du "Forest and Stream."

et le bas du cou blanc. Près du bec et rapproché de l'œil, une tache, ronde, blanche, plus ou moins accusée. Il a l'iris orange, le bec noir et les pieds jaunes.

Les femelles et les jeunes sont privés des ornements de la tête et du cou. Chez eux, le brun atténué remplace les miroitements métalliques verts et violets.

Le bucéphale pond de six à huit œufs, d'un vert cendré, dans un nid garni de feuilles sèches et de duvet, qu'il place quelquefois à terre, mais le plus souvent dans une excavation d'un tronc d'arbre sec.

Les petits, deux ou trois jours après leur naissance, se laissent cheoir du nid à terre et gagnent l'eau.

Le *Bucéphale d'Islande* est un peu plus gros que l'américain et la tache qu'il a près du bec est triangulaire au lieu d'être ronde : ce sont les deux seules différences qui le séparent du bucéphale d'Amérique. Il a les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que l'américain.

Le *petit bucéphale* ne se distingue des deux autres que par sa taille plus petite et la tache blanche de sa tête.

Ces canards, sauf aux époques de nidification, vivent ensemble. Ils se réunissent en grandes troupes à la fin de l'automne et viennent se joindre aux canards eiders, sans pourtant se mélanger à eux. Ainsi réunis, ils vivent pendant toute la saison rigoureuse autour des îles de Mingan et d'Anticosti, dans les crevasses de la banquise où l'eau se montre à l'air libre—à *l'eau claire*, comme le disent les chasseurs.

Ils se nourrissent de petits poissons, de mollusques, de crustacés, de vers et de plantes marines.

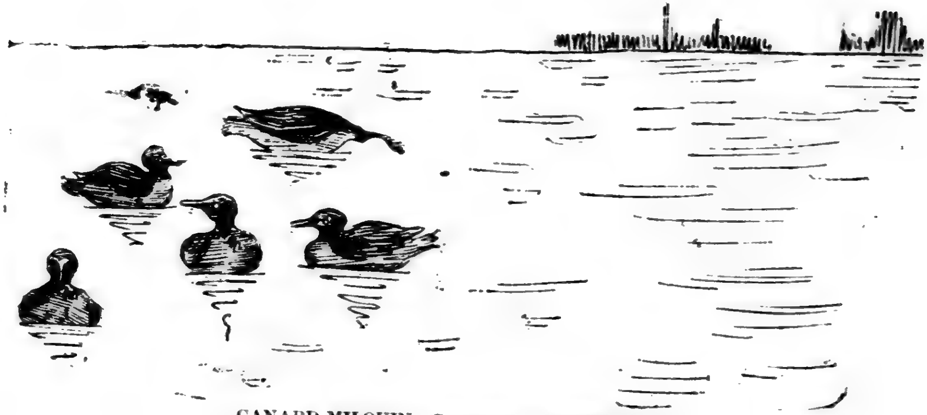
Le plumage du bucéphale est très fourni, très serré et de première qualité pour la literie.

Il faut treize à quatorze canards de ces espèces pour donner une livre de plume.

Les bucéphales sont de très jolis canards, à chair très mangeable, surtout en automne. Ils sont essentiellement marins et n'habitent les rivières que pendant l'époque de reproduction.

Je ne sais s'ils seraient de domestication aisée, n'ayant encore tenté aucun essai. Cependant, je crois, leur élevage facile. Dans tous les cas, quelques expériences seraient peu coûteuses et d'autant plus intéressantes que ces espèces, malgré l'émigration de quelques groupes restreints, sont sédentaires, c'est-à-dire, naissent, vivent et meurent en tous temps et en toute saison, chez nous.

⁂



CANARD MILOUIN.—Gravure du " Forest and Stream."

LE CANARD MILOUIN (AYTHYA AMERICANA—EYTON) RED-HEAD

Il se rencontre souvent en compagnie des colverts (anas boschas) dont j'ai déjà parlé et des siffleurs ou widgeon, dont je parlerai plus loin.

Sa défiance est extrême: aussi est-il très difficile à approcher, surtout lorsqu'il est seul.

Il a la tête et le cou d'un roux vif au printemps, varié de noir à l'automne. Dos noir en haut et en bas avec le milieu et les côtes gris cendré strié de bleuâtre. Queue noire et brune, ventre d'un gris sale vers le milieu, gris cendré varié de raies noires vermiculées vers les flancs. Poitrine noire dans le haut et gris perle strié de fines raies noires dans le bas. Couverture des ailes grises striées de bleu cendré. Grandes pennes brunes.

Bec déprimé plus court que la tête, bleu foncé. Pieds à doigts bleus et à membranes noires. Iris jaune-orange.

Femelle—Tête et cou bruns avec du blanc autour du bec ; dos blanc strié de gris blanchâtre ; queue grise et bas du ventre gris brun ; poitrine blanche, ailes brunes pointillées de gris aux couvertures et brunes aux grandes pennes avec un miroir gris-brun-clair. Bec noir, pieds gris verdâtres ; iris roux.

La plume du milouin est belle. Il faut treize ou quatorze de ces oiseaux pour donner une livre pesant, toujours en y comprenant le duvet.

Nous ne trouvons jamais le milouin en très grande abondance, cependant, on le rencontre assez souvent.

Malgré sa défiance native, ce canard se domestique assez facilement et son élevage n'offrirait aucune difficulté sérieuse.

Il se nourrit de vers, de mollusques, d'insectes et de plantes aquatiques.

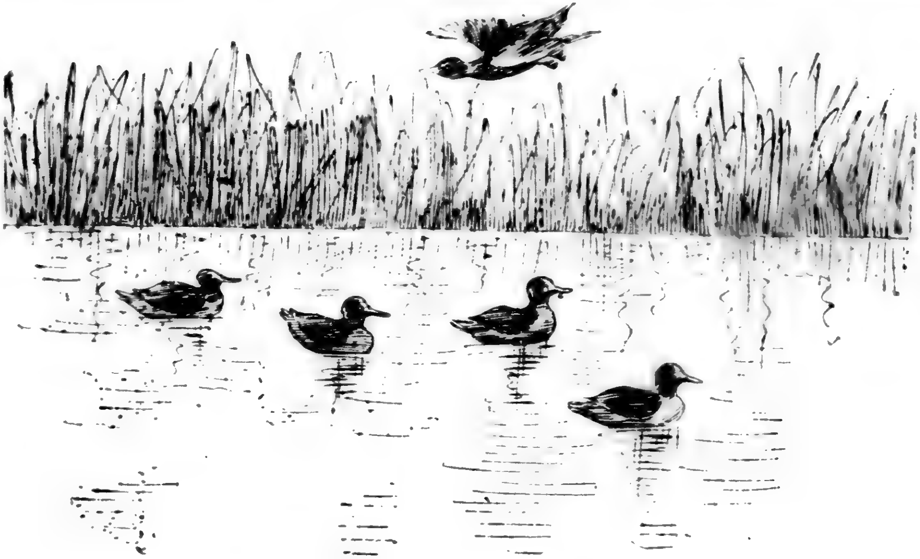
Il fuit nos régions en automne.

⁂

CANARD MILOUINAN (FULIGULA VALISNERIA—STEPHENS)

Le Canard Milouinan ou céleri, que les américains appellent Canvas back, ressemble beaucoup au milouin. Cependant, il s'en distingue par son domino (tête et cou) qui est d'un beau noir à reflets cuivreux et par son collier qui est roux au lieu de brun ou de noir. Il s'en sépare encore par la couleur de l'iris qui, chez le milouinan, est d'un rouge vif.

Sur nos lacs et sur nos rivières du nord, le canard céleri se rencontre en bonne quantité.



CANARD MILOUINAN.—Gravure du "Forest and Stream"

Sa chair est l'une des plus appréciées par nos voisins des Etats-Unis qui l'estiment au plus haut prix.

Il donne la même qualité et la même quantité de plumes que le milouin.

Il se domestique facilement et son élevage serait des plus fructueux à cause du grand débit qu'il obtient sur le marché américain.

Il se nourrit de vers, de mollusques, de petits batraciens, de petits poissons, d'insectes, et surtout de céleri d'eau. C'est à cette préférence pour cette plante aquatique qu'il doit son nom et probablement le goût particulier que semblent tant priser les gourmets.

Il nous abandonne en automne.

⁂

CANARD SIFFLEUR (MARECA AMERICANA-STEPHENS.)

Le canard siffleur, vingeon et widgeon, est plus abondant en notre province qu'on est généralement porté à le croire. Je l'ai rencontré un peu partout en compagnie des colverts et des milouins.

Il a le bec court, bleu dans la partie supérieure, noir en dessous. Une tache d'un fauve, clair ou verte au sommet de la tête et des bandes d'un beau marron qui descendent jusqu'au cou. Le dos, les scapulaires et le croupion vermiculés de lignes noirâtres sur fond blanc : miroir vert.

Ses pieds sont noirs ; il a l'iris brun.

La femelle est moins ornée que le mâle. Elle pond de six à huit œufs d'un blanc jaune verdâtre.

Douze canards siffleurs donnent une livre de plume.

Ils sont plus farouches que les colverts et les canards bruns, mais ils se domestiquent assez facilement.

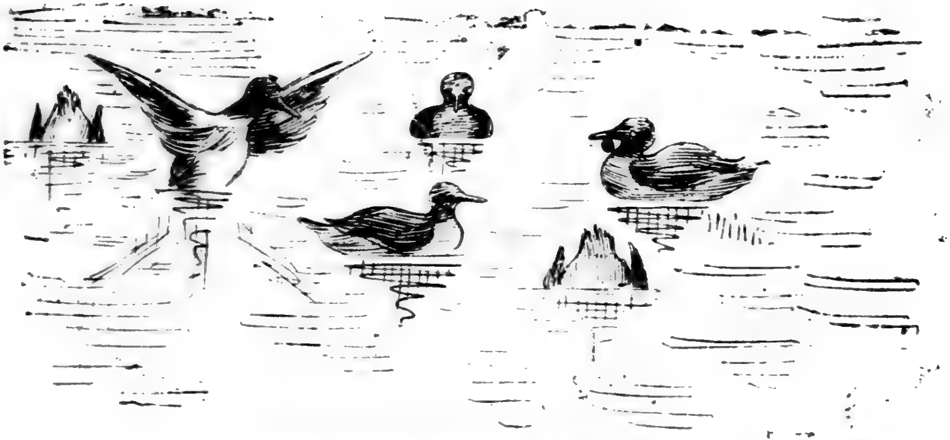
Comme les autres, ils nous quittent lorsque les premières glaces recouvrent nos rivières et nos lacs.

Il est bien entendu que tous ces canards se chassent—chez nous du moins—par les mêmes procédés rudimentaires. Nous aimons à nourrir le gibier destiné à nos voisins et à le tuer, pour notre usage, le moins possible.

⁂

CANARD CHIPEAU (CHAULELASMUS STREPERUS—GRAY)

Le canard chipeau ou Ridenne, appelé aussi canard gris par nos chasseurs, se tire assez



CANARD CHIPEAU.—Gravure du " Forest and Stream.

rarement à cause de sa défiance qui est grande, puis aussi parcequ'il se tient rarement en troupe considérable. Les chipeaux sont des plongeurs de première ordre et qui savent éviter savamment le coup de fusil.

Le mâle a la tête piquetée de brun sur fond gris, mais le gris domine, ainsi que sur le cou. Le dos et les flancs sont vermiculés de ces deux teintes. Le miroir est caractéristique. Il se compose de trois bandes l'une blanche, l'autre noire et la troisième d'un marron rougeâtre. Il a le bec noir, l'iris brun clair, les pieds orangés et les doigts réunis par une membrane noire.

La femelle est brune, tintée de gris brunâtre avec les plumes bordées de roussâtre.

Elle pond de huit à dix œufs d'un blanc jaunâtre.

Le chipeau accepterait la domesticité avec la même facilité que les autres canards.

Il faut douze à treize oiseaux de cette espèce pour donner une livre de plume.

Ils sont loin d'être communs, mais l'on en trouve quelques-uns pendant la saison libre.

Disparaissent en automne.

⁂

CANARD HISTRION (HISTRIONUS TORQUATUS-BONAPARTE)

J'emprunte à monsieur C. E. Dionne le portrait du canard arlequin ou histrion.

" Bec court, très petit et aplati à l'extrémité ; " plumage cendré bleuâtre, plus brun en dessus; " côtés de la tête et du corps en arrière, de " couleur noisette ; queue et une raie coronale, " noires ; une tache près du bec, deux autres " sur le côté du cou, avec un collier à sa base, " interrompu en avant et en arrière, blancs ; " plusieurs lignes sur l'aile et une en avant, " blanches ; miroir violet pourpré. " " La " femelle est d'un brun foncé, plus pâle en " dessous et blanchissant sous le ventre, une " tache blanche sur l'oreille et en avant de " l'œil. " (Oiseaux du Canada).

Contrairement à ce qu'exprime monsieur Dionne, je crois ce canard assez commun sur la côte nord du golfe Saint-Laurent, où il est connu en été sous le nom de cane-de-roche— qu'il ne faut pas confondre avec les jeunes canards macreuses que l'on appelle ainsi quelquefois de ce même nom—on rencontre notamment le canard arlequin, de la rivière-des-Rochers jusqu'à Watsheeshoo en assez grande abondance.

Il pond dans ces parages, surtout entre la riviere-des-Rochers et la rivière Manitou, où je suis assuré à chaque voyage, d'en rencontrer dix à douze nichées.

L'Histrion appartient à une espèce peu farouche et facilement domesticable. Sa chair se rapproche un peu de celle du canard macreuse et a souvent le goût d'huile.

Ce canard se nourrit surtout de coquillages, de vers marins et de plantes aquatiques.

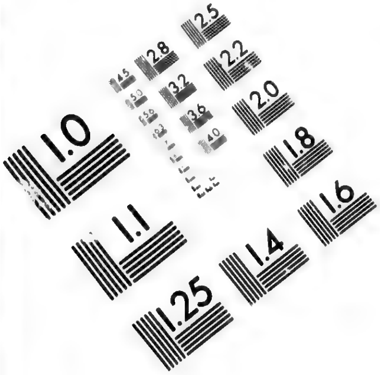
Il faut douze à quatorze arlequins pour obtenir une livre de plume. Il est de passage comme les précédents.

⁂

LE CANARD KAKAWI (HARELDA GLACIALIS—LEACH)

Le Kakawi est l'un des canards que nous voyons en plus grand nombre et qui ne nous quitte jamais. Les chasseurs lui ont donné le nom de *Kakawi* à cause du cri qu'il fait entendre lorsqu'il se lève, et que l'on peut traduire par les trois syllables composantes ka-ka-wi.

Il ne peut se confondre avec aucun autre canard à cause des deux longues rectrices qui dépassent les autres beaucoup plus courtes. La femelle, qui ressemble au mâle, s'en sépare, par l'absence de longues plumes de la queue. En



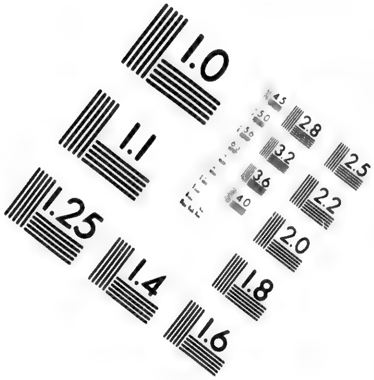
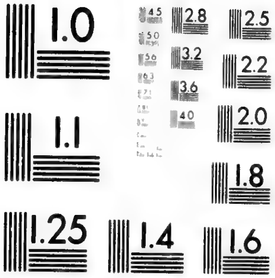
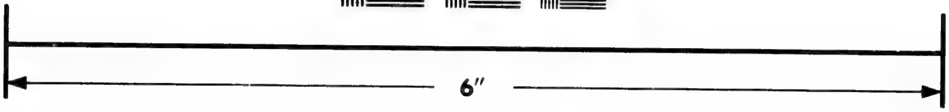
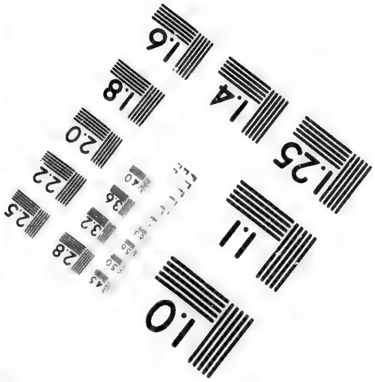
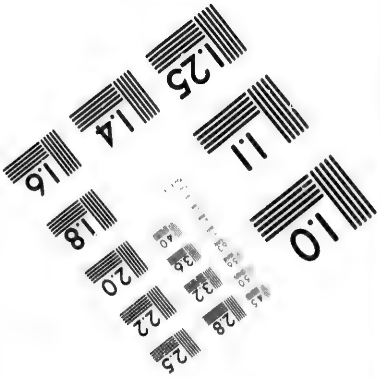


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



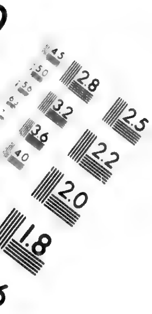






Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8

1.1
1.0

hiver, le kakawi a le haut de la poitrine, la tête et le cou blancs.

L'iris de l'œil est brun. Il a le bec noir avec un cercle rouge-jaune près de l'extrémité. Ses pattes sont bleuâtres. Sa teinte générale est le roux velouté, en été.

Il niche dans nos lacs du Labrador canadien en très grande quantité. Certains de ces lacs, placés assez loin à l'intérieur, et appartenant au système lacustre de la rivière Sainte-Marguerite et des Sept Iles, ont leurs bords couverts uniquement de nids de cette espèce.

La femelle pond, dans une excavation du sol tapissée d'herbe sèche et de duvet, de six à dix œufs d'un gris blanc verdâtre. Les petits prennent l'eau vingt-quatre heures après leur naissance et gagnent la mer à la fin du mois d'août.

La chair du kakawi est fort appréciée des chasseurs, mais elle a un léger goût de coquillage ou d'huile assez désagréable. Il se nourrit de mollusques, de frais, d'insectes, d'herbes aquatiques, etc.

Sa plume est très belle. Il faut douze de ces animaux pour donner une livre de plume.

En hiver, le kakawi se joint aux troupes de bucéphales et d'eïders et vit avec eux dans les espaces d'eau libre que la banquise ne recouvre pas. Cependant, il est toujours en moins grande quantité que ses compagnons d'hivernement et une partie des kakawi, qui naissent chez nous, passent la frontière et gagnent le centre des Etats-Unis.

Très domesticable, comme presque tous les canards. Peu farouche, il est l'une des espèces qui se chassent le mieux au sapin. (1)

⁂

CANARD SOUCHET (SPATULA CLYPREATA—BOIE)

Peu de canards sont aussi superbement ornés que le *Canard Souchet, spatule ou cuillère,* car tous ces noms lui appartiennent.

Il a la tête et le haut du col d'un beau vert à reflets violets, le reste du cou et la poitrine blancs.

Son dos est d'un beau noir verdâtre et son ventre roux-noisettes. Les couvertures de l'aile, près de l'épaule, sont d'un vert ardoisé très tendre et le miroir d'un vert bronzé.

---

(1) *Le Sapin* est un cadre en bois de six à sept pieds de longueur et de trois pieds de haut que l'on recouvre de brindilles vertes de sapin. On le place à l'extrémité du canot au moyen d'une échancrure ménagée dans le cadre. Le chasseur se cache derrière cet abri et son compagnon conduit le canot vers le gibier. Ce mode de chasse est très productif par les temps de calme. (Voir plus loin).

La couleur de son bec, élargi à son extrémité en forme de spatule ou de cuillère, varie avec l'âge ; jaune dans la première année, il devient noir dans la seconde.

Il a l'iris couleur d'or et les pattes et les jambes d'un rouge-orangé.

La femelle est brunâtre. Elle pond de huit à dix œufs d'un verdâtre peu accusé.

Les lieux de nidification du souchet sont mal définis et les naturalistes sont loin d'être d'accord sur ce point. Les uns croient qu'il pond dans l'extrême nord, les autres pensent qu'il niche sous des latitudes plus clémentes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en rencontre quelques nids dans nos territoires du centre, de l'ouest, notamment entre les lacs Opasetika et grand Abbittibi, où j'en ai trouvé trois nichées en 1896.

Je ne puis rien dire de ses aptitudes à la domesticité, mais voici ce qu'en dit Brehm:

“ Confiant et timide ; se laisse facilement approcher. On remarque que ces oiseaux sont difficiles à conserver en captivité, ils dépérissent, etc. ”

La taille du souchet fait supposer que la dépouille d'une douzaine d'individus de cet espèce donnerait une livre de plume.

⁂

CANARD PILET (DAFILA ACUTA—LINNÉE)

Facile à séparer des autres canards, dont il se distingue, par sa queue, composée de pennes intermédiaires assez courtes que dépassent deux plumes étroites noires ; par son cou infiniment plus étroit et plus long que celui des autres canards.

Il a la tête et le cou brun à reflets verts et violets, le miroir verdâtre-violacé, l'iris brun, le bec noir bleuâtre et les pieds d'un brun foncé.

De tous les canards, sans en excepter le canard céleri, c'est celui dont la chair est la plus fine et la plus délicate, mais je lui préfère anas-obscura.

Bien que peu commun dans notre province, on le rencontre encore assez souvent à l'embouchure de nos grandes rivières et sur les lacs de l'intérieur.

La femelle, qui ne possède aucun reflet métallique, et dont le miroir est grisâtre, pond de huit à dix œufs d'un roux verdâtre.

Une douzaine de canards pilet donnent une livre de plume.

Je ne puis rien dire de ses aptitudes à la domestication.

⁂

CANARD MORILLON

Je n'ai jamais tué qu'un seul canard morillon dans la province, bien qu'il existe en certain parage. C'était en 1880, sur les battures de Château-Richer. Il m'est donc impossible de parler de ce joli canard qu'il ne m'a point été donné d'étudier suffisamment.

Monsieur C. E. Dionne (Oiseaux du Canada.—Edition—1883) admet trois espèces de ce genre.

Le canard morillon à tête noire—(Fuligula marila—stephens.)

Le petit canard morillon—(Fuligula affinis—Eyton.)

Le canard morillon à collier—(Fuligula collaris—Bonaparte.)

Monsieur Dionne considère ces oiseaux comme rares en notre province et mon expérience personnelle me porte à croire qu'il a grandement raison, au moins pour la partie qui s'étend à l'est, vers le golfe Saint-Laurent.

⁂

LES SARCELLES.

Les sarcelles sont très abondantes dans nos marécages. Leur arrivée précède quelquefois celle des canards ; d'autres fois, au contraire, elle la suit.

Elles volent par groupes irréguliers, n'affectant jamais la forme triangulaire. Elles sont peu défiantes, beaucoup moins que les canards, aussi les approchent-on assez facilement avec quelques précautions.

Elles se distinguent très nettement de ces derniers par la petitesse de leur taille, par la forme de leurs narines et par leur élégance.

Elles recherchent, pour placer leur nid, les touffes de joncs les moins accessibles. Elles y construisent un nid tapissé d'herbes sèches et de beaucoup de plumes, où elles déposent de six à quatorze œufs de la grosseur de ceux des pigeons et d'une couleur qui varie du blanc sale uniforme au blanc sale piqueté de roux et quelquefois aussi d'un jaune verdâtre terne. L'incubation dure de vingt à vingt-trois jours, et quelques heures après leur naissance les petits prennent l'eau.

La femelle est plus petite que le mâle et beaucoup moins ornée.

Les sarcelles sont des oiseaux très doux, très confiants qui s'élèvent en domesticité avec la plus grande facilité. Leur chair est plus délicate que celle du canard.

Nous en possédons trois espèces.

La sarcelle à ailes vertes (*querquedula carolinensis-Gmelin*) dont la tête et le cou sont noisette ou brun, coupé par une bande verte caractéristique près de l'œil, miroir vert ; bec noirâtre et pieds gris. La tête est ornée d'une petite huppe.

La sarcelle à ailes bleues (Querquedula discors-Stephens) se distingue de la précédente par les couvertures ailaires qui sont d'un bleue tendre, par un croissant blanc en arrière de l'œil et par ses pieds, qui sont jaunâtres au lieu de gris.

La sarcelle rousse (Querquedula Cyanoptera-Cass) ressemble beaucoup à la précédente dont elle n'est, je crois, qu'une simple variété. On en trouve, cependant, quelques-unes qui semblent d'un volume un peu plus grand. Sa teinte générale paraît aussi un peu plus foncée.

La plume de sarcelle est excellente, mais je ne sais combien il entre de dépouilles de cet oiseau à la livre.

⁂

LE CANARD EIDER

Encore abondant sur la côte nord du golfe Saint-Laurent, où je l'ai vu, il y a une vingtaine d'années, en quantité dépassant tout ce que l'on peut concevoir. Le pillage des œufs en a fait décroître le nombre dans des proportions inquiétantes, mais une surveillance assidue suffirait pour lui rendre la prospérité passée.

Nous en possédons trois espèces qui sont :

L'eïder commun—(anas mollissimâ ou somateria mollissimâ—Leach.)

L'eïder remarquable—(somateria spectabilis—Leach.)

L'eïder du nord—(somateria mollissima borealis—Brehm.

L'eïder commun est un oiseau superbe et de grande taille. Il a la tête et le domino jusqu'au dessous des épaules d'un blanc crème quelquefois rosé et le reste du corps d'un beau noir de velours. Le sommet du crâne et les joues lavées de vert tendre. L'iris brun, le bec, entouré à la base d'une membrane charnue, est verdâtre ainsi que les pieds.

La femelle est d'un gris brun lavée de roux. Elle pond de six à huit œufs de la grosseur des œufs de dinde. Ils sont vert d'eau quelquefois sous tintés de brun très clair.

Elle place son nid dans les fissures des roches, au milieu des iris ou des herbes, quelquefois assez loin dans les bois rabougris et épais qui bordent la côte. Elle le tapisse de duvet à l'époque de la couvaison et en recouvre ses œufs lorsque la nécessité la force à les quitter.

Le mâle se tient à proximité de la femelle tant que la ponte se continue. Aussitôt que la couvaison commence, il l'abandonne et se joint aux autres mâles qui ont comme lui achevé leurs fonctions.

Dès leur naissance, les petits prennent la mer : ça n'est que vers la troisième année que les jeunes mâles se recouvrent de la livrée complète des adultes.

L'eïder commun naît, vit et meurt chez nous. On le rencontre sur nos côtes en toute saison, mais en des lieux spéciaux, pendant l'hiver. On trouve son nid, en été, en plus ou moins grande quantité, depuis l'éhauffaud-des-Basques près du Saguenay, jusqu'à Blanc-Sablon.

L'eïder remarquable, que les chasseurs du golfe appellent, à l'instar des sauvages, le *Warnicotaï*, ne niche pas sur nos côtes, bien qu'on en rencontre quelques nids dans la partie du grand-nord qui appartient à notre province. Il se distingue de l'eïder commun ou *moniac* par son bec rose et orange plus renflé à la base, par une tache noire triangulaire sous le menton, par son iris jaune et ses pieds orange et la teinte bleue-gris-cendrée de sa tête.

Il arrive dans le golfe en troupe de trente à quarante individus vers la fin de l'automne et y passe l'hiver en compagnie des moniacs, des goriots et des kakawis.

Il reprend le chemin du grand nord dès la débacle.

L'eïder du nord, que les chasseurs de la côte appellent la moniac passante, est beaucoup plus rare et diffère peu de l'eïder commun, tous ces oiseaux ont les mêmes coutumes, les mêmes mœurs et les mêmes habitudes de nidification.

Pris jeunes, les eïders s'élèvent très bien en domesticité, pendant un certain temps, ils se nourrissent de mollusques, de crustacés, de néréïdes et de plantes marines, mais finissent par mourir à l'époque de la mue.

La plume et le duvet de cet oiseau sont des plus appréciés. Son duvet surtout atteint à une haute valeur. Chaque nid peut donner une once de duvet vif. Il faut six eïders de printemps pour récolter une livre de plume ; il en faut sept en automne.

Sa chair est très bonne. Elle accepte le sel parfaitement et l'on en fait au Canada, dans la région qu'il habite, de nombreuses conserves.

C'est un animal peu farouche, qui ne se chasse qu'avec trop de facilité. On le tue, surtout au printemps, pendant ses migrations. On le tire au passage et à mer basse sur les pointes qui s'avancent dans la mer.

J'ai vu tuer, autrefois, quatre-vingts canards eïder dans une seule marée.

Comme pour la généralité des palmipèdes, le canard eïder protégé donne plus d'œufs.

Peut-il s'élever en domesticité ? je le crois. J'ai bien souvent conservé fort longtemps de jeunes eïders, leur familiarité était telle qu'ils se laissaient prendre à la main, j'estime donc que l'on pourrait tenter son élevage si l'on parvenait à vaincre les difficultés de nourriture. Brehm dit qu'en captivité, tous les élèves succombent au moment de la mue et cela est vrai presque toujours.

⁂

LES CANARDS MACREUSES.

Nous en possédons trois espèces, toutes trois très répandues sur nos eaux marines, ce sont :

La macreuse d'Amérique (œdemia americana-Swainson). La macreuse à large bec (œdemia perspicillata-Fleming). La macreuse veloutée (œdemia fusca-Swainson).

La macreuse d'Amérique et la macreuse à large bec sont connues des chasseurs du golfe sous le nom de *gibiers-noirs*, la macreuse veloutée sous celui de *basque* ou *fausse moniac.*

La macreuse d'Amérique a le plumage noir. Le bec noir et orange à la base ; les pieds couleur de plomb verdâtre et l'iris brun. La femelle a le plumage plus terne et la taille un peu plus petite que le mâle. Elle pond de six à dix œufs d'un blanc jaunâtre sale ou blanc verdâtre, qu'elle dépose dans une dépression du sol et qu'elle garnit d'herbes sèches et de plumes. Elle niche sur le bord de certains lacs de l'intérieur.

La macreuse à large bec se sépare de la macreuse d'Amérique par une tache blanche sur le crâne et une tache de même couleur, mais allongée, à la base de celui-ci. De plus elle a les pieds de couleur orangée, le bec rougeâtre et une tache noire de chaque côté de la base de ce dernier.

La femelle est de plus petite taille que le mâle et d'une teinte plus terne. Elle pond, comme la précédente, de six à dix œufs, à peu près de la même teinte que ceux de la macreuse d'Amérique.

La macreuse veloutée a le plumage noir brillant, le bec rouge et noir, à la base. Le miroir blanc ainsi qu'une tache sous l'œil et les pieds roux. Elle est un peu plus volumineuse que les deux espèces américaine et à large bec.

La femelle est plus petite et de teinte plus terne que le mâle. Elle pond six à huit œufs dans les mêmes conditions que les précédentes espèces.

Tous ces canards nichent sur les bords de quelques lacs de l'intérieur et arrivent en foule à la fin du mois d'août sur les eaux du golfe. Ce sont des oiseaux essentiellement marins, se tenant toujours sur les bancs du large, c'est-à-dire, s'éloignant de plusieurs milles des côtes et s'en rapprochant rarement à un demi mille.

Leurs plumes sont excellentes. Il faut huit à dix de ces oiseaux pour donner une livre de plume.

Les gibiers noirs se nourrissent de mollusques, de crustacés et de plantes marines. Leur chair a un goût d'huile assez prononcé. Je ne sais à quel point leurs mœurs en permettraient la domestication. Je ne connais nul essai tenté dans cette voie.

* * *

Les oiseaux-pelleterie

Les oiseaux-pelleterie

J'entends par oiseaux-pelleterie ceux dont la dépouille mégissée peut donner ou donne des garnitures de pelisses, de bonnets.... etc. fort appréciées en certaines régions, ce sont :

Les huarts, les grèbes et les becs-scies.

Les huarts et les becs-scies sont en prodigieuse quantité au printemps et à l'automne sur les eaux de notre province.

Les grèbes y sont en moins grand nombre, mais s'y rencontrent assez fréquemment sur quelques lacs de l'intérieur. On les voit bien rarement à la mer. Cependant en 1881, je me rappelle en avoir tué deux, sur la Batture-aux-alouettes, à l'entrée du Saguenay.

⁂

LES HUARTS

M. Dionne, dans ses Oiseaux du Canada, admet trois espèces propres à notre pays : *le plongeon-à-collier, le plongeon-à-gorge-rouge, le plongeon-à-gorge-noire.* Je n'ai jamais rencontré ce dernier, mais j'ai rencontré en grande quantité, dans le golfe, le huart-à-collier et le huart-à-gorge-rouge ou cachigat.

Il est inutile, je pense, de décrire le *grand plongeon* (colymbus torquatus–Brunn) ou *huart commun,* que tout le monde connaît et dont la peau mégissée constitue l'une des plus belles pelleteries que je connaisse. Il est peu de Canadien qui n'ait possédé un sac à tabac en cou de huart. Cette espèce niche surtout dans les lacs. Les œufs sont d'un brun verdâtre foncé, maculés de noirâtre.

Cet oiseau est un inimitable plongeur. Il est fort difficile à tirer. Il détruit une quantité énorme de petits poissons.

Le plongeon-à-gorge-rouge, ou cachigat (colymbus septentrionalis—Linnée) est très commun sur toute la partie du littoral qui s'étend de Kégaska au hâvre des Belles-Amours, et surtout au Bluff ou dans les environs. Dans ces parages, presque toutes les petites flaques d'eau herbues qui se rencontrent en terre ferme ou sur les îlots rocheux bordant la plage récèlent le nid de cet animal.

Il se distingue du grand plongeon par sa taille un peu plus petite, son bec plus effilé et légèrement retroussé. Par la tache d'un roux-noisette qu'il a sur la poitrine ; par sa tête et son cou gris-bleuâtre et par l'iris de son œil qui est rouge-rubis.

La femelle moins ornée que le mâle, dépose dans un nid grossier, toujours placé très près de l'eau, de un à trois œufs d'un vert bouteille foncé, maculés de taches plus sombres.

Les jeunes huarts-cachigats sont gris. Ils se cachent remarquablement bien dans les mares où ils sont nés et prennent leur vol relativement fort tard. Ils sont nourris par le père et la mère et cela très abondamment.

Le plongeon-à-gorge-noire (colymbus arcticus-Linnée) doit être fort rare, je ne me rappelle pas l'avoir vu.

Je crois que les huarts accepteraient la domesticité, mais je crois aussi que leur élevage nécessiterait des frais assez considérables que ne justifierait pas le débit qu'ils ont, en ce moment, sur nos marchés.

⁂

LES GREBES

Les grèbes ne sont pas nombreux dans notre province, cependant, je les ai rencontrés sur plusieurs de nos lacs de l'intérieur où ils nichent à l'ordinaire.

Ils sont peu chassés et chose assez inexplicable, leur nombre semble ne pas s'accroître.

J'ai tué au Canada, des grèbes cornus et des grèbes à cou rouge et non d'autres, bien que Monsieur C. E. Dionne en admette quatre espèces.

Je les ai toujours trouvés dans les lacs, sauf une fois où j'en tuài deux à l'entrée du Saguenay vers la fin d'octobre. Ils appartenaient à la variété du grèbe cornu. (Colymbus auritus—Linnée.)

Le grèbe cornu est un bel oiseau de la taille du petit bucéphale. Il a le bec noir, très pointu et terminé de jaune. Il porte sur la tête une huppe ou crète jaune en avant et d'un noir brillant en arrière ; son dos est presque noir sous une certaine incidence et brun foncé sous une autre. Sa poitrine et son col sont roux. Son ventre est d'un beau blanc à reflets argentés.

Il a l'iris jaune et les jambes d'un gris verdâtre.

La femelle pond de quatre à six œufs d'un blanc crême teinté de jaune.

Le grèbe-à-cou-rouge (Podiceps griseigena-Gray) se distingue du grèbe cornu par sa crète un peu moins développée ; par son cou d'une belle couleur rousse, par son ventre d'un gris blanc argenté ; par son œil dont l'iris est rouge, par son bec jaune à sa base au lieu de se terminer par cette couleur et enfin par sa taille un peu plus forte que celle du grèbe cornu.

Les grèbes sont très employés par le commerce des fourrures, qui confectionne avec le ventre de cet animal des manchons et des garnitures de pelisses d'un blanc argenté du plus bel effet. Il y aurait donc de grands avantages à tirer de son élevage.

Peu d'efforts ont été tentés encore dans ce sens, cependant les grèbes se domestiquent assez facilement dans de certaines conditions. Les possesseurs de petits lacs contenant en grande quantité les alevins de toutes espèces et de tous volumes les éleveraient sans difficulté.

Brehm affirme qu'ils témoignent tant de confiance à leur maître au bout de peu de jours et finissent par s'apprivoiser à tel point, qu'ils obéissent à l'appel et qu'ils mangent la nourriture qu'on leur jette sans se préoccuper des personnes qui les entourent.

Les grèbes pondent souvent dans des nids mobiles formés de roseaux et de plantes aquatiques sèches. Ils savent, en sortant une de leur patte du nid, le diriger sur l'eau et les faire changer de place lorsqu'ils se croient menacés par un danger. Il y déposent de trois à six œufs de couleur verdâtre ou jaunâtre.

Les petits prennent l'eau très vite après leur naissance.

Les grèbes nous quittent en automne.

⁂

LES BECS-SCIE

Dans la Province de Québec, les becs-scie ou harles sont légions. On en voit, on en trouve partout. Le Saint-Laurent et le golfe, à de certaines époques, en regorgent, surtout à la saison de la mue où ils s'accumulent en quantités énormes à l'embouchure des rivières et autour de quelques battures.

Nous en possédons trois espèces qui sont :

— Le bec-scie d'Amérique—(Mergus merganser—Linnée.)

— Le bec-scie à poitrine rousse ou bec-scie des lacs (Mergus serrator—Linnée.)

— Le petit bec-scie—(Mergus cucullatus—Linnée.)

— Le *bec-scie* ou *harle d'Amérique* est de couleur sombre ; noir irisé, sur la tête, le cou, le dos et les ailes. La tête est ornée, en outre, d'une huppe et l'aile barrée d'une ligne blanche. Son ventre est d'un blanc rosé à reflets brillants et de couleur saumonée sur les côtés. Il a le bec et les pieds rouges Bis mark et l'iris rouge.

La femelle de teinte moins accentuée que le male, pond dans les touffes épaisses d'arbustes qui bordent la mer ou les lacs, de huit à douze œufs, rugueux et d'un jaune très pâle presque blanc. Les petits prennent l'eau quelques heures après leur naissance. Ce sont d'admirables plongeurs et dans l'âge le moins avancé, ils sont déjà fort difficiles à atteindre.

Ils se nourrissent de poissons, que la disposition spéciale de leur bec dentelé à la façon d'une scie, leur permet de retenir facilement.

— Le *bec-scie* ou *harle à poitrine-rousse, bec-scie des lacs,* se rencontre un peu plus rarement à la mer. Son séjour habituel est à l'intérieur, dans les lacs qu'il ne quitte que bien peu, même lorsqu'ils sont à proximité de la mer. Il ressemble beaucoup au précédent, mais il est de teinte plus claire, sa huppe est plus allongée, plus aigüe, son dos est vermiculé, de fines lignes blanches ; son ventre, de couleur blanc rosé, fait suite à une poitrine presque complètement marbrée de taches d'un roux ardent.

La femelle est moins ornée. Elle pond de huit à douze œufs de teinte plus sombre que les précédents.

Les petits se comportent comme ceux du harle d'Amérique.

Le petit bec-scie se distingue de ceux que je viens de décrire par sa taille plus petite,par son bec-noir et son iris orangé. Il est aussi un peu plus blanc sur le ventre.

La femelle de cette espèce pond de huit à quinze œufs à coquille blanche comme celle des œufs de poule mais plus rugueuse et quelquefois légèrement teintés de jaunâtre.

La plume des becs-scie est très dense, très serrée et fort appréciée de la literie.Sa dépouille préparée convenablement sert aussi dans le commerce des fourrures où elle est quelquefois vendue sous le couvert du grèbe.

Ces oiseaux ont besoin d'un grand espace pour leur nourriture, aussi ne doit-on pas songer à leur domestication, sans s'être assuré l'usage d'un lac ou d'une rivière où puissent se renouveler avec facilité les petits poissons qui leur sont indispensables.

Ils restent très tard chez nous en automne et l'on est certain, si l'on suit en cette saison, les berges de la mer, d'en tuer une assez grande quantité.

Ils se prennent assez facilement au hameçon. Leur chair est appréciée par les chasseurs, bien que leur nourriture composée presque exclusivement de petits poissons leur fasse contracter un goût assez désagréable.

Ils nous quittent très tard et reviennent de bonne heure au printemps.

Exploités pour la literie, les becs-scie donnent une livre de plume à la douzaine.

DE LA

CHASSE AUX CANARDS.

CHASSE AUX CANARDS.

La durée du séjour que font les canards dans notre pays est entièrement subordonnée, pour la plupart des espèces, à la température et à ses inclémences.

En général, dès qu'ils sont devenus *Halbrans*, les canards gagnent la mer (ou les grands lacs) le matin et la quitte tous les soirs pour se jeter dans les lacs, les rivières et les mares d'eau douce du littoral ou de l'intérieur. Ils accomplissent ainsi, chaque jour, de prodigieux trajets tant la rapidité de leur vol est grande. C'est ce déplacement quotidien que les chasseurs désignent plus particulièrement sous le nom de *passée.*

Le canard est un animal des plus intelligents et il n'est pas un oiseau, l'oie et l'outarde exceptés, qui se rende un compte plus exact des embûches qu'il peut avoir à redouter. Il est donc nécessaire de prendre certaines précautions pour le chasser et surtout bien connaître ses habitudes. On a préconisé une foule de méthodes pour l'atteindre et pour endormir sa défiance toujours en éveil. Je ne parlerai que de celles que j'ai moi-même expérimentées et qui m'ont paru de l'application la plus facile.

⁂

Chasse à la passée.

On le tire à la *passée* soit au crépuscule, soit la nuit.

Ce genre de tir consiste à se cacher avec soin sur le parcours des bandes de canards et à les tirer au moment où elles se présentent à bonne portée. On peut avoir l'occasion de les atteindre ainsi toute la journée à l'époque des grands passages de printemps et d'automne, mais les deux instants les plus favorables sont le crépuscule du soir.

Cette méthode de chasse donne d'excellents résultats aux vieux chasseurs, qui savent se dissimuler et placer leur coup de fusil au bon moment. Les jeunes chasseurs me permettront de leur conseiller d'éviter le tir de face et le coup-du-roi. Il faut toujours tirer de côté ou en arrière.

⁂

Passée de nuit.

Le tir à la passée de nuit est de beaucoup plus difficile.

Presque tous les anatidés produisent en volant un bruit très perceptible lorsqu'ils ne se trouvent pas à une très grande hauteur, et qui leur est particulier. C'est d'abord une sorte de sifflement, que l'on entend de fort loin, puis un crépitement spécial qui ne se perçoit que de beaucoup plus près, c'est-à-dire à une portée de fusil (40 à 50 pieds environ pour les distances verticales).

Le mouvement des ailes est aussi plus ou moins rapide suivant les espèces. Les plongeurs, par exemple, battent des ailes bien plus rapidement que le canard ordinaire, etc. On conçoit, dès lors, qu'il soit possible de profiter du passage des canards par les nuits les plus sombres et d'apprécier, dans une certaine mesure, la distance qui les sépare du chasseur et même quelquefois de reconnaître l'espèce à laquelle ils appartiennent. Cependant, ce sont là autant de difficultés à ajouter à celles qui proviennent du tir dans l'obscurité et je crois le tir à la passée de nuit inabordable pour les jeunes chasseurs.

⁂

Chasse sur les pointes.

La chasse sur les pointes ne demande aucun préparatif. Elle n'est usitée, en nos pays, que pour les espèces sédentaires ou essentiellement marines, telles que Eiders et Bucéphales. Elle consiste à s'abriter derrière une roche du large et à tirer sur les bandes nombreuses de moniacs (eïder) qui sillonnent les eaux du golfe, au printemps en suivant le littoral, à la recherche des lieux de nidification qui leur sont habituels. J'ai vu par ce moyen, tuer jusqu'à quatre-vingts canards eïder en une seule matinée.

⁂

Chasse à la hutte.

Ce mode de chasse est peu employé chez nous. Cependant, c'est l'un des plus fructueux et son application dans nos grands lacs fréquentés par les canards donnerait de superbes résultats.

Il y a hutte et hutte. J'en ai vu qui étaient de véritables palais en miniature et si bien dissimulées sous la végétation ambiante que certaines espèces aquatiques venaient nicher à leurs portes.

La hutte se bâtit soit en terre ferme, soit sur pilotis, en pleine mare ou en plein marécage.

En terre ferme, on peut la construire en pièces comme un log-house. Elle doit être très basse, du côté qui fait face aux gibiers : plus haute à la partie opposée par laquelle entre le chasseur. Le toit incliné à 45 degrés devrait être chez nous, recouvert de terre et d'herbe et la porte serait ménagée dans le panneau le plus élevé, contrairement à ce qui se pratique en Europe où le chasseur pénètre par la toiture rendue mobile au moyen de charnière. Tout l'édifice est caché par des roseaux ou par des plantes qui croissent aux alentours.

Pour édifier la hutte sur pilotis, on enfonce dans le marécage que l'on a choisi, à proximité de l'endroit le plus fréquenté par les canards, quatre pieux solides, formant un carré de 6 à 7 pieds de côté et dépassant le niveau de l'eau de quelques pouces. Sur ces piquets, on établit un plancher sur lequel on élève la hutte, qui sera plus légère en planches, mais qui peut également se construire en pièces de faibles dimensions. Dans cette hutte, comme dans la précédente, le côté opposé au gibier est le plus haut et celui qui lui fait face est beaucoup plus bas et percé d'une meurtrière horizontale assez longue, mais étroite et que l'on ferme au moyen d'un volet, lorsqu'on veut allumer du feu dans la hutte. Toute cette bâtisse est cachée par des joncs et des plantes aquatiques qui deviennent impénétrables à tous les regards avec le temps.

Que l'on ait construit sa hutte en terre ferme ou sur pilotis, on place toujours des *appelants*, dans la partie découverte qui se trouve sur la ligne de tir.

Pour se rendre à la hutte bâtie sur pilotis, on se sert d'un canot, ou mieux d'un *cajeux*, que l'on glisse sous la hutte ou que l'on ramène à terre au moyen d'un va-et-vient.

⁂

Chasse au sapin.

Ce que nous appelons le sapin, consiste en un cadre de six à sept pieds de longueur sur quatre pieds de hauteur, contre lequel on applique des brindilles de sapin vert, très serrées les unes contre les autres et dépassant l'extérieur du cadre dans tous les sens de six à sept pouces. Cet espèce de rideau se pose sur le devant de la pince du canot au moyen d'une échancrure ménagée à la partie inférieure du cadre et qui lui permet de s'engager sur l'avant jusqu'à ce

LA CHASSE AU SAPIN.

que les brindilles de sapin placées à la partie inférieure viennent frôler l'eau.

Le tireur caché derrière ce rideau passe son arme au travers des branches de sapin lorsqu'il se croit assez près pour tirer. Par les temps de calme, ce mode de chasse réussit assez bien pour de nombreuses espèces de canard, le cygnopsis et l'oie exceptés. Il faut, cependant, toujours, autant que possible, prendre le vent en poupe et avoir le soleil en face, sans cette dernière précaution, le gibier aperçoit quelquefois, en arrière du sapin, le chasseur trop vivement éclairé.

Je n'ai jamais vu employer ce procédé ailleurs qu'au Canada et surtout aux environs du Saguenay, où il est fort usité pour la chasse sur les battures.

⁂

La toile affut.

Au lieu de construire des huttes, des abris... etc., moyens toujours un peu longs et qui ont le désavantage de l'immobilité, j'emploie un procédé tout particulier et que je recommande aux chasseurs. J'emporte avec moi deux toiles de coton jaune ordinaire. L'une d'elles est peinte en brun et lamellée de verdâtre, l'autre est recouverte d'une teinte jaune sur laquelle j'ai semé avec un tamis, une légère couche de sable fin.

Lorsque je veux établir mon affût dans les rochers entourés de varech, je me recouvre de la toile brune que je solidifie au moyen de quelques cailloux et sur laquelle je jette un peu de varech, ménageant sur le bord de la toile tournée vers le gibier une meurtrière étroite au moyen d'un morceau de bois recourbé.

Si je suis sur un plain sablonneux, je me sers de ma toile recouverte de sable fin et je la dispose ainsi que la première, mais en la solidifiant au moyen de quelques poignées du sable embiant.

La position qu'occupe sous ces toiles le chasseur, n'est pas l'idéal du confortable, mais il est admirablement caché et j'ai vu des gibiers de grève venir se poser sur la toile elle-même ou picorer autour sans manifester aucune appréhension.

⁂

Chasse au feu.

La chasse au feu, en canot surtout, donne souvent d'excellents résultats, à la mer et sur les lacs pendant les nuits de calme, qui se présentent quelquefois, mais rarement, au printemps et à l'automne.

Voici comment on procède : On place sur l'avant du canot une grande écorce de bouleau transformée en (1) *cassot* dont on tourne la convexité vers le large.

Au fond de ce *cassot*, on place une lanterne ou un falot, ou à leur défaut, des pommes sèches de sapin, d'épinette ou de pin que l'on fait flamber dans la tasse en fer-blanc, que possèdent presque tous les chasseurs. Puis, l'on se laisse descendre au cours de l'eau, avec vent en poupe. Pendant les nuits noires, lorsque le vent est favorable à la direction que l'on veut suivre, le gibier, l'œil fixé, le cou tendu, regarde avancer cette lueur sans tenter un mouvement et l'on peut le tirer de très près. De tous les palmipèdes, il n'en est pas qui se laissent plus facilement prendre à cet artifice que le harle (becs-scie).

Il va sans dire que lorsqu'on emploie ce moyen à la mer, un chaudron bien étamé et un falot très clair remplacent avantageusement le cassot d'écorce et les pommes résineuses.

---

(1) *Cassot*—Sorte de récipient en écorce de bouleau.

Chasse au rets.

Il y a mille manières d'employer le filet à la chasse du canard. Je n'en citerai qu'une ou deux parmi celles qui m'ont le mieux réussi. Pour la capture des macareux, pingouins, guillemots, un simple morceau de filet placé sur des piquets ou tendu d'une roche à l'autre autour de leur trou ou à proximité du lieu qu'ils ont adopté pour se poser, suffit. On dirait qu'ils s'y jettent à plaisir et souvent en quelques minutes il s'en prend une grande quantité. Pour les canards, l'opération est moins commode, il faut de grands rets de trois à quatre brasses de hauteur, sur trente à quarante brasses de longueur. On les place d'un bord de rivière à l'autre au moyen des arbres du voisinage ou de mâtereaux au bout desquels on les hisse avec des petites poulies. Il est toujours prudent de les teindre en brun assez clair ou en vert clair, le blanc est trop visible la nuit, bien qu'en temps de brume le blanc-gris soit encore la nuance la plus avantageuse. Ce filet doit être monté assez lâche afin de *bourser* le gibier qui y donne.

Lorsque la tenture est bien posée et la nuit suffisamment obscure, on prend beaucoup de canards par ce moyen.

Un procédé qui m'a réussi encore est le suivant :

Lorsque les hasards de la chasse me conduisent près d'un petit ilot herbu, comme on en rencontre si souvent avant la crue des eaux, dans nos lacs et dans nos rivières, ou à la mer, dans le fond des baies, je plaçais mon falot ou j'allumais un feu clair, au centre de l'ilot puis je l'entourais de mes filets. J'ai pris par ce moyen un certain nombre de canards et souvent une grande quantité d'oiseaux de nuit, plus souvent encore peut-être, des bécassines et des maubèches.

Le filet qui offre le plus d'avantage est le filet que nos pêcheurs appellent le rets-à-hareng. Il est d'entretien plus difficile que le rets-à-truite, mais le fil qui le compose est plus fin et par suite chasse beaucoup mieux. Les mailles du filet à canard doivent avoir deux pouces et demi d'extension, un pouce et un quart de côté.

Il existe, je l'ai déjà dit, une multitude de procédés variés pour l'emploi des filets. En Europe, quelques-uns des appareils en usage exigent de grandes dépenses et coûtent plusieurs milliers de piastres. Les exposer serait inutile. Ils ne sauraient être employés avant de bien longues années, dans nos pays, grâce à Dieu.

⁂

Chasse au piège de fer.

Je me suis servi quelquefois du piège de fer No 4,—piège à castor,—pour m'emparer des outardes, des oies et des bernaches qui fréquentent sur certaines de nos cultures et j'ai réussi à capturer un bon nombre d'entre elles. Mais c'est un moyen sans fixité, c'est-à-dire, inemployable sans changer chaque jour de lieu de tenture ; car, aussitôt que les oies, outardes et bernaches ont vu prendre l'une des leurs, elles abandonnent l'endroit et n'y reviennent plus.

⁂

Chasse aux hameçons.

Le canard est d'une voracité sans égale. Il avale tout sans examen et s'il a un concurrent il y met de l'émulation.

Il n'est pas un de mes lecteurs qui n'ait assisté au curieux spectacle d'un intestin de volaille ingurgité par deux canards à la fois, un à chaque bout. Ce qui se passe dans la basse-cour entre canards domestiques se renouvelle presque sans changement, dans le marécage le plus solitaire, entre canards sauvages. Il m'est arrivé plusieurs fois d'abuser de cet entrainement vers la gloutonnerie pour saisir des canards aux hameçons ou plutôt à la ligne. Pour cette chasse, on fixe autour d'un cerceau de barrique, des fils de 18 pouces de longueur, auxquels sont adoptés de petits hameçons, un morceau de bois dur pointu des deux bouts, un petit morceau de fil de fer ou une épingle recourbée en anneau, le tout bien recouvert d'un appât allongé, ou entrailles de perdrix, d'écureuil, etc., peu importe. On place le cerceau ainsi garni au milieu des herbes où barbottent les canards pendant la nuit et le lendemain matin, il n'est point rare de trouver deux ou trois de ces oiseaux pris au même cerceau et tirant, à qui mieux mieux, chacun dans un sens opposé.

Je n'en finirais plus, si je voulais exposer avec quelques détails les nombreux procédés de chasse usités pour le canard.—Il y a encore la *vache en carton*, très efficace, mais fort dangereuse sur les battures fréquentées par les bœufs, qui font profession de galanterie. Le *déguisement en tronc d'arbre* au moyen d'une écorce circulaire garnie de rameaux.—En se cachant derrière un cheval habitué à entendre le coup de fusil éclater près de ses oreilles sans se facher.—En se cachant dans une charrette à foin.—En enfonçant sa tête dans une citrouille creusée et en dissimulant tout le reste sous l'eau, ce qui permettait à Alexandre Dumas, père, de s'approcher des canards à les toucher, de les saisir par les pattes et de les noyer. Du moins est-ce là le procédé qu'il nous indique, et que sa merveilleuse imagination lui avait suggéré un jour qu'il chassait la sauvagine sur l'Escault, je crois, mais quel que soit l'efficacité de cette méthode, je n'ai jamais été tenté d'en essayer l'application, à cause de la rareté de la citrouille dans nos marécages, de la froidure de nos eaux et parce qu'il m'est toujours resté quelques doutes, sur la réalité d'un mode de chasse, dû à un romancier qui ne fut jamais de l'Académie, malgré son merveilleux talent.

LES OISEAUX DE MER

NON-GIBIER

LES OISEAUX DE MER

NON-GIBIER.

Il existe encore beaucoup d'oiseaux de mer que l'on ne considère pas comme véritable gibier, bien qu'ils fournissent l'occasion de tirer de nombreux coups de fusil. La cause de cette défaveur, à mon avis injuste la plupart du temps, tient à la mauvaise qualité que l'on prête à leur chair ou au peu d'utilité industrielle dont on accuse leurs plumes.

Quoiqu'il en soit de ces préventions, les naturalistes pour lesquels j'écris autant que pour les chasseurs, seront satisfaits, je veux le croire, de posséder la nomenclature d'oiseaux qui, bien qu'exclus de leur tournebroche, intéressent leurs collections.

Le perroquet de mer.—(Fratercula arctica—Linnée.—Petite peau, mais très jolie. Plumes épaisses, très fournies. Se mégissant fort bien. Chair sèche quoique mangeable.

En quantité autour des îles dites à " perroquets " du groupe de Mingan, du Bluff, de la baie Bradore.... etc.

Le pigeon de mer ou Guiltemet noir (Cepphus Grylle—Linnée). — Peau petite et médiocre. Plumes épaisses, très fournies. Chair rouge d'assez bon goût. Très répandu du Saguenay à Blanc-Sablon. Les adultes sont noirs avec les pattes rouges corail, les jeunes sont gris et blancs.

La marmette.—(Uria toile — Linnée). — Jolie peau noire et blanche, lustrée. Plumes épaisses, très fournies. Chair médiocre. Abonde dans les îlots rocheux de la côte nord du golfe surtout aux environs de Bluff, de Mécatina.... etc.

Le pigouin ou God.—(Alca torda—Linnée).—Peau semblable à la précédente. Chair plus succulente. Plumes épaisses et fournies.. Abondants aux mêmes lieux que les précédents.

— Ces quatres genres donnent d'excellentes plumes de literie. Les deux dernières feraient de très acceptables pelleteries, n'était l'éxiguité de leurs dimensions. Tous se tuent avec la plus extrême facilité

L'oiseau de misère ou mergule noir.—(Alle alle—Linnée).—Trop petit pour provoquer le coup de fusil.

Le labbe skua.—(Megalestris skua—Brum).—Abondant aux environs du Bluff.

Le stercoraire pomarin.—(Stercorarius pomarinus — Temminck). — Abondant du Saguenay aux Belles-Amours.

Le S. Parasite.—(Stercorarius parasiticus—Linnée).—Se rencontre dans tout le golfe.

Le S. Longue queue.—(Stercorarius Longicaudus—Vieillot).—Plus rare, mais se rencontre en automne dans le golfe.

Les stercoraires sont surtout oiseaux de collection, néanmoins leurs plumes sont excellentes pour la literie.

Les mouettes et les goëlands fournissent des plumes blanches superbes dont l'industrie des plumes de luxe pourrait tirer partie, si elle ne le fait déjà. Après le triage, toutes les autres plumes de ces oiseaux sont excellentes pour la literie.

La chair de ces animaux, bien que consommée par quelques chasseurs, est peu alléchante. Cependant, les jeunes goëlands, surtout de l'espèce-marinus, sont parfaits à la broche ou en ragoût.

J'emprunte à Monsieur Dionne—Catalogue des oiseaux de la province—la nomenclature ci-dessous.

Mouette blanche—(Gavia alba-Gunn.)

Mouette à trois doigts.— (Rissa tridactyla—Linnée) ces deux oiseaux sont très faciles à approcher et à tirer.

Goëlands à manteau glauque.—(Larus glaucus Brunn.

Goëlands à ailes blanches.—(Larus leucopterus Faber.)

Goëlands à manteaux noirs.—(Larus marinus—Linnée.)

Goëlands d'argent. — (Larus argentatus — Brunn.)

Goëlands de Delaware.—(Larus delawarensis Ord.)

Goëlands de Bonaparte.—(Larus philadelphia. Coues.)

Les cinq espèces qui précèdent sont d'approche difficile à peu près en tous temps. Néanmoins, lorsqu'elles nourrissent leurs petits, elles deviennent plus faciles d'accès et souvent lorsqu'on s'empare des jeunes, elles s'offrent aux coups de fusil d'elles-mêmes.

Certaines de leurs plumes sont magnifiques, notamment les plumes des aisselles et des côtés sous alaires,

Hirondelle de mer.—(Sterna hirundo—Linnée)

Sterne Arctique.—(Sterna paradisœa—Brunn.)

Sterne Caspienne.—(Sterna Caspia pollas.)

Les deux premières sternes que l'on appelle *sterlets* sur la côte abondent dans le golfe. La dernière ou sterne caspienne y est rare, mais, quelques couples de ces oiseaux nichent au Bluff, sur les îlots du large.

Le fou de Bassan.—(Sula bassana.—Linnée.)

Très commun dans le golfe. Assez facile à tuer.

Chair immangeable, belles plumes.

Cormoran.—(Graculus carbo.—Gray.) Chair immangeable. Belles plumes. Difficile à tuer à l'approche.

Cormoran à aigrette.—(Graculus dilophus.—Gray.)

Immangeable. Belles plumes. Tous deux très communs surtout aux alentours de Wapitagun. Nichent dans quelques lacs du littoral notamment à Pashasheeboo et Wapitagun.

Parmi les oiseaux de marécages, nous possédons les oiseaux dont les noms suivent :

Le grand héron bleu.—(Ardea herodias.—Linnée.)

Assez commun un peu partout, sauf au Labrador canadien où on le rencontre rarement. Détestable au goût. Très belles plumes au printemps. Difficile à approcher.

Le héron de nuit ou couac.—(Nyctiardea gardeni—Baird.) Très commun un peu partout. S'égare dans les lieux les plus inattendus ; j'en ai tué un sur l'île dénudée des perroquets au Labrador. Coup de fusil facile. Autrefois abondant sur les battures de la côte Beaupré.

Le Butor.—(Botaurus lentiginosus-Stephens) On le trouve partout du Témiscamingue à Blanc Sablon.

Le genre râle existe dans la province, cependant je n'en ai jamais ni vu, ni tué.

Monsieur Dionne admet les trois espèces suivantes :

Rallus elegans.—(Audubon.)

Porzana carolina.—(Linnée.)

Porzana noveboracensis.—(Gmellin).

Nous tuons quelquefois, mais assez rarement, la poule-d'eau et la judelle ; *Gallinula galeata* (*Lichtenstein*) *et Fulica Americana*—(*Gmellin*),

Néanmoins, il existe un grand nombre d'espèces que je ne cite pas, parcequ'elles ne sont qu'accidentelles et qu'on ne peut en affirmer la présence constante au naturaliste ou au chasseur. Notre pays est admirablement disposé pour tous les oiseaux de grève, de mer et de marécage et l'on doit toujours s'attendre à toutes les surprises.

OISEAUX DE PROIE

OISEAUX DE PROIE.

Sommes-nous riches en oiseaux de proie ? Oui. Sans nul doute, très riche même. Nous possédons dans notre province un grand nombre d'espèces et quelques unes d'entre elles sont de haute valeur.

Je donne ci-dessous le nom des espèces dont j'ai tué les représentants et j'emprunte à M. Dionne le nom de celles qui ont échappé à mon fusil.

—*La Buse des marais.*—(Circus hudsonius (Vieillot).—Très commune sur le bord de tous nos marécages.

—*L'Emérillon.*—(Accipiter Velox-Wilson.)—Très commun partout.

—*Epervier de cooper.*—(Accipiter cooperi-Bonaparte).—Très rare parait-il.

—*Autour à tête noir.*—(Accipiter atricapillus-

Wilson).—Je n'ai tué qu'un seul spécimen de cet animal assez commun néanmoins.

—*Buse à queue rousse.*—(Buteo Borealis-Gmellin).—Assez commune au Labrador où je l'ai tué plusieurs fois.

—*Buse rousse.*—(Buteo lineatus-Gmellin.—Assez commune.

—*Buse de Swainsom.*—(Buteo Swainsoni-Bonaparte).—Je ne l'ai jamais vue.

Buse de Pensylvanie.—(Buteo latissimus-Wilson).—Commune.

—*Buse d'Amérique.* — (Archibuteo Lagopus-Gmellin).—J'ai tué deux de ces oiseaux. Ils ne sont point communs.

—*Aigle doré.*—(Aquila chrysaetos-Linnée).—Qui devrait à mon avis porter le nom de Aquila Canadensis, tant il se rencontre fréquemment en notre province. On le trouve partout, notamment sur la presqu'île de Manicouagan, tout le long de la côte du golfe et à l'intérieur. Il est peu facile d'approche et très dur à tuer quand il est vieux. Sans être considérée comme rare sa peau et ses plumes ont une certaine valeur.

—*Aigle à tête blanche.*—(Hliœtus leucocephalus-Linnée). — Egalement très abondant aux mêmes lieux. Niche tout le long de la côte du Labrador. Canadien mais plus spécialement de la Pointe-de-Monts aux Sept-Isles. Il est peu de rivières ou de ruisseaux qu'il ne fréquente et c'est presque toujours près de leurs bords qu'il confectionne son nid. Plus difficile d'approche et plus dur à tuer, peut-être que le précédent. Sa dépouille est estimée au même prix.

— *Faucon blanc,* d'*Islande ou Gerfaut.*—(Falco Islandicus-Brunn).—Le plus précieux de nos oiseaux de proie.

Se rencontre tard dans l'automne tout le long de la côte du Labrador-Canadien, plus particulièrement de la pointe-aux-Esquimaux à Blanc-Sablon.

Assez facile à tuer aux premières neige; je crois qu'il niche assez haut dans le nord.

— *Faucon noir.* —(Falco rusticolus obsoletus —Gmellin).— Assez commun sur la côte. Ressemble à mon avis beaucoup au faucon pélerin dont il n'est peut être qu'une variété.

— *Faucon pélerin.*—(Falco peregrinus anatum —Bonaparte).—Assez commun en automne sur la côte, surtout sur les îles du groupe de Mingan: choisit pour gite et lieu d'observation les assises rentrantes des falaises calcaires de ces îles, de telle sorte que l'on peut souvent, en arrrivant avec précaution par dessus celle-ci, l'approcher de très près.

— *Faucon des pigeons.*—(Falco columbarius—Linnée).

— *Faucon épervier.* — (Falco sparverius — Linnée).—Assez commun.

— *Aigle pêcheur, Pècheux.*—(Pandion Haliœtus —Gmellin).—Bien communs sur les bords du fleuve et et du golfe Saint-Laurent. L'on est assuré de rencontrer son nid dans presque tous les affluents de ces deux réservoirs.

Les jeunes s'approchent assez facilement. Sa dépouille se vend assez bien, ainsi que ses œufs.

— *Hibou à Oreilles longues.*—(Asio wilsonianus—Lessing).

— *Hibou à Oreilles courtes.*—(Asio accipitrinus —Pallas).

— *Chouette.*—(Syrnium nebulosum—Foster). —Très commune.

— *Chouette cendrée.* — Syrnium cinereum (Gmellin).—Assez commun au Labrador-Canadien en automne tard.

— *Chouette nyctale.*—(Nyctale Richardsoni— Bonaparte).—Se rencontre sur la côte tard en automne.

— *Petite nyctale.*—Cavèche.—(Nyctale Acadia. —Gmellin).—Commune.

— *Grand duc de Virginie.*—(Bubo Virginianus —Gmellin).—Bien commun. Insupportable la nuit.

Se laisse tirer, quelquefois, au bout du canon.

— *Harfang.* — (Nyctea nyctea — Linnée).—

Bien commun en hiver et en automne. Plus farouche que le précédent quelquefois, cependant, d'une incroyable audace. Comme le précédent, attaque les jeunes chevreuils et les jeunes caribous qu'il fatigue et finit par arrêter.

— *Chouette épervière.*—(Surnià ulula caparoch —Muller).

La liste des oiseaux méritant le coup de fusil du chasseur est close, à mon avis, par la chouette épervière. Tous les autres, quelques intéressants qu'ils soient, sont, surtout, du domaine des naturalistes qui trouveront tous les renseignements désirables sur les oiseaux qu'ils recherchent dans le Catalogue de la province de Québec de M. Dionne—Edition 1889.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE.
La chasse et la pêche	5
Etablissement de territoires de chasse	7
Mode de chasse	9
Elevage des bêtes à fourrure	11
Produits de la chasse à la pelleterie	16
Produits de la chasse du gibier de poil	24
Produits de la chasse du gibier de plume	30
Produits de la pêche des lacs et des rivières	32
Dépenses nécessitées pour la première période de la location	35
Du choix des lots de chasse et de pêche	37
Esquisses, coutûmes, poursuite des animaux	45
Orignal	49
Caribou des-bois	61
Caribou-des-plaines	66
Chevreuil	68
Le Wapiti	73
Le Bison	75
Le Bœuf-musqué	80
Petits fauves	86
Lièvres et porcs-épics	87
La chasse a la pelleterie	91
L'ours-noir	102
Le Loup	122
Le Carcajou	126

Page

Le Loup-cervier 147
Les Renards 169
L'Isatis 167
La Loutre 180
Le Castor 194
Le Pékan 215
La Martre 221
Le Vison 233
Le Rat-musqué 235
La Bête-puante 240
La Marmotte du Canada 244
Ecureils et Polatouche 248
Belette, Rozelet ou Hermine 250
Pelleterie—Fourrure—Peau de Saison 253
Oiseaux Gibiers des bois 273
Poule-des-Prairies 287
Perdrix-de-Bouleau 280
Perdrix-de-Savane 288
Perdrix blanche et Ptarmigan 289
La Bécasse 292
Oiseaux Gibiers de Marécage 301
La Bécassine 305
Les Couris 309
Le Pluvier à ventre noir 312
Le Pluvier doré 313
Le Pluvier Kilder 314
Oiseaux—Gibiers—d'eau 317
Les Anséridés 321
L'Outarde 322
La Bernache 328

PAGE
147
169
167
180
194
215
221
233
235
240
244
248
250
253
273
287
280
288
289
292
301
305
309
312
313
314
317
321
322
328

PAGE.

Les Oies.......................... 331
L'Oie grise.......................... 332
L'Oie blanche.......................... 333
Les Canards-Généralités.......................... 337
Canard ordinaire.......................... 342
Canard brun.......................... 346
Canards Bucépbales.......................... 348
Canard Milouin.......................... 355
Canard Milouinan.......................... 356
Canard Chipeau.......................... 360
Canard Histrion.......................... 364
Canard KaKawi.......................... 365
Canard Souchet.......................... 367
Canard Pilet.......................... 369
Canard Morillon.......................... 370
Sarcelles.......................... 379
Sarcelle à ailes vertes.......................... 370
“ à ailes bleues.......................... 371
Sarcelle rousse.......................... 372
Canards Eïders.......................... 372
Canards Macreuses.......................... 376
Macreuse d'Amérique.......................... 376
“ à large bec.......................... 377
“ veloutée.......................... 377
Les oiseaux pelleterie.......................... 379 et 381
Les Huarts.......................... 382
Grand plongeon.......................... 382
Plongeon à gorge rousse.......................... 382
Plongeon à gorge noire.......................... 383
Les Grèbes.......................... 384

PAGE.

Le Grèbe cornu 384
Le Grèbe à-cou-rouge 385
Les Becs-scie 386
Bec-scie d'Amérique 387
Bec-scie à poitrine rousse 387
Petit bec-scie 388
De la chasse aux canards 391
Chasse à la passée 394
Passée de nuit 395
Chasse sur les pointes 396
Chasse à la butte 396
Chasse au sapin 398
Toile affut 401
Chasse au feu 402
Chasse au rets 404
Chasse au piége de fer 406
Chasse aux hameçons 406
Les oiseaux de mer non gibier 411
Les oiseaux de proie 419

PAGE.
384
385
386
387
387
388
391
394
395
396
396
398
401
402
404
406
406
411
419